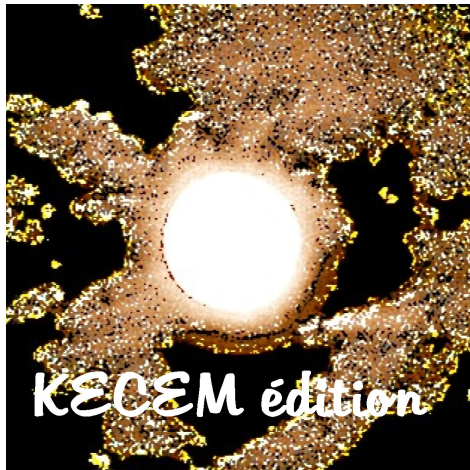


EVA LEVIT

LA CHARADE



KECEM EDITION 2018

EVA LEVIT LA CHARADE

Première édition (2018)

KECEM EDITION

Copyright: Eva Levit-Kecem Edition

Traduction: Thierry Maignac

Redaction: Yvonne Bourg.
Avec la participation de Chantal Verguet.

Design: Alena Tarhonskaya et Alain Le Levier.

Superviseur: Liliya Senik-Aucler

KECEM EDITION: 25 Rue Charles Le Borgne
76400 Fécamp (France)

RCS:831649025 - Le Havre (France)

Kecemme@gmail.com

www.kecem.fr

Toute reproduction totale ou partielle est interdite sans notre autorisation.

Table des matières :

- Le son
- Réflexion
- Le sac
- Alice
- Réminiscence N°1
- Clefs
- Fantasmagorie N°1
- Fantasmagorie N°2
- Fantasmagorie N°3
- Encore les clefs
- L'Amour
- Bonne Humeur
- Trousse à cosmétiques
- Les revues
- Autobus N°18
- Réminiscence N°2
- Porte-monnaie
- Cigarettes
- Fantasmagorie N°4
- Fantasmagorie N°5
- Fantasmagorie N°6
- Parfums
- Dans les ruines

- Cherche quelque chose
- Réminiscence N°3
- Encore les parfums
- Dans l'attente
- Le nom
- Encore l'autobus N°18
- En chemin vers chez soi
- Helena Rosenberg
- Depuis le début
- La rue
- Réminiscence N°4
- La voix

- **Le Son**

Le cours d'un bref instant, ce fut si assourdissant, que juste après le silence, il fallut bien quelques centaines de secondes pour que les premiers éclats tranchants du bruit commencent à percer les tympanes des gens abasourdis par le fracas.

Quoi, qu'est-ce que cela peut être, se demandaient-ils intérieurement.

Et ceux qui étant à l'extérieur savaient déjà tout, formèrent invraisemblablement vite, une haie vivante autour du refuge de cette nouvelle curiosité surgie à l'improviste. Ils regardèrent la muraille humaine en formation devant une maison d'apparence familière, les policiers marchant de long en large, affairés, les ambulances se massant le long de la route, dont les sirènes, cette fois, après une telle déflagration, semblaient bien moins bruyantes que d'habitude, et il fallait à présent que tout soit désigné, d'après les témoins oculaires et les chroniques de journaux.

Et voilà, qu'au final, quelqu'un, en premier, pas si visionnaire, mais plutôt chauffé à blanc par cette stridente éruption sonore, lança ce mot connu, mais qui effraie, cette exclamation légèrement grasseyante, quelque peu entonnée, et qui sonna ainsi : « acte terroriste ! ».

Aussi, ce qui s'envola des lèvres de ce prompt observateur de la tragédie n'était pas très compréhensible. Était-ce pour lui une assonance du mot « Terreur », ou peut-être du mot latin « Terre » qui comme on le sait signifie notre planète et qui, en l'occurrence pouvait tout à fait signifier que la terre avait tremblé de façon claire et perceptible en continuant légèrement à vaciller, comme il semblait.

En tout cas, à ceux qui étaient à l'extérieur, comme il y avait encore peu de temps, il ne paraissait plus si inoffensif et simple de se déplacer et d'alarmer encore davantage, en la foulant du pied, une terre déjà outragée. Et qu'en était-il alors de ceux qui étaient à l'intérieur !

« Attentat terroriste ! » Le bruit s'était répandu de l'épicentre à la périphérie, des premiers rangs jusqu'aux derniers. Qui plus est, à la dernière étape du mot maléfique dans les oreilles des gens avides de détails, ce mot était déjà devenu une sorte de grésillement.

D'après toutes les apparences, en l'occurrence il s'était produit, plutôt, à partir du « terrarium » émettant du poison et de la mort. Cependant, est-ce que la mort avait lieu d'être au centre de l'événement. Ceux de l'extérieur ne le savaient pas encore. Or, ils avaient très envie de savoir.

À ce moment-là, à l'intérieur, un sergent encore assez jeune, mais déjà d'une corpulence imposante procédait à un examen minutieux et affairé de la salle, cible de l'attaque. Ici et là, plâtre et crépi s'effondraient. Les éclats tranchants d'une vaisselle de verre, qui ornait (il y a peu encore les comptoirs de la cafétéria, crissaient sous les chaussures du sergent. Mais qu'est-ce que ça pouvait bien leur faire, à ces monstres lacés jusqu'en haut sur d'épaisses semelles, quelques débris d'ustensiles brisés ? Ils concassaient le verre en morceaux plus petits encore et arpentaient tout le périmètre du café avec une régularité monotone et ceci rassurait un peu les gens à l'intérieur qui prenaient petit à petit conscience de la chance qu'ils avaient eue.

- Que Dieu soit loué, finit par dire le sergent. Tout le monde est vivant !

Ensuite, se saisissant au passage d'un gâteau encore debout dans une soucoupe, il mordit dedans, avala en ajoutant, « moitié pour lui-même, moitié pour tous les autres ». Pour cette fois ils ont raté leur coup. Quelques-uns de ses subalternes de la police et une douzaine de rapides secouristes infirmiers d'urgence accueillirent avec soulagement cette conclusion apaisante, qui concordait avec leurs observations et sensations. « L'attentat est raté ! Raté ! » répondait l'écho personnel de chaque personne à l'intérieur et à l'extérieur. Leurs émotions vibraient enfin à l'unisson. Il ne restait plus, après ça, aux observateurs de la rue qu'à quitter cette foule en train de se disperser à toute allure et partir vaquer à leurs occupations. Ceux qui étaient encore à l'intérieur devaient, eux aussi, être extraits des entrailles de la maison dévastée. Aussi, n'entrant pas dans la catégorie des victimes graves, ils n'intéressaient déjà plus le personnel spécialisé rassemblé là pour eux. L'affaire ne se résumait plus qu'à une tâche mécanique et ennuyeuse de remplissage de procès-verbaux de routine. Ceux qui s'étaient trouvés à l'intérieur au moment de l'explosion devaient être au nombre d'une quinzaine (en déterminer le nombre exact appartenait aux forces de l'ordre) et chacun d'eux ne se souciait que de lui-même, en remettant, précisément, vêtements et leur coiffure rassemblant le contenu des sacs jonchant le sol, examinant les bleus et égratignures, et levant les bras en signe de reconnaissance envers les cieux pour leur clémence.

Une jeune femme s'empara de son sac distraitement, de façon somnambulique, avant de se diriger vers la sortie en silence et quasiment à l'insu de tous.

Soit la secousse avait été trop violente et elle agissait à l'instinct, soit elle détestait la paperasse et ne souhaitait donc pas remplir les formulaires bureaucratiques, en tout cas elle s'éclipsa du café et s'éloigna à grands pas à première vue, sans même songer à une direction définie.

Au bout de cent mètres, elle s'arrêta, clouée sur place, près d'une vitrine de magasin de vêtements et contempla le grand miroir qui était posé entre les mannequins et qui reflétait avec bonheur des détails de l'assortiment de telle manière qu'ils paraissent plus éclatants et grandioses.

Le miroir attira l'attention de la femme. Elle le contempla longuement pour, semblait-il, bien s'imprégner de ce qu'elle voyait. Elle avait une petite estafilade sur le front près de la tempe. Ses vêtements étaient maculés ça et là par des éclats de plâtre. Mais, dans l'ensemble, son apparence et sa mise étaient encore assez correctes, et elle ne chercha même pas à remettre de l'ordre dans sa tenue, ni à s'ébrouer. Elle se contenta de rester devant le miroir une minute ou deux, avant de s'arracher de force à son reflet et s'éloigner toujours plus des vingt dernières minutes de sa vie.

- **Réflexion**

Bon, ça signifie que je suis brune, pensa-t-elle. Ce n'est pas si mal !

Par ailleurs si j'étais blonde ou châtain, ça me plairait aussi. En effet, ne pas s'aimer soi-même, cela n'a absolument aucun sens. Et bien que les autres, d'autant que je me souviens, souffrent de ça, je n'en fais manifestement pas partie. Ainsi l'hypothèse d'être blonde ou châtain ne provoque en moi aucun rejet. Ou même rousse. Mais c'est quand même très bien que je sois brune. Oui, c'est très positif. C'est aussi très bien que je n'ai pas d'excédent de poids. Et que j'ai de longs doigts. Et que j'ai quelques taches de rousseur. Et que j'ai apparemment eu le temps de manger dans ce café et que je n'ai pas encore faim. Et que mes escarpins gris soient jolis et ne me serrent pas, parce qu'on dirait que je déteste les chaussures inconfortables.

Et, ici même, à cet endroit, s'interrompit le flux de ses pensées et elle se dit : Stop ! Comment est-ce que je sais que je déteste ça ?

Effectivement, comment le savait-elle ? Ce savoir n'aurait-il pas du être étroitement recouvert sous l'écorce de la mémoire ? Se pouvait-il qu'un souvenir se détache des autres souvenirs ? Si oui, qu'est-ce qui définissait le mince espace de cette déchirure qui les sépare ? En effet, d'autant qu'elle se souvient, c'est à l'endroit où c'est le plus mince que ça se déchire. Et encore : comment pouvons-nous nous rappeler que ça se déchire là où c'est le plus mince, si nous ne nous souvenons absolument plus de tout le reste ? Elle pensa à tout cela avant de se dire à nouveau : stop ! Mais les pensées continuaient à défiler. Et pour les stimuler, il lui

fallut s'arrêter elle-même. Cette fois, non pas près d'une vitrine de magasin, mais au milieu de la rue. Elle se figea, en s'arrêtant si brusquement, que si elle avait été au volant d'une voiture sur une route à l'heure de pointe, l'accident aurait été inévitable. En l'occurrence, tout se limita à quelques regards stupéfaits de gens qui marchaient derrière elle. Parce que les gens ne s'attendent pas à ce que des piétons, marchant énergiquement dans une direction donnée (si, bien sûr, ils possèdent la compréhension des tâches qui les attendent) s'arrêtent, cloués sur place en regardant tout simplement à leurs pieds, ou bien, pourrait-on dire, à travers l'asphalte, comme s'il lui avait brûlé les talons, malgré ses épaisses semelles.

Mais ce n'était pas l'asphalte qui la brûlait. Ce qui la brûlait était l'idée suivante : (et arrêtez-vous là-dessus). Elle haïssait deux choses : les chaussures inconfortables et la trahison, et comprenait que les deux étaient liés. Qu'il s'agissait pratiquement de la même chose parce que l'un comme l'autre vous privait de point d'appui que l'un comme l'autre se répercutait si désagréablement dans sa conscience, et qu'il était clair qu'il lui était arrivé des choses de ce genre très récemment. Ou bien quelqu'un l'avait trahie, ou bien ses chaussures l'avaient blessée ? Peut-être les deux ? Ou plus encore.

Cette pensée la rendit encore plus mal à l'aise (précisément : quelque chose de ce genre lui était arrivé) et elle ressentit la nécessité de définir sans délai, ce que c'était et quand cela s'était produit. Il semblait que, sans l'avoir défini, il ne lui serait plus possible de continuer à marcher.

Cependant, d'un autre côté, comment cela pouvait lui paraître plus important que, par exemple, de ne plus du tout savoir comment elle s'appelait ?

Comment s'appelait-elle, elle n'en avait aucune idée. Elle ne savait pas quel âge elle avait. Elle ne savait pas où elle habitait, ce qu'elle faisait dans la vie, qui elle aimait, si elle aimait quelqu'un. Elle ne savait pas si elle avait des talents et des passions. Elle ne savait pas si elle avait un mari et des enfants. Et elle ne pouvait se représenter que quelqu'un puisse l'attendre quelque part, et si c'était le cas, où ?

Elle ne se rappelait pas non plus ce qui lui était arrivé. Il lui paraissait clair, que toute la conscience d'elle-même qu'elle avait perdue, l'avait quittée dans ce café de sinistre mémoire. Elle ne se rappelait pas comment c'était arrivé. Elle ne se souvenait pas si elle avait été touchée à la tête. (Là, elle se tâta le crâne avec les mains, et ne découvrant aucune bosse, elle conclut qu'elle n'avait pas été blessée).

Elle ne se souvenait pas si elle avait eu peur en entendant l'explosion, et par conséquent, il était loin d'être évident que la raison de son amnésie soit la frayeur. Et le fait que le son de l'explosion, si inattendu et qui couvrait tout, à tel point qu'il semblait t'avoir absorbé en lui-même, et ensuite te libérer malgré lui, mais déjà complètement transformé, autre et inconnu auparavant. Pourtant, le fait que ce son lui avait joué un tour et avait complètement effacé ses souvenirs, il n'était pas possible non plus de le considérer comme indiscutable.

Compte tenu que la raison de ce qui était arrivé était un peu obscure, elle décida de ne pas perdre de temps à cette recherche, mais plutôt de réfléchir à quelque chose d'autre offrant plus de perspectives. Par exemple : comment se sentait-elle à présent, en ayant admis qu'elle ne comprenait rien.

La peur ? Aucune trace dans son souvenir. Parce qu'en vérité que peut bien craindre quelqu'un vivant dans un endroit civilisé ? Il suffisait de s'adresser à la police qui l'aiderait sur-le-champ. D'autant plus, qu'il était très vraisemblable que ceux qui s'inquiétaient pour elle, s'adresseraient à celle-ci pour savoir où elle était. Et lorsque les deux courants d'informations conflueraient, on lui mettrait sous le nez une feuille de papier sur laquelle le verdict sévère de la réalité serait gravé dans le marbre : elle est ceci, elle est cela, née en telle année, et ainsi de suite.

Vivait-elle une crise de solitude aiguë ? Pas du tout. Il paraissait clair qu'elle ne faisait pas partie de ceux pour qui la présence d'une société quelconque était une nécessité vitale, et qui, aussitôt qu'ils étaient en tête-à-tête avec eux-mêmes, ne savaient plus quoi faire. Et même, ne savaient plus quoi penser, car leur tête ressemblait à un court de tennis désert, où personne ne court plus après la balle et donc, le silence se mettait à régner.

Au contraire, il semblait qu'elle aimait bien rester seule. En tout cas, pour l'instant, ça lui plaisait. Et, peut-être que c'était précisément pour cette raison qu'elle s'était éclipsée du café, pour ne pas tomber dans les pattes de la police, qui se serait tout de suite occupée de sa personne, la privant ainsi

d'une possible et probable riche expérience : exister dans l'indéfinition, sans être remplie des évidences de la vie quotidienne.

En effet, cela excitait tant sa curiosité de se perdre complètement et ensuite de se reconstituer morceau par morceau, comme si elle revivait toutes ces années, dont elle ne soupçonnait pas le nombre exact, mais qui pesaient manifestement un certain poids, les forces de l'attraction terrestre ayant contribué à la retenir aux frontières de la vie.

Oui, elle était probablement mue avant tout par la curiosité et aussi par une sensation de légèreté inédite. Une légèreté, voisine du bonheur, qui faisait tourner la tête, parce qu'elle comprenait que se perdre temporairement était la meilleure occasion de se développer compte tenu qu'il était possible de tout recommencer depuis le début. Et que, même en retournant à sa vie antérieure (ce qui surviendrait tôt ou tard, elle n'en doutait pas), on pouvait filtrer les données accepter ceci, se débarrasser de cela.

Bon, essayez de comprendre, je ne me souviens de rien, alors comment pouvez-vous (elle ne se représentait pas qui était ce « vous », mais ils existaient manifestement quelque part, et avaient manifestement assombri son passé) me contredire ?

À présent, il ne lui restait qu'à définir les voies de l'identification d'elle-même, et consacrer un maximum de temps à les parcourir un maximum, pour pouvoir se délecter de cette légèreté toute récemment acquise. La légèreté, semblable à celle que l'on ressent lorsque, encombré de bagages, on traîne dans une ville inconnue, n'osant même pas s'arrêter devant ses monuments et curiosités, et qu'on découvre brusquement une consigne,

qu'on y laisse ses valises détestées en prenant brusquement son essor, et en appréciant instantanément l'hôtel de ville, les fontaines, et les nuées de pigeons, et aussi le sourire des passants.

Les voies de son auto-définition étaient au nombre de quelques-unes :

. Marcher en ville à la recherche de rencontres fortuites, qui auraient éveillées les souvenirs nécessaires, lesquelles, à leur tour, se seraient enchaînées, cette chaîne qui elle-même, à son tour, la mènerait au seuil de sa maison, chez elle ou bien chez des amis, ou bien encore à l'endroit où elle travaillait, là où elle se sentait bien, ou mal.

. Encore une fois, marcher en ville, pour que quelqu'un de familier (parce qu'il existait des gens familiers) l'appelle par son nom, et ensuite la prenne par la main par dessein ou bien, concrètement, l'emmène sur le seuil de sa maison, chez elle, ou bien chez des amis, ou bien encore à l'endroit où elle travaillait, là où elle se sentait bien, ou mal.

. Plus simple encore : ouvrir son sac, qui heurtait son épaule et y prendre sa carte d'identité, ou bien son carnet de chèques, ou quelque chose de ce genre qui lui permettrait de s'identifier et de découvrir où elle vivait. Et là, elle verrait ce qui se passe et comment elle y vivait : bien ou mal.

Chacune des voies, ainsi profilées, avait ses avantages et ses défauts. Par exemple, la rencontre fortuite de connaissances recelait potentiellement deux types de désagréments. Tout d'abord, il faudrait leur expliquer pourquoi elle ne se souvenait pas d'eux, et elle n'avait pas la moindre envie de gaspiller ainsi le temps et les forces qu'il lui fallait conserver pour des choses bien plus importantes.

Lesquelles, elle n'en savait rien, mais la recherche de ces choses importantes lui paraissait plus intéressante et plus digne, que le discours mélodramatiques qu'elle devrait subir en cas de rencontre impromptue avec une connaissance devenue dès le départ désagréable.

Elle se représentait le flot d'exclamations, cette tornade, du genre : « Ah, ma pauvre ! Tu ne te souviens plus de rien ?

Comment est-ce possible ? Tu te souviens au moins de la tante Zina ? Et l'oncle Khaïm ? Et tes croissants au beurre préférés encore chauds ? »

Cette phase de sa fantasmagorie n'était pas loin de lui donner la nausée. Quoique l'idée des croissants présentât un certain intérêt, elle se promit de s'y consacrer dès qu'elle aurait résolu son premier problème : que faire ?

D'autant plus que la balade en ville recelait encore un autre problème, le deuxième. Si on la reconnaissait assez vite, cela signifiait qu'elle serait séparée de l'envoûtante légèreté du non-être dans laquelle elle baignait ; cette sensation simultanée de ne pas toucher terre tout en l'arpentant. Elle ne savait pas ce qu'il en était de la terre, ce qu'il en était de ses pieds, combien de temps elle la foulerait ainsi, ni à qui elle appartenait.

Il ne restait que la troisième voie. Pour que l'ouverture du sac ne la frappe pas comme la foudre avec la vérité de sa vie, elle décida que pour rien au monde, sous aucun prétexte elle ne lirait les documents trouvés dans son sac avant que cinq, ou mieux encore, six heures ne se soient écoulées.

Là, elle songea soudain qu'elle ne savait pas l'heure qu'il était. Mais il était facile d'y remédier puisque comme la plupart des gens elle portait une montre au poignet gauche. Austère, stylée, de bonne marque, et du genre

qui ne se trompe jamais. Il était 12 h 45 à sa montre. Ce qui signifiait que l'instant de vérité était repoussé à 18 h 45. Ou encore, pour faire bonne mesure, à 19 h, ce qui fut décidé et déclaré solennellement par sa voix intérieure.

Ce qui, sur le plan extérieur, s'exprima par un regard à l'entour. Elle vit un petit square, s'y dirigea avec détermination, choisit un mignon petit banc dans un coin, et une fois assise, posa le sac sur ses genoux. Un sac assez joli et de qualité, qui cachait dans ses profondeurs tout un monde : son passé, son présent et son avenir. Et c'était pour cette raison qu'il était si effrayant. Comparable à l'ouverture d'une cage où tournoie un fauve d'espèce inconnue, avec des yeux jaunes dont émane un pouvoir ensorcelant.

« Bon, quoi, pensa-t-elle, eh bien, lançons-nous, on verra bien ! »

- **Le sac**

Elle tendit la main vers la fermeture. Celle-ci se révéla facile d'usage, et le sac s'ouvrit instantanément, sans bruit, découvrant un ventre bien rempli.

Il restait alors à la jeune femme de procéder à quelque chose comme une opération chirurgicale sur un malade au diagnostic indéfini, tant il était évident qu'il fallait trancher dans le vif, mais que ce qu'on allait trouver dans les profondeurs de l'organisme était encore incertain.

Sans scalpel et sans gants, mais très précautionneusement elle se mit à extraire le contenu du sac qu'elle disposa sur ses genoux. Tout doucement, une chose après l'autre. Sur ses genoux apparurent tour à tour : un produit cosmétique, des clefs avec un porte-clés reproduisant un dauphin en miniature, un paquet de mouchoirs en papier, un porte-monnaie en cuir vert foncé, presque vide, en dehors de piécettes noircies et tintant légèrement, un billet usagé pour l'autobus ligne 18, un briquet tout simple en plastique coloré très bon marché, un paquet de Dunhill presque vide, un roman de Lewis Carroll, Alice au pays des merveilles, aux coins cornés avec un marque-page au premier tiers (le marque-page était orné de cœurs, avec et sans paillettes), une mandarine dans un petit sac de cellophane et un flacon de parfum Estée Lauder avec une étiquette imprimée. Voilà, c'était à peu près tout.

Ce qui la frappait le plus n'était pas la diversité des objets, elle n'avait pas encore eu le temps d'y réfléchir, mais le fait qu'elle avait craint de se jeter sur une pièce d'identité : mais en vain, il n'y en avait pas. De même, il n'y avait pas le moindre document et absolument rien qui sous-entende un

prénom, un nom et une adresse. Pas de carte de sécurité sociale, de carte bancaire, d'agenda avec une liste d'affaires courantes, de carnet de téléphone, ni de téléphone.

Elle comprenait seulement maintenant la raison pour laquelle, pendant tout ce temps passé en tête-à-tête avec sa nouvelle elle-même, personne ne l'avait appelée. Il était impossible de le faire, vu l'absence d'appareil.

« Eh bien, pensa-t-elle, on dirait que je ne suis pas de celles qui aiment à être circonscrites. Mais pourquoi ? Est-il possible que je sois si fatiguée de la vie pour que je fuie consciemment tout contact avec elle ? Pourquoi n'ai-je pas de téléphone ?

Pourquoi n'ai-je pas de pièce d'identité ? En aurais-je tellement marre de mon nom que je n'aurais pas un seul papier qui puisse me le rappeler ? »

Tout cela était très étrange. Bien entendu, elle ne pouvait en être sûre à 100%, mais il lui semblait tout de même qu'elle était une personne ordonnée et qu'il était peu probable qu'elle puisse sortir sans agenda. Elle ne savait pas précisément, mais elle avait l'impression d'être une femme active, et que tout tournait autour d'elle sans arrêt. Qu'elle était une force centrifuge et que chaque minute de sa vie était chargée de poids et orientée vers un but.

Mais le contenu du sac ne concordait pas avec ses sensations et il fallait accepter la réalité avec un sac plein de cosmétiques, avec un signet à cœurs et paillettes, avec un dauphin en plastique. A mi-chemin entre la somnolence et une moue ironique elle se dit : « alors, ma colombe, ça ne se passe pas comme tu veux ? »

Effectivement, cela ne se passait pas comme prévu. Et elle se mit à rire d'elle-même. Elle expliqua au dauphin que sa décision de tout remettre à 19 heures était probablement très hâtive. Mais elle n'allait pas la modifier, et découvrit le premier trait manifeste de son caractère : l'entêtement. Elle se répéta qu'à 19 heures, elle saurait qui elle était, quoi qu'il arrive.

Et comme l'aiguille des minutes sur sa montre très chic ne présentait aucun signe de fatigue, elle décida de poursuivre la découverte d'elle-même et dans ce but se concentra sur les objets trouvés dans son sac. Chacun d'entre eux était un monde en lui-même, ou encore à en croire Kant, une chose en soi. Chacun avait été acheté par elle ou offert par quelqu'un. Chacun avait son histoire. Chacun avait des droits sur elle, ayant été retiré des entrailles d'un autre objet, son sac, et le sac ressemble toujours à son propriétaire ou bien à sa propriétaire comme dans le cas qui nous occupe.

En fait, il fallait refaire connaissance avec chacun de ces animaux lâchés en liberté. Et l'un d'eux, peut-être, s'arracherait soudainement et entièrement des griffes du mystère en lui donnant un fil crédible qu'elle déroulerait et qui la mènerait à elle-même tôt ou tard (mais pas plus tard que 19 heures) où, se saluant doucement, elle dirait alors : voici qui je suis !

Elle décida de commencer avec le livre. En effet, il pouvait s'avérer que les dernières pages lues avant l'explosion (elle se voyait en train de feuilleter le livre en mordant dans un croissant) la mènent vers l'idée dont elle avait besoin et remettent en marche sa mémoire qui souffrait d'une brève, mais non pas éternelle, éclipse.

Alors, le livre ! Alors, le marque-page ! Alors les cœurs et les paillettes !
Leur heure était venue !

- **Alice**

« La Chenille et Alice se considérèrent un instant en silence. Enfin la Chenille sortit le narguilé de sa bouche, et lui adressa la parole d'une voix endormie et traînante.

« Qui êtes-vous ? » dit la Chenille. Ce n'était pas là une manière encourageante d'entamer la conversation. Alice répondit, un peu confuse : « Je... je le sais à peine moi-même, du moins pour l'instant. Je sais bien qui j'étais en me levant ce matin, mais je crois avoir changé plusieurs fois de personnalité depuis. »

« Qu'entendez-vous par là ? » dit la Chenille d'un ton sévère. « Expliquez-vous clairement »

« Je crains bien de ne pas pouvoir m'expliquer, » dit Alice, « car je ne suis plus moi-même, voyez-vous . »

« Je ne vois pas du tout, » répondit la Chenille.

« J'ai bien peur de ne pas pouvoir dire les choses plus clairement, » répliqua Alice fort poliment; « car d'abord je n'y comprends rien moi-même. Grandir et rapetisser si souvent en un seul jour, cela embrouille un peu les idées. »

« Je me demande pourquoi dit la Chenille.

« Peut-être ne vous en êtes-vous pas encore aperçue, » dit Alice. « Mais quand vous deviendrez chrysalide, car c'est ce qui vous arrivera, sachez-le bien, et ensuite papillon, je crois bien que vous vous sentirez un peu bizarre, ne croyez-vous pas ? »

« Pas du tout, » dit la Chenille, avec flegme.

« Vos sensations sont peut-être différentes des miennes, » dit Alice. « Tout ce que je sais, c'est que cela me semblerait bien drôle à moi. »

« À vous ! » dit la Chenille d'un ton de mépris. « Qui êtes-vous ? »

Cette question les ramena au commencement de la conversation.

Alice, un peu irritée de ce que la Chenille lui parlât si sèchement, se redressa de toute sa hauteur et répondit bien gravement :

« Il me semble que vous devriez d'abord me dire qui vous êtes vous-même. »

« Pourquoi ? » répliqua la Chenille.

C'était là encore une question bien embarrassante; et comme Alice ne trouvait pas de bonne raison à donner, et que la Chenille avait l'air de très-mauvaise humeur, Alice lui tourna le dos et s'éloigna.

« Revenez, » lui cria la Chenille. « J'ai quelque chose d'important à vous dire ! »

L'invitation était engageante assurément : Alice revint sur ses pas.

« Ne vous emportez pas, » dit la Chenille.

« Est-ce tout ? » dit Alice, cherchant à retenir sa colère.

« Non, » répondit la Chenille.

Alice pensa qu'elle ferait tout aussi bien d'attendre, et qu'après tout la Chenille lui dirait peut-être quelque chose de bon à savoir. La Chenille continua de fumer pendant quelques minutes en silence. Puis, retirant enfin la pipe de sa bouche, elle se croisa les bras et dit :

« Ainsi vous vous figurez que vous êtes changée, hein ? »

« Je le crains bien, » dit Alice « Je ne peux plus me souvenir des choses comme autrefois, et je ne reste pas dix minutes de suite de la même grandeur ! »

À cet endroit, elle referma le livre avec détermination, si brutalement que le marque-page et les cœurs en souffrirent, et elle s'absorba dans un nouveau et inattendu flux de pensées.

Ce n'est tout simplement pas possible ! pensa-t-elle. Elle n'avait pas pu lire ça juste avant que cela se produise. Impossible que j'aie lu un passage sur la façon dont cette petite fille s'était perdue elle-même et, ayant atterri dans le terrier du lapin, dans le cours simultané de métamorphoses incessantes, ne se souvenait plus du passé ?

Est-ce là une coïncidence monstrueuse ? Ou bien était-ce programmé ? Mon subconscient a-t-il pu fabriquer une réalité nouvelle après ce que je venais de lire ? Et est-ce que ces lignes ont pu influencer sur une décision inconsciente et intérieure d'en finir avec ma vie antérieure ?

Mais même si on admet que c'est ainsi et que quelque chose de ce genre a pu survenir, il est de toute façon absolument impossible d'attribuer l'attentat à mon subconscient. Les gens qui l'ont conçu et exécuté n'ont rien à voir avec moi. Ou bien est ce que des coïncidences de ce genre influent aussi sur le subconscient, et sont perçues à l'avance par les gens ?

Cependant, d'un autre côté, est-ce que je n'ai pas pu pressentir l'attentat et par conséquent choisir en toute conscience un livre sur l'oubli de soi-même et cesser de lire à une page où cette question est très nettement formulée ? Et encore choisir une table, dans ce café sinistrement prédestiné, éloignée

suffisamment du souffle de l'explosion, pour que seule la mémoire, dont j'aurais eu envie inconsciemment de me débarrasser, puisse en souffrir ?

Là, ses idées se brouillèrent définitivement. Sur ces entrefaites, les aiguilles de sa montre se rapprochaient inexorablement de treize heures trente. Ce qui commençait à la perturber. Jusqu'à sept heures du soir il ne restait plus que cinq heures et demie, et elle n'avancait pas. Or la perspective de dormir dans la rue ou au poste de police ne la séduisait pas du tout.

Quoi qu'il en soit, le subconscient était quelque chose de complexe, pensa-t-elle à nouveau. Comment savoir à quelles fins j'ai choisi de lire ce livre précisément aujourd'hui, alors que je l'ai déjà lu et relu !

Elle en était certaine, mais comment pouvait-elle le savoir ? Quoiqu'elle ait oublié son enfance et sa jeunesse, son prénom et son nom, qui étaient ses amis et ses proches, elle se souvenait sans aucun doute qu'elle avait lu Alice au pays des merveilles. Et même à présent, elle était capable de raconter par le menu cette fable extrêmement embrouillée.

Et elle se souvenait aussi des romans de Tolstoï, des œuvres des existentialistes. En l'occurrence, elle savait clairement qu'elle préférait Sartre, et qu'elle ne donnait à Camus qu'un prix d'excellence. Elle se souvenait de quelques sonnets de Shakespeare et, pour se le prouver, se mit à se réciter :

Les yeux de ma maîtresse ? Nullement. Un soleil et le rouge de ses lèvres,
Bien moins que le corail. La neige est blanche, Ses seins, plutôt grisâtres.
Les cheveux seraient-ils Du crin, noir est le crin qui hérissé sa tête.

Du crin noir, tout à fait comme moi, songea-t-elle non sans une nuance d'autosatisfaction. Et non sans amertume, en effet quel profit pouvait apporter Shakespeare à celle qui n'avait d'autre refuge au monde qu'un banc dans la ville, gentiment fourni par la municipalité pour un usage temporaire ?

Et là, elle entendit dans son dos un appel légèrement alarmé : « Alice ! Où es-tu ? »

Elle frémit. Les coïncidences étaient trop concentrées dans l'espace-temps. Mais il n'y avait rien à faire, il fallait se retourner.

Une jeune femme se tenait derrière elle. Plus jeune qu'elle encore, probablement. Ses yeux semblaient souriants tout en tentant de garder un peu de sévérité. Ils ne contemplaient pas celle qui était assise sur le banc mais regardaient au-delà, là où, près de plates-bandes colorées, s'agitait une petite fille potelée, maculée de terre et visiblement contente que les plantes de la municipalité assez flétries se soient raréfiées.

- « Alice ! continua d'appeler sa mère. Regarde dans quel état tu es ! À quoi tu ressembles. Je ne te reconnais pas ! Tu n'es plus Alice. Ce n'est plus ma fille, c'est une inconnue. Va chercher ta mère, pendant que je cherche mon Alice pour la ramener à la maison. »

Sur ces mots, la femme se détourna ostensiblement et se mit à chercher quelqu'un dans les arbres de l'autre côté.

Sa manœuvre eut le succès escompté, et cette Alice débraillée courut vers sa mère avec un long gémissement, provenant de la jalousie torturante envers la petite fille imaginaire qui, (oh horreur !) aurait pu la remplacer.

Sur celle qui était assise sur le banc, cette petite scène produisit une bien plus grande impression que ces actrices, Alice et sa mère, n'auraient pu l'imaginer.

La première chose dont eut conscience la jeune femme avec un livre sur les genoux, c'est que pour elle tout était plus compliqué que pour l'Alice de la vie, ou celle du conte. Elle ne pouvait courir après quelqu'un qui lui montre le chemin vers chez elle, que ce soit sa mère ou un lapin.

La deuxième chose qui lui parut brusquement évidente, c'était la certitude qu'elle n'était pas mère. Parce que, contemplant l'enfant potelée qui arrachait des fleurs des plates-bandes, elle ne ressentait rien. Aucune émotion. Ni attendrissement, ni joie, ni inquiétude. Ni langueur pour un autre enfant qui l'aurait attendu au loin en pleurant. Ni désir d'étreindre cette gamine en larmes et de sécher ses larmes avec des baisers. Rien ! À moins que... Bon, oui, bien sûr... Voilà, enfin, ça venait...

- **Réminiscence**

Elle était petite. Toute petite. Elle avait environ quatre ans. Elle se tenait devant le grand miroir au-dessus d'un grand évier en céramique miteux, dans lequel fuyait un robinet non refermé ou impossible à fermer, goutte à goutte et sans bruit.

Elle se voyait dans le miroir. Celle qu'elle était aujourd'hui se regardant elle-même petite fille, qui se regardait dans cette réalité passée dans ce miroir au-dessus de l'évier, fut saisie d'une incroyable compassion.

Elle était efflanquée jusqu'à la laideur. Ses coudes pointus perçaient l'espace, tandis qu'elle essuyait des ruisseaux de larmes salées avec de petits poings aux phalanges saillantes. Ses cheveux noirs étaient coupés si courts que, vue d'aujourd'hui, elle aurait pu se confondre elle-même avec un petit garçon d'autant plus qu'elle était en maillot de corps, dont on habillait les enfants des deux sexes, et ce qu'elle portait sous la ceinture ne se reflétait pas dans le miroir.

Mais comme elle savait justement qu'elle n'était pas un garçon elle ne s'attarda pas là-dessus et poursuivit la contemplation d'elle-même autrefois, et se mit à pleurer, les yeux mi-clos, tout en ayant en même temps la conscience confuse de son désarroi d'aujourd'hui .

Celle qui avait pleuré tout récemment et tentait à toute force de se calmer, se regardait dans le miroir et essayait simultanément, avec une totale concentration, d'entendre et de sentir ce qui se tramait derrière elle. Car, comme se souvenait son incarnation présente, quelqu'un avait cruellement blessé la petite fille qu'elle était alors.

Il s'agissait des autres enfants de son groupe à la maternelle. Et elle voyait fugitivement dans le miroir défiler dans la pièce leurs ombres vacillantes, rapides et indistinctes. Il n'était pas anodin de remarquer que quels que soient ceux qui défilaient, ils étaient tous blonds. Ce qui fit prendre conscience à celle qu'elle était aujourd'hui, que, tout d'abord, ils s'étaient moqués d'elle à cause de la couleur de ses cheveux, devenus symboles de sa différence avec les autres, et d'autre part, que cet événement était le point de départ de sa conscience d'elle-même en tant que brune.

Pourquoi l'avait-on offensée alors ? Celle d'aujourd'hui n'en avait pour l'instant aucune idée. Pourquoi ce souvenir lui était-il revenu en mémoire aujourd'hui, elle ne le comprenait pas. Ce qu'elle pouvait bien en faire à présent, n'était pas clair non plus. Mais il semblait que la petite fille d'alors, devant le miroir, ressentait quelque chose de semblable à ce qui se passait en elle aujourd'hui.

Non pas qu'on ait blessé celle d'aujourd'hui, mais toutes les deux, celle de maintenant et celle d'alors, ressentait la nécessité aiguë et impromptue jusqu'alors floue, tel un poisson insaisissable ayant échappé à un passé révolu à jamais, de se retrouver elle-même.

Parce qu'après, cette première humiliation et selon toute vraisemblance, il lui était devenu impossible de vivre comme avant et qu'il fallait rapidement entreprendre quelque chose. Avant tout, comprendre en quoi elle ne plaisait pas aux autres.

Ensuite, encore une fois, comprendre si ce qui leur déplaisait était bon ou mauvais pour elle. Et, enfin, le point culminant de la compréhension,

prendre conscience du principal : au vu de ce qui s'était passé, est-ce que changer valait le coup, et comment exister dorénavant ?

Être ! Et qu'en était-il « d'être » ? Elle pouvait maintenant employer ce verbe au féminin et à la troisième personne du présent. Mais toutefois, comme elle ne savait pas qui elle était, cette « existence » devenait extrêmement vague et relative. Or comme l'être et sa relativité se contredisaient inévitablement, il s'ensuivait qu'elle n'était probablement pas.

Ou alors, il y avait chez elle deux êtres. L'un, tel qu'il existait pour ceux qui connaissaient son nom. Et l'autre, qui, telle une vie délicate émergeant d'une graine éprouvait maintenant de nouvelles sensations provenant du banc où elle était assise.

À cet instant, ses mains tâtèrent malgré elle ce fameux banc et se convainquirent, ainsi que s'en convainquit son cerveau ensuite, que ce banc existait vraiment. Comme il était éraflé et couvert de toutes sortes d'inscriptions en plusieurs langues, il était clair que celui-ci en avait vu de toutes les couleurs au cours du siècle écoulé.

Et peut-être (cette idée l'amusa particulièrement) que le banc se souvenait d'elle dans son incarnation précédente, et que pour le banc, qui elle était tombait sous le sens. Le banc se mit à être agité d'un rire silencieux et imperceptible sous ses fesses, qui elles, à leur tour, ne se souvenaient plus si elles s'étaient déjà posées là, si elles avaient déjà éprouvé la dureté de ce siège de bois. Du reste, elles ne se souvenaient de rien d'autre non plus. Ni du contact de différents tissus, restés dans l'armoire à linge de son domicile

oublié. Ni du contact des mains de quiconque, au cas où, bien entendu, celles-ci lui auraient accordé une caresse. Ni des fessées éducatives de parents oubliés, ou de surveillants exigeants d'un jardin d'enfants oublié, dont il ne subsistait plus en mémoire que le miroir, le robinet qui fuyait et les ombres vagues de méchants délinquants en herbes.

- **Les clefs**

Cependant, le temps pressait. Elle concentra à nouveau son attention sur les objets tirés de son sac. L'un d'entre eux, lui disait son intuition, devait l'aider à se retrouver elle-même. Ouvrir une porte quelconque dans le subconscient et libérer les parfums de la mémoire qui s'y languissaient.

Mais lequel ? Visiblement ni le livre ni le marque-page. Alors quoi ? Peut-être les clefs et le dauphin ? Après tout, si elle avait déjà ouvert des portes secrètes, pourquoi ne serait-ce pas la clef !

Et, comme si elle désirait sans délai ouvrir cette porte, elle prit la clef avec trois doigts et précautionneusement l'enfonça dans une serrure invisible.

Aucun grincement du fer sur le fer ne s'éleva, ni aucun autre son, et manifestement aucune porte ne s'apprêtait à céder à cette arme terrible, qui s'enfonçait dans l'atmosphère.

Elle n'effraya qu'un chat maladif, sorti en rampant de sous un banc voisin et qui s'était figé à mi-chemin, considérant avec désapprobation l'invitée surprise s'attardant un temps inhabituellement long dans ce parc. « Elle ne pense quand même pas s'installer ici » telle était l'idée qui fusa alors dans la tête du chat. Mécontent, il fit jaillir ses extrémités allongées destinées aux autres chats. mais sa rage fut de courte durée, le chat décidant à l'évidence que la femme n'était pas un concurrent et que son territoire restait indiscuté. Et le chat ne se souciait manifestement pas de ce qu'en pensaient les représentants de la municipalité.

Ce fut à peu près le seul effet notable des clés. Peut-être un passant ou deux, de ceux qui n'avaient pas encore appris à darder un regard sévère sur

le trottoir qui s'allongeait tout droit sans le moindre accident de terrain, orgueil de la fameuse municipalité, jetèrent avec étonnement (en effet, cette capacité-là parasitait celle de savoir fixer son regard sur le trottoir) un coup d'œil à cette séduisante jeune femme mince, assise sur un banc, ses affaires personnelles étalées sur les genoux et avec des clefs pointées vers le lointain comme pour indiquer une direction.

Mais ce qu'elles indiquaient, vers quelles runes secrètes ou schémas étaient-elles dressées, restait inaccessible même aux plus curieux. Du reste, il en allait de même pour celle qui tenait ces clefs d'une main légèrement tremblante. Or ce tremblement, d'ailleurs, trahissait clairement quelque chose.

Assise sur son banc, elle tentait de se remémorer le moment, évidemment répété plus d'une fois, où ces clefs avaient servi à l'usage qui leur était dévolu. En toute logique, cela se produisait au moins deux fois par jour : matin et soir. Une fois pour verrouiller la porte, la seconde pour l'ouvrir. Était-il possible que cette action en dents de scie ne fasse pas vaciller une mémoire têtue, résolue à rester masquée et à ne pas dévoiler ses secrets ?

Mais sa mémoire tenait bon stoïquement, sans toutefois se priver de réagir par une contre-attaque. Et c'était ainsi qu'avait surgi le tremblement, qui s'accompagnait d'une tenace sensation de peur.

Peur de ces clefs dans la main, d'un tour qui allait inévitablement faire coulisser une porte vers l'intérieur et que là, derrière la porte (c'était clairement là), se cachait quelque chose de sinistre et de dangereux.

Le dauphin en plastique, luisant, aérodynamique et amical jusqu'à la vulgarité ne s'inscrivait pas tout à fait dans cette peur. Comment cette porte, à laquelle le dauphin était familier, pouvait-elle receler un cauchemar ? C'était absolument incompréhensible.

Mais alors de quoi avait-elle peur et pourquoi ses mains tremblaient-elles ? Les clefs étaient liées à l'appréhension d'une longue succession d'association d'idées, qui butait inévitablement à l'impasse de la peur.

Et qui savait ! elle avait peut-être adjoint le dauphin aux clefs, tout spécialement, pour qu'il neutralise par son sourire la qualité-clé de ces clefs : une panique inexorable ?

Cette idée ne lui parut tout d'abord pas bête. Mais elle l'écarta très vite comme irrecevable, parce qu'en dépit de l'absence totale de souvenirs qui auraient pu la mettre sur la voie, elle était certaine que ce n'était pas elle qui avait accroché ce dauphin.

Il lui était totalement étranger : son éclat, son côté gentil, son absence d'équivoque en qualité d'objet mignon (Seigneur, qui était-elle donc ?) Il ne semblait pas qu'elle pouvait physiquement l'avoir acheté et lui avoir conféré un pouvoir sur ses clefs, sur un espace vide dans son sac, sur une partie de ses matinées et soirées au moment où il fallait le prendre en main et le mettre dans la serrure.

Ou bien, elle l'avait quand même acheté ? Admettons.

Alors comment est-ce que cela s'était passé ?

- **Fantasmagorie N°1**

Le petit magasin « Babiotes agréables » était bariolé et gai, d'un genre particulier de gaieté qui retient l'attention pour plusieurs minutes et se révèle plus intense que celle qui survient quand on regarde un chiot amusant, mais tout de même moins intense que l'effet d'une bonne tasse de café.

Et, bien sûr, elle buvait du café en mangeant des croissants dans le café en face du petit magasin. Elle regardait la vitrine du magasin et les gens qui allaient et venaient tout autour, et de temps en temps l'horloge sur le mur légèrement encombrée de mouches, en même temps que sa petite montre élégante, comparant ce qu'elles affichaient respectivement.

Ce qu'elles affichaient témoignait du fait que celui qu'elle attendait était en retard. Et même très en retard !

Il s'agissait d'un homme. Être en retard ne lui ressemblait pas, et du coup, elle lui en voulait. Et aussi parce que ses nouveaux escarpins, enfilés pour l'occasion, la serraient un peu. Et c'était d'autant plus désagréable, qu'elle les avait mis pour rien, semblait-il. La sensation pénible sur des pieds engourdis accentuait son agacement.

Et puis, combien de temps pouvait-on passer à boire un café en train de refroidir ? Il était clair que ça ne pouvait durer éternellement, et elle en commanda un autre, ce qui la soulagea quelque peu, parce que pendant qu'on le préparait, l'attente était fictivement justifiée.

Je peux vous proposer de la crème et des morceaux de chocolat blanc dans votre café, dit la serveuse.

Oui, très bien. C'est ce qu'il y a de mieux, répondit-elle, feignant l'indifférence au temps qui passait.

Elle n'était venue là que pour se délecter d'un café et rien d'autre !

Mais cette délectation (le chocolat avait vite fondu et n'avait pas prolongé la dégustation de la tasse) en vint à sa conclusion logique.

L'horloge à qui les aiguilles composaient un visage moustachu d'informateur au rictus ironique témoignait d'un retard de deux heures sur l'heure prévue et c'était intolérable. Il ne restait qu'à payer et sortir dans la rue.

Et là, la déception céda la place à l'espoir : peut-être que si elle attendait encore quelques minutes, qui sait...

Mais elle ne pouvait revenir dans le café, fournissant à l'horloge, à la serveuse et aux clients des tables voisines, un prétexte pour ricaner à ses dépens et ne pouvait rester dans la rue. Elle regarda fiévreusement autour d'elle et aperçu le magasin juste en face.

Quelle aubaine qu'il soit là et que sa vitrine soit transparente. Par conséquent elle allait pouvoir observer le café du magasin avec autant d'acuité qu'elle avait observé le magasin du café. Elle se dirigea donc vers celui-ci d'un pas décidé.

L'assortiment offert à sa vue, ne l'affolait pas, mais son éducation ne lui permettait pas de traîner entre vitrines et rayons sans rien acheter. Elle porta donc son attention de manière disproportionnée, un peu pour la pacotille, beaucoup vers la fenêtre, passant en revue le choix proposé à contrecœur.

Rien ne lui plaisait. Par ailleurs dépenser quelque menue monnaie sur quelque chose qui ne lui plaisait pas n'était pas non plus un bien grand malheur. Et voilà que, des comptoirs tourbillonnants, pleins de breloques, lui sourit ce dauphin au nez aquilin, -simultanément épaté. Il allongeait ses nageoires vers elle comme on tend la main, et elle rendit les armes. Son choix était fait.

En prenant d'assaut la caisse, elle regardait encore au dehors par la vitre. Mais celui qu'elle attendait ne se montra pas. Quelques couples charmants, une vieille femme attendrissante prenant des airs rajeunissants et un monsieur très sérieux avec un journal et des taches de graisse, pas très grandes mais visibles même à une telle distance, sur sa veste. Tous ceux qui avaient l'intention d'être là y étaient. sauf lui, ce qui signifiait qu'en réalité, il ne souhaitait pas venir.

C'est ainsi qu'il lui fallut se contenter de la compagnie du dauphin et, sans doute pour se punir elle-même de ce fallacieux espoir ou de ce mauvais choix, ou bien du désir idiot de se parer d'escarpins inconfortables, et peut-être aussi pour se souvenir de cette journée effrayante et difficile, elle avait, avec une solennité amère, accroché le joyeux dauphin qui était condamné à présent à devenir une marque honteuse, aux clefs de son appartement.

C'était tout à fait possible...

Mais non, cela ne s'était pas passé comme ça. Elle en était certaine. Même si elle avait acheté ce dauphin minable, elle n'aurait pour rien au monde utilisé cette breloque à cette fin. Ce qui signifiait...

- **Fantasmagorie N°2**

Le petit magasin « Babiotes agréables » était bariolé et gai—d'un genre particulier de gaieté, qui se ressent pendant plusieurs minutes et se révèle plus intense que celle qui survient quand on regarde un chiot amusant, mais tout de même moins intense que l'effet d'une bonne tasse de café.

Et, bien sûr, il buvait du café en mangeant des croissants dans le café en face du petit magasin. Il regardait la vitrine du magasin et les gens qui allaient et venaient tout autour, et de temps en temps les horloges : celle qui pendait au mur légèrement encombrée de mouches, et sa grosse montre coûteuse comparant ce qu'elles affichaient respectivement.

Ce qu'elles affichaient témoignait du fait que celle qu'il attendait était en retard. Et même très en retard !

Elle était en retard parce qu'elle avait mis des chaussures neuves pas encore faites à son pied. Elles la serraient, et par conséquent lui faisait perdre du temps. Elle commença par manquer l'autobus, conséquence des trente secondes supplémentaires qu'elle avait mis à boitiller de chez elle à l'arrêt de bus.

Ensuite, dans l'autobus, elle n'avait pas réussi à s'asseoir, car c'était le début de l'heure de pointe où il était très rare de trouver une place libre, et c'est ainsi que le temps perdu à cause des escarpins exerça une influence néfaste : ses pieds enflèrent à cause de la station debout prolongée et les escarpins mordaient encore plus fort ses extrémités engourdis.

Le chemin à parcourir en sortant de l'autobus fut donc prolongé encore plus que prévu, jusqu'à ce qu'elle puisse s'asseoir, et cela devint un

véritable chemin de croix. Et comme elle n'aimait pas être en retard, les reproches de sa conscience entamaient la perspective, encore radieuse il y a peu, de ce rendez- vous, qui ayant à son tour perdu son éclat, aggravait son mal aux pieds.

En dehors de tout ça, elle ne savait pas encore pourquoi il l'avait convoquée dans ce café, ni ce qu'il avait l'intention de lui dire et de se précipiter au-devant de l'inconnu dans des escarpins inconfortables, c'était plus insupportable que de s'y précipiter tout court.

Assis dans ce café et commençant à éprouver une certaine nervosité, il sentait qu'il perdait les phrases préparées à l'avance aux formules agréables et condescendait à un bégaiement sentimental indigne d'un homme véritable.

Et c'est là que lui vint l'idée salvatrice de détourner l'attention de la retardataire avec un cadeau touchant. Une mignonne babiole dépourvue de sens particulier et de toute allusion à la relation qui se nouait ou plutôt sur la régression d'intensité de cette relation. Ou encore...

Du reste, à quoi bon perdre du temps à chercher des formules ? Il valait mieux le consacrer à la recherche de la babiole. (Là, il se mit fiévreusement à examiner les alentours).

Et, bien entendu, le petit magasin juste en face.

Quelle aubaine qu'il soit là ! Et la vitrine était transparente. Il pouvait donc observer le café du magasin aussi bien qu'il observait le magasin du café. C'est ainsi qu'il s'y dirigea d'un pas résolu.

Le dauphin souriant au nez aquilin et simultanément épaté sur le rayon tourbillonnant rempli de breloques lui plut aussitôt. Il allongeait ses nageoires vers lui comme on tend la main, et il rendit les armes. Surtout que ce mignon bibelot éveillait des fantasmagories marines. Un yacht, la plage, une bouteille couverte de condensation dans un seau de glace, des éclaboussures d'eau salée, et parmi toute cette splendeur, lui, un vrai homme.

Très chère, aurais-tu une objection à ce que, avant cette séparation inévitable (je t'assure qu'elle sera de courte durée), nous allions séjourner au bord de la mer ? Son choix était fait.

Lorsqu'elle arriva, simulant une démarche aérienne en dépit de ces maudits escarpins, elle atterrit à la table où il avait poussé vers elle le paquet cadeau avec un sourire.

- J'ai attendu une éternité, mais je n'ai pas perdu mon temps. Et je pensais tout le temps à toi. Tu vois, je t'ai acheté un cadeau au magasin en face. Voyons, souris-moi...

Non, elle n'aurait jamais pu choisir un homme qui choisisse ce dauphin. Ce qui signifiait...

• **Fantasmagorie N° 3**

Le petit magasin « Babiotes agréables » était bariolé et gai d'un genre particulier de gaieté, qui se ressent pendant plusieurs minutes et se révèle plus intense que celle qui survient quand on regarde un chiot amusant, mais tout de même moins intense que l'effet d'une bonne tasse de café.

Et, bien sûr, ils buvaient du café en mangeant des croissants dans le café en face du petit magasin. Ils regardaient la vitrine du magasin et les gens qui allaient et venaient tout autour, et de temps en temps les horloges : celle qui pendait au mur légèrement encombrée de mouches, et sur sa grosse montre coûteuse, comparant ce qu'elles affichaient respectivement, pourquoi elles retardaient tant.

C'était leur dernière entrevue avant une séparation forcée. Ils étaient très bien ensemble et la perspective de se séparer pendant quelques mois parce qu'il partait brusquement en mission leur semblait très sombre.

Voilà pourquoi, ils détournèrent le regard et le fixèrent de différents côtés vers le comptoir de la cafétéria où officiait une serveuse accueillante et rapide.

- Je peux vous proposer un café avec de la crème et des morceaux de chocolat, dit la serveuse.
- Oui, très bien. C'est ce qu'il y a de mieux. On est venu pour ça, pour pouvoir se délecter de votre excellent café !

Ou bien encore ils regardèrent la rue, le petit magasin, les passants, tout ce qu'il y avait à regarder. Parce que c'était effrayant d'avoir à dire : Bon, voilà, salut, il faut que j'y aille.

Et, sur ces entrefaites, apparut un personnage amusant. C'était un mendiant qui vivotait en vendant des babioles. Il avait en main un paquet de breloques ridicules, et, à deux doigts de s'écraser le nez contre la vitrine, examinait les gens assis dans le café, à la recherche de clients potentiels.

Les breloques avaient visiblement été acquises par lui dans le petit magasin d'en face, et il se disait naïvement qu'il pouvait en tirer un bénéfice. Ça marchait sans doute, d'ailleurs. Les gens achetaient sa pacotille soit par compassion, soit pour s'en débarrasser le plus vite possible. À tout le moins, il n'éprouvait aucune gêne et était certain du succès de son entreprise.

Son regard traînant de chasseur s'arrêta sur leur table. Il eut un sourire à peine perceptible, entra dans le café d'un pas décidé et tendit vers eux sa pacotille.

- Achetez donc un souvenir chers messieurs-dames, dit-il. Si vous n'avez que de grosses coupures, ne vous inquiétez pas, je peux faire la monnaie.
- Donnez-moi donc ce dauphin, avait dit l'homme.
- Et l'affaire se conclut en un clin d'œil.
- Pourquoi est-ce que tu as acheté ça ? avait-elle demandé.

Regarde comme il est étrange. Le nez à la fois aquilin et épaté. Et, tu sais, il m'a tout de suite paru bienveillant comme s'il me tendait les nageoires pour me serrer la main.

- Et qu'est-ce qu'on va en faire ?
- Mets-le sur ton trousseau de clefs. Je vois d'ici à quel point il va t'agacer. Mais tu ne le balanceras qu'à mon retour. Et en attendant tu compteras les jours. Et c'est une excellente raison de les compter. Au lieu de se dire : Ah, quand est-ce qu'il va revenir, tu te diras, quand est-ce que je vais me débarrasser de cette horreur !

Elle s'était mise à rire.

Oui, cela avait très bien pu se passer comme ça...

- **Encore les clefs**

À présent, il devenait clair qu'il y avait quelqu'un dans sa vie, et que dans son triptyque de fantasmagories, elle avait simplement baptisé, un homme. Et comment aurait-elle pu l'appeler autrement si elle n'était pour elle-même qu'une anonyme ?

Mais si elle pouvait s'apprécier elle-même dans une vitrine fortuite et du pur point de vue de l'apparence extérieure, l'homme restait non seulement anonyme lui aussi, mais également sans visage. Et même ses traits vaguement esquissés dans les fantasmagories ne représentaient guère plus qu'un théâtre d'ombres sur le fond pâlichon des murs imaginaires de la cafétéria imaginaire.

Mais pourtant son cœur se languissait avec toujours plus de force pour celui dont elle n'avait pas la moindre idée. Et elle avait une envie folle que celui-ci la retrouve immédiatement et s'asseye à côté d'elle.

C'est là qu'elle se rendit compte que pendant tout ce temps (et sa montre indiquait déjà 14 H 20) elle avait eu les clefs en main. Et soudain, à l'unisson avec ce sentiment nouvellement acquis, les clefs cessèrent de se dresser vers un verrou fixé dans la porte par la crainte de ses habitants. Un monstre effrayant, caché dans la porte s'envola vers le passé, vers une époque intermédiaire entre l'enfance et l'adolescence.

Hypostase de l'horreur aux multiples têtes, sévère et solide alliage des cauchemars immémoriaux, voleur, assassin, violeur pédophile, clochard exhibitionniste, alcoolique fangeux, chien enragé la queue entre les jambes et la bave dégoulinant par terre, voisin malintentionné, kidnapeur, voleur

d'organes enfantins, crocodile échappé du zoo considérant les petites filles au teint pâle comme des friandises, policier venu pour corriger une enfant désobéissante, mort-vivant sans abri et revenu parmi les siens dans son ancien mais toujours natif immeuble, camarade de classe, jurant de se venger d'avoir été réprimandé, et tout simplement le vide, là où auraient dû se trouver les visages familiers, qui que ce soit, il avait battu en retraite.

Et il ne fallait plus craindre les clefs, parce que derrière cette porte l'attendait maintenant une toute autre créature.

Celle-ci respirait le bonheur, c'était évident, même à travers la porte, et c'était la raison pour laquelle tremblaient ses mains, et avec elles les clés qu'elle tenait et l'air humide frémissait aussi en mesure lui caressant les doigts, et le monde tremblait imperceptiblement, mais de façon sensible. Celui qui n'est pas encombré d'équilibre, mais celui qui imprime à présent n'importe quel morceau du monde sur une pellicule photo obtiendra un plan délavé, gondolé. En effet, on ne peut prendre en photo, avec netteté, un monde tremblant et il est temps de comprendre ce genre de choses tout de même.

Et elle comprenait. Elle comprenait qu'elle voulait ouvrir cette porte. Et que si ses doigts avaient cessé de trembler, elle l'aurait ouverte depuis longtemps déjà, au moins deux secondes entières auparavant. Et qu'attendait-elle derrière la porte quelque chose de clair, chaleureux, fiable et en même temps incompréhensible et dangereux ? Parce qu'il n'y a rien de plus dangereux et de plus effrayant (Ah, toi monstre né de la peur, il semblait que tu étais parti, mais non, ta gueule fait encore peur dans la

ravine) que de perdre l'inhabituellement bon, clair, chaleureux et fiable, si on a eu la chance de l'acquérir.

Cela lui paru vraiment effrayant. Le sentiment de perte l'emplit involontairement, et pour la première fois depuis ces dernières heures, ses tribulations, commencées le matin avec cette déflagration dans un café authentique et poursuivies seulement dans un café imaginaire, ne lui semblaient plus si amusantes.

Parce que se perdre soi-même ne paraissait pas si terrifiant, mais le perdre lui, c'est là que commençait un labyrinthe embrouillé et obscur de cauchemar involontaire. Et elle alla jusqu'à se mordre les lèvres dans un mélange d'horreur et de ressentiment contre l'absurdité en cours, qui l'avait assise sur ce banc (et longtemps, qui plus est, ses fameuses fesses, qui ne se souvenaient plus des caresses, s'étaient engourdies), et pendant ce temps-là il était là- bas, en train de devenir fou d'inquiétude.

Ou bien il était là-bas (Seigneur, où était-ce ?) Il l'attendait ce soir comme s'il ne s'était rien passé, et ne s'inquiétait pas, rustre insensible.

Ou bien, il était là-bas... ressentait vaguement quelque chose, s'alarmait, le pauvre, mais ne pouvait rien tirer au clair.

Connaissant son habitude idiote (idiote, idiote, idiote) de ne pas emporter son téléphone portable, elle se dit, je ne sortirai plus jamais sans lui, dès que je saurai où est mon domicile, et que je pourrai m'en sortir en y allant.

Ou bien il était là-bas... Que pouvait-il bien faire sans elle ? Et si, en réalité, il était loin d'elle ? S'ils s'étaient disputés pour des vétilles, et qu'elle ne pourrait plus jamais se réconcilier avec lui, car elle ne savait

plus qui c'était. Et il n'était pas au courant qu'elle voulait se réconcilier avec lui, et ne savait pas ce qu'il était pour elle. Et tout à coup, voici l'instant (oh quelle horreur ! Il valait mieux retourner dans le café de ce matin, sachant ce qui s'annonçait, s'asseoir à la table proche de l'épicentre de tout !) où ils se croisaient dans la rue (et cela s'était peut-être passé ce matin et, elle idiote, n'avait pas fait attention !) et elle le dépassait, parce qu'elle ne l'avait pas reconnu. Et lui, ne sachant pas qu'elle ne le reconnaissait pas, décidait qu'elle ne l'aimait plus. Et ce serait la fin !

La fin de quoi, elle ne s'en souvenait pas non plus, mais cela l'effrayait plus encore. Parce qu'il lui semblait qu'elle pouvait accepter n'importe quelle fin, en dehors d'une seule. La fin d'un amour à cause de ses inconcevables errements. Un amour dont elle ne se souvenait pas, mais dont elle savait que, sans lui, retrouver la mémoire n'avait aucun sens !

- **L'Amour**

Et tout à coup, elle comprit ce qu'était l'amour. Cela lui apparut avec la clarté unique d'une mémoire vierge de tout souvenir. Parce que la mémoire empêche de se concentrer sur l'essence transparente de toute vérité profonde, et de la vérité profonde du sentiment, parce que le concentré pur de celui-ci est dilué par le souvenir qu'on garde d'autres souvenirs concernant des souvenirs plus étrangers encore, évoquant quelqu'un d'encore plus lointain.

Par exemple, l'amour. Dès qu'on se plongeait dans cette idée, des myriades de chimères se mettaient à tournoyer dans un tourbillon monstrueux. Des sorcières éprises de liberté disperseront sur des régions entières des tempêtes poudreuses de tendres sirènes encore humides. Des officiers mélancoliques portant des signes distinctifs incompréhensibles sur le pourtour de la casquette approcheront tristement de leurs yeux une lettre jaunie et se fusilleront dédaigneusement les uns les autres d'épigrammes empoisonnés et de balles réelles. Sur le fond de ce désordre, Tatiana Larina¹ et Hamlet crieront à qui mieux mieux l'un vers l'autre. Elle lui dira : Je vous écris, que vous faut-il de plus ? et lui répondra : Je vous ai aimé comme ne l'eussent pu quarante mille frères... Sans même s'apercevoir que, dans la distraction de son royaume de Danemark, il a légèrement confondu et qu'auprès du pauvre garçon ne se trouve pas le frère Laërte mais au contraire la sœur Olga, une créature du reste extrêmement capricieuse et criarde, elle aussi en train de gazouiller d'une voix haut perchée sur l'amour (Héroïne de Evguéni Oneguine,

d'Alexandre Pouchkine.). Si discrètement d'ailleurs que personne ne l'entend. À moins que Freud, qui s'est approché à pas feutrés, le bloc-notes en main, ne découvre dans les trilles aiguës de la jeune fille des preuves de ses théories insensées.

Et des milliers de Laure, Juliette, et Béatrice, ressemblant terriblement, pour une raison ou pour une autre à la Joconde, mais avec un sourire plus affecté, mêlent leurs voix dans un soprano global et donc légèrement faussé sur le même thème : (sic) l'amour, comme les volatiles, a des ailes. Et une certaine autre chose en plus de ça. Mais ne le savent que celles et ceux qu'on admet aux séances de cinéma « interdit au moins de seize ans ».

Elle c'était une autre histoire. D'un côté, elle savait qui était Hamlet. De l'autre, elle se foutait complètement d'Hamlet. Et à son propos souvenons-nous une nouvelle fois de Être ou ne pas être, grâce auquel, malgré tous ses doutes sur la rationalité de l'être, il s'est débrouillé pour ne pas quitter les planches du monde entier, tremblantes de compassion pour ses tourments, ni s'éloigner des applaudissements saluant sa mélancolie existentielle pendant des siècles.

Et comme elle se foutait d'Hamlet, ainsi que de Rosenkretz et Guildenstern et même d'Ophélie et du pâle Yorik, ils ne pouvaient absolument être un obstacle à sa compréhension de ce qu'était l'amour authentique.

Cet amour était authentique ne serait-ce que parce qu'elle ne savait pas qui elle aimait et quoique la plupart des amoureux ne le sachent pas non plus,

ce qui rend leur déception d'autant plus amère, « ah ! comment ai je pu aimer ce morceau de viande, » son ignorance était d'un genre tout différent.

Elle ne s'égarait pas sur ce sujet-là, car elle ne pouvait le parer de qualités et de mérites dont elle ne se souvenait pas. L'odeur de son eau de Cologne ne lui faisait pas tourner la tête, puisqu'elle ne savait s'il en mettait ou si son odeur naturelle lui suffisait. Elle ne pouvait s'appuyer sur sa réussite sociale car elle n'avait aucune idée de celle-ci, si elle était réelle et de quelle nature, et si c'était le cas, elle s'en foutait présentement presque autant que d'Hamlet.

Elle ne pouvait s'enorgueillir de son nom retentissant, puisqu'il n'existait pas pour elle. Elle ne pouvait se flatter auprès d'elle-même (encore moins auprès des autres qui se fondaient tous dans leur ensemble dans la même ligne unique que le prince du Danemark) de son torse puissant, car elle ne pouvait se représenter cette puissance. Elle ne se souvenait pas de sa voix. De ses goûts vestimentaires. De sa couleur de cheveux. Elle ne se souvenait pas de ses paroles, ni des surnoms qu'il lui donnait.

Mais malgré tout ça, elle l'aimait. Elle l'aimait jusqu'à la folie, jusqu'à tout pardonner, jusqu'à une souplesse féline, jusqu'à la nausée, jusqu'au jappement de chiot qui agite sa queue, jusqu'au sacrifice, jusqu'à l'exploit, jusqu'à la sauvagerie impulsive, jusqu'à la sagesse apaisée. À tel point que tout autour d'elle, même le banc, et les ouvriers municipaux qui l'avaient disposé là, et la municipalité elle-même et toute la ville, et ses cafétérias, les terroristes qui les faisaient sauter, et son sac, et le daim si doux de ses

escarpins, et la peau plus douce encore de son corps à elle, tout cela ne trouvait sa place dans une réalité vacillante que grâce à cet amour.

Et ce sentiment était si fort et enveloppant qu'il éclipsait la peur qui entourait la perte d'elle-même ainsi que toutes les autres. Elle savait qu'elle était heureuse parce qu'elle aimait. Et elle aimait, parce qu'il existait. Et tout ça était tout naturel. Tant qu'à l'idée de son existence à lui, elle sentit tout à coup que ses fesses n'étaient plus aussi engourdies qu'il le lui avait semblé quelques minutes plus tôt.

- **Bonne humeur**

La pensée de son bien-aimé l'inspira et la stimula pour de nouveaux exploits. Tout d'abord, elle fut soudain apaisée. La crainte que sa perte de mémoire temporaire, et qui serait peut-être permanente, pouvait causer la perte de son bien-aimé commença à lui paraître insensée et invraisemblable. Elle avait la sensation qu'un tel sentiment ne pouvait disparaître. Et que si elle l'aimait tant, et que ce sentiment était réciproque (et, pour une raison ou pour une autre, elle en était certaine), alors la formule magique de leur attraction mutuelle continuait à agir même dans les conditions du vide qui s'était créé d'un désert absolu, dans lequel aucun souvenir commun n'avait plus lieu d'être, et il était même impossible de remarquer les pointillés les plus subtils de leurs contacts passés. Ensuite, elle s'emplit d'un nouveau genre de gratitude envers la situation en cours. Si, auparavant, une heure plus tôt, il lui avait semblé que cette rupture radicale entre passé et présent était positive parce qu'elle lui fournissait la possibilité d'une nouvelle et plus entière façon de se reconstituer, et que, complètement vidée de tout contenu elle pouvait s'emplir d'un nouveau contenu plus élevé, que les alternatives lui permettant de s'épanouir étaient à présent plus nombreuses et plus éclatantes et que les fantômes du passé ne la tourmenteraient plus ni par la souffrance ni par la honte, elle découvrait à présent un autre avantage grandiose, sur le fond duquel scintillaient toutes les autres composantes mathématiques de son ravissement.

Maintenant, elle était reconnaissante à son cerveau vidé, avant tout parce qu'avec une force renouvelée et plus grande encore, elle avait acquis l'enivrant, le piquant sentiment d'aimer.

À présent, elle n'avait plus le moindre doute sur le fait qu'auparavant l'amour n'avait pu, pour parler de façon figurative, étendre ses fameuses ailes (elle se renfrogna en pensant aux ailes et à la vulgarité de cette image galvaudée, décidant immédiatement de les couper). En d'autres termes, l'amour était à l'étroit dans le voisinage d'autres sentiments, idées et actions qui déposaient chaque jour des couches de plâtre dans l'âme de celle qui l'éprouvait, et par conséquent, sur le tableau du monde qui s'y reflétait.

Il n'y avait à présent plus rien que cet amour. Il emplissait tout de sa présence, devenait l'essentiel, devenait la mesure de la vérité et de la pureté de tout le reste. Et il était impossible de ne pas s'en réjouir sur ce banc. Et elle s'en réjouissait sans malice, à pleins poumons et de façon démonstrative, à tel point que les rares passants ralentirent le pas et se mirent à écouter. Et certains jetèrent un regard involontaire à leur montre, comme s'ils désiraient vérifier la mesure battue par ce rire joyeux auprès du mouvement régulier de leur trotteuse.

Mais elle n'y prêta aucune attention. Elle riait, c'est tout. Parce qu'elle se sentait bien. Parce qu'à la différence des passants, elle n'avait pas besoin de se presser pour aller quelque part. Et s'il lui fallait se précipiter quelque part, elle était de toute façon en retard. Mais elle s'en foutait, et cela la rendit encore plus joyeuse, alors elle riait à perdre haleine.

Dans son dos, sur ces entrefaites, un petit garçon s'arrêta. Elle ne le voyait pas, mais elle entendit la façon dont il s'adressa à sa mère, qui a dû elle aussi s'arrêter.

- Maman, pourquoi est-ce que cette dame rit ?
- Elle doit être de bonne humeur.
- Qu'est-ce que c'est ?
- C'est quand tout va bien.
- Et pour toi, tout va mal ?
- Mais non, voyons, mon petit.
- Alors pourquoi tu ne ris jamais comme elle ?
- Parce que je suis fatiguée.
- Toujours ?
- Oui, à peu près.
- Alors ne te fatigues pas.
- Ce serait très bien de ne pas se fatiguer, mais je travaille beaucoup.
- Alors arrête de travailler.
- Et qu'est-ce qu'on mangera ?
- On cueillera des pommes dans les jardins.

Il ne faut pas faire ça, elles ne sont pas à nous. Et ensuite, il ne faut pas manger uniquement des pommes. Et pour acheter à manger, il faut travailler.

- Mais je ne mange pas beaucoup, tu me grondes même. Ça veut dire qu'on n'a pas besoin de beaucoup de nourriture, ni de beaucoup

travailler.

Il faut travailler autant que l'exige la direction.

- Et le directeur est de bonne humeur ? Il rit ?
- Je ne l'ai jamais entendu rire.
- Ça veut dire que c'est un mauvais directeur. Trouves-en un autre. Et dis-lui que tu ne travailleras pas beaucoup.
- Pourquoi est-ce que tu veux que je ne travaille pas beaucoup ?
- Parce que tu rentreras plus tôt. Et tu pourras venir ici rire sur ce banc.
- Je ne sais pas rire.
- Pourquoi ?
- J'ai oublié comment on fait.
- Et avant, tu savais ?
- Avant, je savais.
- Alors apprends à nouveau.
- Silence.
- Maman, apprends.
- Silence.
- Madame, madame, apprenez à rire à ma mère. S'il vous plait !

- **Trousse à cosmétiques**

Ce long fou-rire avait fait jaillir les larmes à ses yeux, et de façon tout à fait naturelle, après cette rosée soudaine, sa première impulsion fut de se regarder dans un miroir.

Le miroir, se disait-elle, devait être dans sa trousse à cosmétiques. Celle-ci traînait toujours sur le banc à côté entre d'autres objets tirés de son sac lors de sa première et fugitive reconnaissance de cet univers intérieur, son contenu.

La trousse à cosmétiques était pleine et gonflée, pesant dans sa main comme une malle digne d'un tableau, fermeture éclair hermétiquement close.

C'était déjà la deuxième fermeture éclair ? pour aujourd'hui, ce qui signifiait que la femme aiguillonnée par la curiosité devait pour la seconde fois ouvrir une fermeture avec la main à la poursuite de l'énigme suivante. C'était à la fois doux et terrible, elle procédait donc avec lenteur et pas tout à fait sans inquiétude.

De la trousse s'échappa aussitôt un djinn de parfumerie enfermé jusqu'à présent, qui lui chatouilla les narines, lui proposant ainsi ses services pour faire d'elle une reine.

La présence du djinn s'accompagnait d'une odeur entêtante, tissée de nombreux fils, eux-mêmes à leur tour formés de tout un assortiment nomade, des crayons de toutes les couleurs, de rouge à lèvres et d'ombres à paupières.

Éloignant de ses narines le djinn insistant, elle entreprit de sortir de la trousse tout ce qu'elle contenait, et disposa sur le banc une nouvelle rangée de petits indices sur sa vie intime complètement oubliée.

En qualité d'indices se présentèrent dans l'ordre suivants : rouges à lèvres rose, lilas, cerise, marron, un étui d'ombres à paupières de 4 teintes (blanc nacré, gris, noir et bleu) puis un étui de 3 teintes (beige, marron, et orange-doré), puis un étui de teintes (blanc- lilas, et bleu foncé) un crayon à yeux de couleur noire, un autre bleu, un autre vert, un autre rouge, un mascara noir, un mascara bleu, une crème tonique, tous les petits pinceaux, et un poudrier raffinée, avec un miroir à l'intérieur.

Tout d'abord, cet assortiment la frappa. Il impliquait une combinaison infinie de possibilités, comme si, en fourrant tous ces produits recherchés à l'intérieur de sa malle, elle comptait pouvoir être prête à n'importe quel moment à n'importe quel changement de tenue et d'image.

À en juger par ce qu'elle voyait, ça devait être ça. Elle marchait dans la rue et voyait une jolie tunique verte (rouge, bleue, violette, jaune, etc.). Et comme elle lui plaisait déjà, il devenait tout simplement impossible de ne pas entrer dans le magasin et de ne pas s'intéresser aux prix affichés.

Dans le magasin—comme elle l'avait pressenti on faisait des soldes. On pouvait acheter la tunique désirée 40% moins cher. Ou encore deux tuniques pour le prix d'une. Et admettons, qu'elle en achète une à soixante ou encore deux à cent ! Et comme elle les aimait, il devenait tout simplement impossible de ne pas en enfiler une tout de suite. D'autant plus qu'elle s'accordait de façon idéale à la jupe qu'elle avait mise tout à fait

fortuitement (bien entendu) le matin-même. Elle s'accordait même mieux que la tunique prise dans son armoire pour compléter l'ensemble.

Mais comme la nouvelle tunique ne s'accordait pas du tout avec son rouge à lèvres, choisi en fonction de la tunique enfilée ce matin, cette bonne humeur aurait pu être gâchée irrémédiablement si... Si elle n'avait pas été si prévoyante emportant avec elle une tonne de rouge de toutes les teintes possibles. Car elle était comme ça. Elle avait tout et tout sur elle.

Et c'est pour cela (c'était le dernier trait du tableau naturaliste qu'elle avait composé) qu'elle ouvrait la trousse carrément dans le magasin et en sortait le rouge à lèvres rose, lilas, rouge cerise (oh, voilà c'est le bon) et, (comme si son apparition dans sa main tombait à point nommé) encore l'assortiment d'ombres à paupières de quatre teintes pour mettre sur ses yeux la couleur nacrée, afin que la vivacité des couleurs de la tunique soit particulièrement et heureusement soulignée.

Toutefois, nonobstant le fait que dans quelques magasins (au moins celui avec le miroir dans la vitrine, où elle avait eu sa première représentation d'elle-même) il y avait en effet des soldes, il lui semblait insensé de traîner dans son sac une pesante trousse à cosmétiques uniquement pour avoir la possibilité hypothétique d'acheter une tunique hypothétique, hypothétiquement parfaite pour un usage immédiat dans un accord hypothétique avec la partie inférieure de son hypothétique garde-robe.

Oui, cela lui semblait si insensé, qu'elle fut frappée de perplexité devant, elle-même, être capable de si étranges fantasmagories nées d'une si étrange logique. Et cela signifiait qu'il fallait trouver une autre variante.

Elle la trouva rapidement, elle était mannequin. Et alors, la toile d'araignée de la fantasmagorie se tissait tout autrement. Voilà....

Elle allait au travail. Et son travail, c'était les prises de vues. Et l'obligation de changer de vêtements, c'était un changement de couleurs constant, qui réclamait un changement dans le maquillage. Et celui-ci impliquait une trousse à cosmétiques bien remplie. Si remplie que le djinn qui y vivait avait du mal à se glisser parmi les tubes, les boîtes et autres meubles d'un domicile encombré d'un bazar occupant quasiment toute la place.

Bon, cela paraissait logique. Mais d'un autre côté, il lui semblait pour une raison ou pour une autre qu'elle n'était pas mannequin. Et probablement pour vérifier ça, et aussi pour regarder ses yeux qui avaient ri aux larmes, raison pour laquelle elle avait fait connaissance avec la trousse à cosmétiques, elle ouvrit le poudrier et approcha la petite glace enchâssée à l'intérieur.

Elle était toujours assez satisfaite de son visage : ce n'était pas celui d'une beauté classique, mais il produisait beaucoup d'effet. Ses yeux aussi étaient tout à fait comme il faut : malgré ce long fou-rire et les larmes qui en avaient jailli, le mascara n'avait pas coulé. Absolument pas, parce que...

Il lui fallut quelques dizaines de secondes pour s'en rendre compte. Parce que... Elle n'était pas maquillée. Ni sur ses yeux, ni sur ses joues, ni sur sa bouche, on ne relevait la moindre trace de cosmétique. Rien du tout. La seule couleur supplémentaire ajoutée à son teint venait de quelques taches de rousseur éparses qu'elle avait remarquées le matin, devant le miroir du magasin.

Et ce fut un choc. En effet, si elle ne se servait pas de cosmétiques, pourquoi sa trousse était-elle si remplie? Et pourquoi la traînait transportait-elle, si son teint naturel lui convenait ?

Cette fois encore on ne pouvait s'appuyer que sur une seule explication logique. Elle était mannequin. Et bien qu'elle puisse très bien s'en sortir sans cosmétiques, son travail l'exigeait. Et c'était pour cette raison qu'elle emportait ces indispensables babioles de couleur, parce qu'elle allait aujourd'hui sur une prise de vue. Et la prise de vue, ça signifiait changer de vêtements.

Changer de vêtements signifiait un changement de gamme de couleurs. Et ça, ça exigeait un changement de cosmétique. Qui, à son tour exigeait une trousse, donc la trousse était bourrée de produits variés.

Et, qui savait, peut-être était-ce la raison pour laquelle elle ne portait aucune pièce d'identité, parce que de toute façon tout le monde la reconnaissait ? Et elle n'avait pas de téléphone parce que tout le monde l'appelait et lui cassait les pieds ? Et elle en avait tellement assez qu'elle avait elle-même invoqué cette perte de mémoire inexplicable et stupéfiante. Et c'était pour ça qu'elle se sentait si bien, si libre, et qu'il lui était si agréable d'échapper à la galerie de portraits d'elle-même (elle était sûrement mannequin), et être enfin seule avec soi.

Oui, c'était probablement logique. Pourtant, il ne lui semblait pas qu'elle soit mannequin. En revanche, il lui vint l'idée que c'était facile à vérifier. Aller dans une librairie, et feuilleter les revues de mode. Et qui savait.

- **Les revues**

Le libraire était tout près. Mais pour tout remettre dans le sac, s'éloigner du banc, demander aux passants où était la librairie et la trouver, il lui fallut une demi-heure.

Il ne restait que peu de temps jusqu'à l'heure fatidique : de quinze heures trente jusqu'à dix-neuf heures. Mais ça ne la perturbait pas, stimulant au contraire l'instinct du chasseur, qui paralyse le cœur de l'homme, soit par la proximité de la cible, soit parce qu'on manque de cartouches. Dans sa situation (en tout cas, c'est ce qu'il lui semblait) ces deux raisons entraient en jeu simultanément.

Et c'est ainsi comme si elle poursuivait un canard blessé, elle se dirigea vers un rayon de magazines de mode, qui manipulait le public d'une façon pas du tout naïve avec son papier glacé et ses visages irréprochablement lisses. Sur leurs visages, c'est vrai, on captait d'autres parties du corps humain.

Une demi-douzaine de noms figurait dans ces publications, apparaissant pour la plupart régulièrement depuis quelques mois. Mais faire partie de toute cette gloire périodique, convoquée pour provoquer chez l'acheteur un complexe d'infériorité, de même que le désir d'en finir avec celui-ci à l'aide des conseils dissimulés derrière ces couvertures séduisantes, ne l'intéressait pas.

Parce que cette production était fabriquée à l'étranger, et, d'évidence, ne pouvait lui accorder de gratification : la chance pour cette lectrice de se rencontrer soi-même face à face. Elle n'avait pas pour le moment le temps

de contempler le visage de beautés inconnues. C'est ainsi qu'elle s'empara de deux publications nationales et se mit à les feuilleter l'une après l'autre. Au début, ça ne promettait rien de bon. Ses yeux s'ouvrirent à la vue d'appels abondamment illustrés de patrons connus, affirmant que sans : montre suisse, parfums français, cigarettes américaines, whisky écossais, nacre japonais, meubles italiens, joaillerie tchèque et lingerie nationale, on ne pouvait pas vivre. De plus, seule la lingerie exigeait que le photographe s'y consacre, qui accompagnait va savoir pourquoi, le whisky, les cigarettes et le mobilier, non seulement celui de la chambre à coucher, mais aussi celui du bureau et de la cuisine. Comme si une omelette cuite par une fille en maillot de bain se différenciait par le goût d'une omelette cuite par la même fille en pull-over.

D'ailleurs, elle ne s'attarda pas sur ces paradoxes et continua à se familiariser avec ces revues, se convainquant de plus en plus qu'il était peu probable qu'elle y dénicher sa photo.

Tout d'abord, elle avait du mal à s'imaginer en train de préparer une omelette en négligé.

Ensuite, elle n'aimait pas la conception de la plupart de ces photos publicitaires, et sa participation à un projet sans intérêt lui paraissait encore moins vraisemblable qu'une cuisinière en maillot de bain.

Troisièmement, aucune des photos considérées n'éveillait en elle le sentiment d'avoir été impliquée dans l'instant qu'on lui montrait. À chaque page feuilletée, au contraire, mûrissait en elle la sensation d'être en retrait

de la représentation journalistique de l'éclat fallacieusement conçu de ce qu'était une vie telle qu'elle doit être.

Quatrièmement, les divas de la publicité ressemblaient très peu à des femmes réelles. On les refaisait à l'aide de deux arts voisins, le maquillage et Photoshop. Et elle n'était pas certaine de savoir se reconnaître dans l'une de ces créatures fantastiques, qui ne se promenaient pas dans la rue, mais habitaient des pavillons de verre et ne respiraient pas de l'oxygène, mais de l'azur sans mélange : le rêve des alchimistes médiévaux.

Cinquièmement, elle n'eut pas le temps de le formuler, elle vit brusquement... son menton.

Ou plus exactement, son menton, ses lèvres et la moitié de sa joue droite. Tout ce qui aurait dû se trouver au-dessus était caché par un élégant chapeau noir. Et ce qui était au-dessous, de la gorge à la poitrine (la photo s'arrêtait là) était dissimulé dans la noirceur hermétique d'une robe à col montant.

Tout ce mystère n'avait pas été conçu par le photographe à de pures fins de mystification. La photo illustre une publicité de rouge à lèvres, voilà tout. Elle mettait en avant ses lèvres, le seul et unique point de couleur vive sur la page. Et bien que leurs contours soient clairement altérés par rapport au lieu réel qu'ils pouvaient occuper sur son visage, ses lèvres paraissaient reconnaissables à la femme qui les regardait avec avidité.

Craignant d'attirer l'attention indésirable de la vendeuse qui s'ennuyait dans un magasin quasiment désert, et aussi celle d'une vieille dame qui s'agitait dans un coin éloigné, elle s'empara subrepticement de la trousse à

cosmétiques dans son sac, et dans celle-ci, du poudrier à miroir, et se mit à contempler fixement la partie inférieure de son visage.

Ses craintes quand à la vendeuse et à la vieille dame se révélèrent infondées, en effet, la première, profitait de l'absence de clients pour se limer les ongles avec concentration, ce qui émettait un crissement léger mais assez désagréable, tandis que la seconde feuilletait des dictionnaires de langues anciennes, sinon mortes, du moins moribondes.

Et en ce qui concernait son envie de jouer au jeu enfantin connu sous le nom du jeu des sept erreurs dans le dessin de droite, il y avait de quoi s'assouvir.

D'un côté, le tracé du menton, des lèvres et de la moitié de la joue droite ressemblait beaucoup à ce que la photo présentait au public. Mais d'un autre côté, il n'y avait pas de taches de rousseur sur la photo et cela ne coïncidait pas avec la logique qui avait précipité l'aventurière dans la librairie. En effet, l'idée qu'elle faisait une carrière de mannequin lui avait été insufflée par l'abondance de cosmétiques découverts dans son sac (y compris des rouges à lèvres). Mais à présent ça ne s'enchaînait plus : le rouge à lèvres de la photo n'avait rien de commun avec sa parenté coexistant dans cette trousse à cosmétiques.

Et en dehors de ça, si la propriétaire d'aussi belles lèvres gagnait sa vie grâce aux publicités de rouge à lèvres, ceux-ci auraient du être fournis par ses commanditaires. Mais alors il devenait tout à fait étrange que le mannequin traîne dans son sac tant de rouges à lèvres inutiles de couleurs variées.

Méditant sur ce sujet, elle feuilleta encore machinalement quelques revues, découvrant la même photo dans deux d'entre elles. Mais, comme par une volonté maligne, le nom du rouge à lèvres y figurait, mais celui du mannequin n'était même pas écrit en petits caractères.

À un autre moment, cela lui aurait sans doute inspiré une méditation à la Lermontov : « Je regarde notre génération avec mélancolie... ». Mais elle n'en était pas là pour l'instant. Elle préféra donc songer un peu plus tard à l'hypertrophie de l'importance des choses, qui réduisait l'attention portée aux humains et se dirigea vers le comptoir dans l'intention de demander quelque chose à la vendeuse.

- Vous ne savez pas qui est cette femme-là, sur la photo ? demanda-t-elle.

La vendeuse passa encore une ou deux fois machinalement la lime sur ses ongles puis avec une surprise qui sourdait de cette fameuse maladie de génération, considéra l'étrange acheteuse.

- Ça n'est pas marqué ? finit-elle par demander en réaction.
- Non.
- Alors je ne sais pas. Mais si vous en avez vraiment besoin, appelez la rédaction.
- Merci du conseil.
- Une seconde ! Vous n'achetez pas le magazine ?
- Non. Mais vous pouvez m'écrire le numéro de la rédaction sur un morceau de papier ?

Ça ne sert à rien. Vous devriez l'acheter. Il vient de sortir. Et pour deux numéros vous avez une réduction. Bon, comme vous voulez. Je vous note le téléphone. Le voilà, sur la première page.

Ce rouge à lèvres, à propos, il ne vaut rien. Et ce magazine est nul, entre vous et moi. Mais avec une réduction, ça vaut le coup.

Elle prononça ces derniers mots alors que la femme à qui elle s'adressait avait déjà tourné les talons vers la sortie. Il y avait peu de temps encore, celle-ci avait été une entrée, menant vers une réponse, ou au moins vers un espoir de réponse. Mais maintenant elle éloignait d'un couloir trompeur du labyrinthe vers un espace encore plus incompréhensible et trouble.

Et bien qu'elle ait en main un morceau de papier qui ne portait pas un numéro de téléphone mais quelques chiffres pouvant encore se révéler être le code de la porte dérobée d'un cruel labyrinthe, cela ne lui inspirait aucun espoir.

Peut-être parce la jeune femme sur la photo n'avait pas de taches de rousseur.

Ou peut-être parce ses cheveux noirs (ils étaient certainement noirs) étaient cachés par le chapeau.

Ou peut-être parce que celle qui avait étudié la photo ne pouvait être certaine à cent pour cent que celle qui portait le rouge à lèvres aux couleurs vives lui ressemblait.

Ou bien peut-être qu'elle s'attendait à se souvenir du moment où la photo avait été prise, mais ça ne s'était pas produit. Et dans ce cas, est-ce qu'appeler la rédaction valait le coup ?

Sa montre, sur ces entrefaites, indiquait quatre heures moins dix, il fallait donc agir sans délai. En réfléchissant à cette urgence, elle ralentit le pas involontairement et remarqua que l'autobus N° 18 passait à l'arrêt de bus distant d'à peine cinq mètres de là...

- **Autobus N°18**

Avec quelques passagers, en bon ordre, l'un après l'autre, elle s'embarqua dans l'habitacle du véhicule. Le 18 s'ébranla et se mit en route sur la ligne connue par cœur par le chauffeur et la majorité des gens assis dans le bus.

Et elle fut la seule, à tourner la tête au rythme de sa curiosité grandissante, tout à fait comme une gamine à peine sortie de l'enfance, mais déjà capable d'apprécier sa situation présente par rapport aux parcours d'autrefois en autobus où elle ne voyait rien, et qui maintenant, levant le nez, pouvait pleinement s'élever jusqu'à la vitre, se familiarisant grâce à celle-ci avec le monde à toute vitesse.

Elle espérait qu'un détail quelconque qui lui aurait sauté aux yeux, pourrait traverser sa mémoire paralysée et devenir la première goutte d'une eau vive appelée à éveiller cette mémoire et l'obliger à partager ses secrets. Alors elle se colla à la vitre.

Mais une ville inconnue défilait sous ses yeux. Ses cafés et magasins, ses parcs et ses statues, ses immeubles d'habitations et bâtiments publics, ainsi que ses pigeons et ses corbeaux, ses chats et ses chiens, ses piétons, ses cyclistes et ses automobilistes participaient à une danse générale de l'existence, accélérant ou ralentissant le mouvement au gré des feux rouges.

La ville était agréable et lumineuse. D'elle émanait une sensation chaleureuse et douillette, mais elle lui était totalement étrangère et n'avait aucun désir de compatir à ce lien temporairement déchiré avec sa

compagne du moment et de lui révéler le secret de son domicile authentique dans ce grand organisme qui était sa patrie.

Elle ne lui fit pas le moindre clin d'œil de lucarne, ne lui envoya pas la moindre odeur familière de ses nombreuses pizzerias, boutiques de fruits et légumes, ou bouchers. Elle ne lui offrit pas de fleurs de ses plates-bandes abondamment disposées en ordre sévère le long de la route. Elle gardait leur secret commun, ses pavés refusant avec insistance de desserrer les dents pour bavarder avec elle.

Et elle refusait de se rendre. Et la colombe de son espoir, qu'elle avait libérée à la vitre pour qu'elle revienne dans l'autobus avec un rameau d'olivier serré dans le bec et lui livrer le détail des circonstances, n'abritait sous son aile qu'un vieux ticket déjà utilisé autrefois, découvert dans son sac ce matin, sur le trajet du 18.

Et c'est ainsi, sachant qu'elle avait déjà parcouru semblable itinéraire dans ce même autobus, qu'elle continua à espérer la clémence de la ville et contempla son sourire énigmatique, couvert des rides des rues adjacentes.

L'autobus était à ce moment-là arrivé à son terminus, où il lui fallut sortir et réfléchir à ses projets ultérieurs. En réalité, elle comprenait en quoi consistait le pas suivant à accomplir : traverser la petite place et s'installer à l'arrêt d'en face en attendant que le chauffeur qui prenait sa pause, recommence le circuit de son voyage quotidien — cette fois dans la direction opposée.

Ce qui arriva dix minutes plus tard, et revenant dans l'habitacle du véhicule qu'elle venait de quitter, payant avec le reste des piécettes

trouvées dans son porte-monnaie vert, elle s'assit à la même place qui avait déjà servi de trône à sa majesté sur le trajet inverse.

Elle le fit consciemment, en effet, si en chemin vers le terminus, elle avait contemplé un côté de la ville, à présent elle verrait l'autre. Et, qui sait, ce côté-là se montrerait-t-il plus bavard, et évoquerait enfin chez elle un souvenir quelconque. Le chauffeur la regardait d'ailleurs avec compassion, visiblement malheureux qu'elle ait manqué son arrêt par distraction et qu'elle soit contrainte à présent de retourner sur ses pas et de repayer le trajet.

Mais peut-être qu'il ne se souvenait pas du tout d'elle, car le chauffeur n'était en rien obligé de se remémorer tous les passagers, qu'il transportait par milliers quotidiennement. Et alors son sourire indulgent s'expliquait tout à fait autrement. Par exemple, l'habitude d'entamer chaque nouvel itinéraire par un léger hochement de tête et un sourire professionnel.

Quoi qu'il en soit, elle préférait ne pas s'attarder là-dessus, et s'absorba à nouveau d'un œil avide dans la contemplation de ce qui défilait à la vitre. Une-partition de la symphonie urbaine y retentissait, où se mêlait les sens, les idées, le pas des passants, et le bourdonnement harmonieux des machines.

Et bien qu'aucune fausse note ou presque ne se fasse entendre, une légère nervosité commença à l'envahir. Peut-être était-ce dû au fait que les aiguilles de sa montre se rapprochaient de cinq heures. Peut-être qu'ainsi se manifestait la première vague de désespoir dans sa tentative de découvrir parmi les fragments de paysage urbain quelque chose de

significatif pour sa mémoire. Ou peut-être quelle était fatiguée et qu'elle avait faim, déduction qui ne réclamait pas grande sagesse, sachant que son petit-déjeuner avant l'attentat datait de tôt ce matin.

C'est alors qu'une lutte en elle-même se déclencha entre son entêtement caractéristique, lui semblait-il et la faim.

La première lui conseillait d'aller obligatoirement jusqu'au terminus de l'autobus à l'autre bout de la ligne, et ensuite revenir à son point de départ situé au milieu de celle-ci pour ne pas manquer un seul détail sur le parcours de l'autobus n°18.

La seconde ne disait rien, mais geignait comme un chien errant affamé sur un os à moitié avalé, se jetait sur chaque effluve venue de la vitre, échappée d'une boulangerie ou de n'importe quel autre lieu préparant de la nourriture. Mais il fallait tout de même que la responsabilité et l'organisation l'emportent. Elle n'avait pas de temps à consacrer à la recherche de nourriture, il fallait tout d'abord se rechercher soi-même. Elle décida donc de rester dans le bus jusqu'au terminus et de refaire le trajet une nouvelle fois.

Elle aurait respecté sa décision, si tout à coup, en l'espace d'un instant, et sans raison apparente, elle n'avait ressenti le désir brutal, aigu de descendre au prochain arrêt..

Se soumettant à cette décision-là, elle bondit de son siège et avança jusqu'à la portière. Le chauffeur sourit. Il était manifestement content qu'elle n'ait pas été assoupie, et manqué son arrêt.

L'autobus était déjà à l'arrêt, mais elle se tourna, alors qu'elle avait déjà quasiment descendu la première marche du marchepied, vers le chauffeur souriant pour lui demander :

Combien êtes-vous à travailler sur cette ligne ?

Quatre. Les bus partent toutes les vingt minutes. D'un bout à l'autre de la ligne, on met vingt minutes. On a dix minutes de pause et une heure pour déjeuner. Faites le compte.

Elle fit son calcul mental : elle avait une chance sur quatre d'être reconnue par celui qui, selon toute vraisemblance, l'avait vue lors de son précédent passage. Ça valait le coup d'être tenté !

Vous ne savez pas qui je suis ? demanda-t-elle.

Le chauffeur sourit une nouvelle fois, cette fois d'une façon très douce, et ronronna :

Pour l'instant, je sais seulement que vous êtes une belle femme. Mais je ferais plus ample connaissance avec plaisir !

Elle descendit en vitesse et sauta sur le trottoir.

L'autobus traîna encore quelques secondes et s'ébranla tristement, laissant derrière lui un message d'adieu — la fumée du pot d'échappement.

Elle avait terriblement envie de manger quelque chose et qu'on l'appelle par son nom !

- **Réminiscence N°2**

Elle était encore petite fille. Pas toute petite. Déjà une dizaine d'années. Elle était à un arrêt d'autobus et pleurait silencieusement des larmes amères.

Elle rentrait chez elle, revenant de l'école de musique. De quel instrument apprenait-elle à jouer, quelle musique s'égrenait sous ses doigts, elle n'en avait aucun souvenir. Mais qu'elle soit allée à l'école de musique ce soir-là, lui semblait l'évidence même.

Un sac lourd de partitions lui pesait sur l'épaule. Le vent ébouriffait ses cheveux, s'infiltrant sous le béret. Il faisait très froid, et c'était très solitaire, mais clouée sur place par le désespoir, elle ne faisait ni un pas vers la chaleur ni vers une personne humaine. Il y avait déjà une heure qu'elle grelottait à l'arrêt d'autobus et se sentait absolument perdue — petite boule tremblante parmi des fantômes grisâtres en manteaux et foulards chauds, qui la dépassaient, affairés, sans remarquer la gamine gelée aux yeux bouffis de larmes.

La source de ses maux tragiques était qu'on lui interdisait formellement de parcourir le chemin qui séparait l'arrêt de la maison. Et cette interdiction découlait du fait que la zone éclairée par les réverbères urbains s'interrompait au premier tournant, et ensuite s'étendaient une enfilade de rues sombres, dont les arcades et portes cochères (c'était de notoriété publique) abritaient des gredins amateurs de rapines, des violeurs et des assassins.

Il était tout à fait déconseillé à une petite fille de s'aventurer sur un territoire aussi louche toute seule sans être accompagnée par des adultes. L'un ou l'autre de ses parents venait donc toujours à sa rencontre le soir : cette règle ne souffrait pas d'exception.

Mais cette fois par distraction, ou la sienne ou celle des parents, il y avait eu une sérieuse bourde quelque part. Elle ne parvenait absolument pas à se souvenir où est-ce qu'on avait promis de la retrouver : devant l'école de musique ou à l'arrêt de bus le plus proche de chez elle. Jusqu'à cette malencontreuse soirée, il était convenu de se retrouver ou là, ou là, suivant l'heure et les circonstances. Mais, pour une raison ou pour une autre, elle ne se souvenait plus de ce qu'ils avaient décidé pour ce soir, et il ne lui restait d'autre choix que de s'en remettre à la logique naturelle des évènements.

Lorsque le cours de musique avait pris fin et qu'elle était sortie sur le seuil de l'école dans son petit manteau, personne ne l'attendait, c'était clair. Alors elle avait poussé un soupir de soulagement et pris l'autobus apparu quasi instantanément, qui devait l'amener, quinze minutes plus tard au deuxième point de rendez-vous où elle glisserait sa petite menotte dans celle d'un de ses parents. Quelle n'avait pas été sa stupéfaction en s'apercevant que personne ne l'y attendait non plus.

Cela la plongea tout d'abord dans une sorte de stupeur, alors elle se figea et n'importe quel mouvement inconsidéré des passants pouvait la désintégrer à cet instant, mais pas plus qu'une feinte quiétude. Ensuite, ses hypothèses

sur le sens de ce qui se passait se mirent à tourner dans sa tête comme des papillons hors saison.

Première hypothèse. Celui, des parents, qui venait la chercher n'était pas arrivé à l'heure à l'école de musique et ils s'étaient manqués.

Deuxième hypothèse. Le même parent n'avait pu arriver à l'heure à l'arrêt de bus et ils ne s'étaient pas encore croisés.

Troisième hypothèse. Le parent en question s'était trompé d'heure.

Quatrième hypothèse. Ses parents l'avaient oubliée.

Cinquième hypothèse. Le parent ne l'avait pas oubliée, mais il lui était arrivé quelque chose.

Sixième hypothèse. Le parent ne l'avait pas oubliée, et il ne lui était rien arrivé, mais il voulait la punir de quelque chose.

De ces hypothèses découlaient des conséquences logiques plus nombreuses encore.

Première conséquence de la première hypothèse. Le parent perplexe continuait à l'attendre à l'école, et il aurait fallu y retourner.

Deuxième conséquence de la première hypothèse. Le parent perplexe continuait à l'attendre à l'école, mais il ne fallait pas y retourner, parce qu'il réaliserait son erreur tôt ou tard et prendrait le chemin de la maison.

Première conséquence de la seconde hypothèse. Le parent viendrait bientôt il suffisait d'attendre et de compter les autobus.

Deuxième conséquence de la seconde hypothèse. Pourquoi est-ce que ça durait si longtemps ? Combien d'autobus fallait-il compter avant de sombrer dans le désespoir ?

Première conséquence de la troisième hypothèse. Le parent comparait sa montre à l'horaire des cours de l'école de musique ce qui nous ramenait ensuite à la deuxième conséquence de la première hypothèse : le parent réaliserait son erreur tôt ou tard et prendrait le chemin de la maison.

Deuxième conséquence de la troisième hypothèse. La même que la deuxième de la seconde hypothèse, pourquoi est ce que ça s'éternisait ? Et combien d'autobus avant de sombrer dans le désespoir ?

Première et deuxième conséquence de la quatrième hypothèse. Le parent avait oublié mais il n'était pas gâteux, et s'en souviendrait bientôt et... (Comme déjà dit, toutes les conséquences précédentes pouvaient également s'appliquer).

Première conséquence de la cinquième hypothèse. Courir chez elle et remettre tout le monde sur pieds. Et s'ils n'étaient pas tous là, appeler un service d'urgence connu.

Deuxième conséquence de la cinquième hypothèse. Ne courir nulle part en aucun cas et ne rien savoir. Respirer l'air à fond et écarter les mauvaises nouvelles.

Première conséquence de la sixième hypothèse. Se souvenir de ce qu'on avait fait et immédiatement se repentir et se racheter, suite à quoi : le parent allait venir, il suffisait de compter les autobus.

Deuxième conséquence de la sixième hypothèse. Se foutre de tout et rentrer chez elle toute seule.

Et, enfin la conséquence de tout ce qui avait précédé : quoiqu'il en soit se foutre de tout et rentrer chez elle toute seule.

Mais pendant que toutes ces idées retentissaient de façon cacophonique dans son cerveau, s'apostrophant sans ménagements, elle restait figée debout comme scellée au sol, et seules les larmes salées sur ses joues témoignaient du fait que c'était une petite fille en chair et en os.

Et les gens la dépassaient sans lui prêter la moindre attention. Pendant dix minutes. Une demi-heure. Une heure. Et, à l'époque, le téléphone portable n'existait pas. Il n'y avait donc aucun moyen de faire entendre ses cris à ses parents qui l'avaient volontairement ou involontairement abandonnée à la merci d'un destin arbitraire.

Elle aurait sans doute continué à geler sur place plus longtemps encore si une passante au bon cœur sur les centaines qui avaient défilées ne s'était approchée pour demander :

Il t'est arrivé quelque chose, petite ?

Ses larmes raréfiées submergèrent alors la digue de fierté qui les retenait jusque-là, et la petite fille répondit :

- Oui. Je me suis perdue.

Le femme prit un alors un petit bloc-notes et un morceau de crayon. Elle écrivit le numéro de ses parents sur le bloc-notes. Elle lui promit que d'ici dix minutes, dès qu'elle serait chez elle, elle les appellerait aussitôt pour leur communiquer où était leur petite fille gelée et les envoyer à l'endroit désigné.

Et cela se termina. Ils la trouvèrent et la ramenèrent à la maison. Ils lui donnèrent un verre de lait chaud et un biscuit.

Et tel était le paradoxe : elle se souvenait du lait et du biscuit, mais pas de ses parents.

Et elle était à nouveau à l'arrêt de bus. Et à nouveau sans téléphone portable. Et elle n'avait pas le numéro de ses parents. Mais elle ne pleurerait pas. Elle se contentait de reconnaître aujourd'hui une fois encore :

- Oui. Je me suis perdue.

- **Le porte-monnaie**

Oui, elle n'avait pas de téléphone, mais il restait quelques piécettes dans son porte-monnaie vert, ce qui signifiait qu'elle pouvait appeler d'une cabine.

Et la colombe de l'espérance avait encore une aile — la feuille où étaient inscrits les chiffres, qu'on lui avait donnés à la librairie.

Aussitôt l'idée de se servir du numéro inscrit l'inspira tant qu'elle oublia provisoirement qu'elle avait faim et qu'il fallait trouver une épicerie bon marché.

Au lieu de ça, elle tourna la tête énergiquement dans tous les sens tant qu'elle n'eut pas aperçu une cabine, minable, recouverte d'une peinture très sale et des témoignages écrits d'une certaine inspiration, entonnant ici et là l'air de l'éternel amour-haine envers le régime politique. Du reste, les auteurs des inscriptions choisissaient souvent le même vocabulaire, qui, tout en étant tout à fait solennel, se débrouillait de façon énigmatique pour exprimer et une passion pour les femmes et du mépris pour le gouvernement.

Curieusement, il s'avéra que l'appareil fonctionnait, la saluant non seulement d'une tonalité rythmique mais avalant gloutonnement les piécettes.

Mais la propriétaire du porte-monnaie vert n'avait pas regardé sa montre. Qui indiquait avec désespoir dix-sept heures trente, l'heure où il est déjà difficile de trouver dans un bureau digne de ce nom, les créateurs dignes de ce nom engagés dans le procès de production.

Et il n'était pas étonnant que lorsque, coinçant le téléphone entre l'épaule et l'oreille, tenant le papier chéri d'une main et de l'autre gardant des doigts légèrement frémissants qui appuyaient sur un bouton rétif, elle réussit enfin à parvenir à ses fins, la réponse à ses efforts ne soit qu'un monologue entrecoupé de pauses.

Tout d'abord, une voix énergique, semi-féminine, semi-métallique déclara solennellement que le numéro entrant avait réussi à joindre la revue de mode au nom typique, et ensuite proposa d'une voix enjouée tout une variété de choix possibles :

« Pour les points de vente et les abonnements, tapez 1, pour la rédaction, tapez 2, pour le service publicitaire, tapez 3 ».

Obéissante, elle tapa 3. Une musique assez désagréable et superficielle retentit alors, interrompue de temps en temps par la promesse sonnante légèrement faux, d'une réponse immédiate.

Ensuite le téléphone automatique se mit à couiner réclamant une nouvelle portion de nourriture, qu'elle extirpa du fond du porte-monnaie pratiquement vide.

Mais aussitôt que l'animal eut avalé sa pâture, l'autre bout du fil communiqua avec une pointe d'ironie : « Nous ne pouvons malheureusement pas vous répondre pour l'instant. Veuillez laissez votre nom et votre numéro, nous vous rappellerons dès que possible ».

Ce qui, pour une raison ou une autre, la découragea complètement. Elle aurait volontiers communiqué au téléphone affamé son nom et son numéro, mais elle n'était pour l'instant en possession ni de l'un ni de l'autre.

La colombe de l'espoir dépérissait à vue d'œil !

Il était clair qu'il fallait donner des forces à ce pauvre oiseau, et des forces avant tout physiques. Il était également clair qu'elle mettait d'habitude la nourriture pour les oiseaux dans le porte-monnaie vert. Il ne lui restait qu'un tout petit peu de ferraille.

Dans un petit magasin à proximité, cette menue monnaie suffit pour une brioche et une barre de chocolat, ce qui n'était pas si mal. Si l'on parvenait à écarter l'idée qu'il s'agissait de ses derniers sous, débarrassés de leur sentiment de solitude, tintant avec grand plaisir dans la fente métallique de la caisse grondante dans les douleurs de l'accouchement d'une bande de papier.

Plus rien ne tintait désormais dans son porte-monnaie. Mais elle n'eut pas le temps de le remettre au fond du sac, parce que la caissière, agréable à regarder, visiblement gentille, tout en étant aussi féroce, s'écria tout à coup.

Incroyable ! J'ai rapporté de Turquie un porte-monnaie exactement pareil pour ma copine. Vous avez son frère jumeau entre les mains.

La propriétaire du porte-monnaie crut y voir un dénominateur commun et posa sa question à la caissière tout à trac :

- Votre copine, ce ne serait pas moi, par hasard ?
- La caissière écarquilla ses grands yeux, ce qui la rendit tout à coup plus sympathique encore.
- Ça va ? Vous êtes dans état normal ?
- Tout à fait. Ça va très bien.

Alors dans ce cas, si vous étiez une rousse potelée, consommatrice de cappuccino et lectrice de contes pour enfants, vous pourriez passer pour elle.

La conversation tournait manifestement court, et une queue inattendue de clients s'était brusquement formée derrière elle et s'impatientait. Il était temps de sortir du magasin. Mais elle réussit à saisir au passage les dernières paroles consolatrices de la caissière :

- Beaucoup de gens passent leurs vacances en Turquie...

- **Cigarettes**

Une fois qu'elle eut mangé la brioche, le chocolat et une mandarine, trouvée dans le sac, elle eut soif. Mais elle n'avait plus d'argent pour acheter de l'eau, ce qui à un autre moment aurait dû la rendre soucieuse mais aujourd'hui, avec l'afflux d'inspiration, la capacité particulière des gens à s'angoisser ne réussissait pas à se nicher dans son âme.

Obéissant à son intuition débordante elle se dirigea brusquement sans doute de façon inattendue y compris pour elle-même, et invraisemblable pour un observateur extérieur — vers une petite cafétéria qu'on aurait dit enfoncée de force dans une ruelle crasseuse entre une laverie austère, et un magasin zoologique frivole.

Dans la vitrine deux hamsters fébriles tentaient de se caser ensemble sur une seule roue tournant grâce à leurs efforts, mais en vain : l'un ou l'autre tombait systématiquement, pour recommencer cette compétition vouée à l'échec pour l'un et l'autre.

Elle ne s'attarda pas très longtemps près des hamsters, mais poussa la porte du café avec détermination, laquelle s'ouvrit avec un son mélodieux, heurtant les clochettes suspendues au-dessus.

Réagissant à ce signal, le serveur solitaire du boui-boui s'immobilisa au-dessus du comptoir, une fourchette dans une main, et une serviette en papier dans l'autre. Il semblait que la visiteuse impromptue l'avait surpris par son entrée, car, c'était visible, l'endroit n'était pas particulièrement populaire. Mais simultanément avec la surprise, un certain plaisir dû à la sensation d'être récompensé pour ses efforts se peignit sur le visage du

barman. Il se disait manifestement qu'il n'avait pas lavé la fourchette pour rien et proposa aussitôt à la dame qui avait fait tinter les clochettes un menu en papier glacé.

Elle le refusa mais s'approcha, pour uniquement s'adresser au barman d'une façon inattendue.

Excusez-moi, dit-elle, je n'ai pas d'argent, mais j'ai très soif. Vous pourriez m'offrir un verre d'eau ?

Que pouvait-il y avoir de plus naturel que la soif et de plus humain que de l'aider à l'épancher ? Mais, apparemment, les murs de cet établissement n'avaient encore jamais été témoins d'une telle requête.

Le barman déglutit, mais sans perdre sa virilité. Au bout d'une dizaine de secondes il sourit et réagit en gentleman.

Avec plaisir !

Sur le comptoir poli, en partie dès l'origine, en partie par des doigts peu précautionneux laissant leur empreinte avec le temps, apparut un verre à facettes, rempli d'un généreux flot d'eau minérale.

Je peux m'asseoir ici ? demanda-t-elle.

La plupart des tables sont libres, fut la réponse.

C'est une chance ! J'ai très envie de silence et de réfléchir.

Sur ces mots, elle prit son verre et s'en fut dans un recoin où elle atterrit sur un fauteuil en merisier pourvu d'accoudoirs fort commodes, elle suspendit son sac sur l'un d'entre eux, celui qui n'avait pas encore révélé son secret principal.

En dehors de cette brune inhabituelle, comme l'avait appelée le barman, il y avait un autre client dans le café un Monsieur moustachu à l'air sombre d'âge moyen, qui avait déjà terminé son déjeuner tardif (qu'on eut pu qualifier de dîner avant l'heure) ce dont témoignaient avec éloquence deux assiettes : l'une encombrée d'os, l'autre avec des restes d'oignon, repoussés sur les rebords avec insistance, de la salade, et une tasse de café à moitié vide.

À cet instant, ce Monsieur était concentré sur une tâche des plus difficiles : il fumait un cigare et soufflait consciencieusement des ronds de fumée avec tant de précision que chaque rond de fumée suivant encore petit et potelé en début de parcours glissait sans coup férir dans le précédent, parvenant entre-temps à s'étirer suffisamment, s'amincir et se dissiper.

Périodiquement, avec la constance d'un automate au métronome intégré, le fumeur secouait la cendre dans une soucoupe de verre. Ayant passé trente secondes à l'observer, elle comprit que le rythme imprimé pour secouer la cendre était celui d'une marche, et que la main de ce Monsieur s'abaissait sur la soucoupe environ toutes les huit mesures.

Du reste, sur sa table reposait une soucoupe de verre identique encourageant manifestement le client intimidé à ne pas se gêner et à enfumer la salle avec plaisir. Cette soucoupe était d'une propreté irréprochable comme le reste de la vaisselle. Visiblement, le barman prenait son travail très au sérieux.

Un endroit pas mal, se dit-elle. Il ne faut pas que je l'oublie pour revenir après quand je me souviendrai de tout.

Une phrase, qui de son point de vue à elle-même, en toute logique adulte semblait tout à fait insensée. Mais elle n'avait pas envie de se concentrer là- dessus, alors elle fixa à nouveau son regard sur le Monsieur à moustaches. Bien entendu il secoua à nouveau sa cendre, et trois ronds de fumée équidistants les uns des autres s'élevèrent destinés à tragiquement achever une courte vie en s'écrasant sur le plafond.

Elle leva les yeux à leur suite et fut frappée par le fait que la disparition des ronds de fumée était aussi régulière que le rythme d'une marche. Ce Monsieur était de toute évidence un professionnel de grande classe.

Intéressant, combien de temps a-t-il passé à apprendre ça ? songea-t- elle. Et combien de temps, ça m'aurait pris à moi ?

Elle se voyait déjà en train de souffler des ronds de fumée, lorsqu'une idée lui vint en tête, impromptue comme, sans doute, cette idée était en rapport avec deux choses, qui, comme elle s'en était aperçue sur le banc, elle portait dans son sac, mais qu'elle avait oublié depuis déjà plusieurs heures, ce qui était particulièrement étrange.

Je n'ai pas fumé de la journée, disait l'idée.

Je n'en ai pas envie, répondait-elle.

Pourtant, il ne nous reste qu'une seule cigarette, poursuivait l'idée, clignant de l'œil de façon provocante, semblait-il.

Gardons-la pour plus tard.

Quand ça ?

Je ne sais pas. Pour l'instant, je n'en pas envie.

Et pourquoi ?

Et en vérité oui, pourquoi ? La dernière cigarette orpheline ne témoignait-elle pas du fait que ses sœurs avaient été victimes d'une fumeuse sans merci ? Ainsi que le briquet, recelant en son sein le feu sacrificiel qui permettait d'allumer les cigarettes, était-il possible qu'il traîne au fond du sac, si ce n'était pour être toujours prêt à sacraliser les cieux d'une fumée odorante ?

Malgré toutes ces considérations, elle n'avait pas envie de fumer. En revanche, elle voulait comprendre la nature de son manque d'envie. D'autant plus, que le Monsieur à moustaches venait d'écraser son mégot, et avec, le fondement de son magnétisme. Le regarder n'avait plus aucun sens, et l'idée, semblait-il, n'attendait que ça. Et dès que la propriétaire du sac détourna la tête, elle lui chatouilla le cerveau, défiant en duel la fantasmagorie qui s'épuisait, on approchait du soir.

- **Fantasmagorie N°4**

Pourquoi les gens fument-ils ? Il paraît qu'un philosophe quelconque a donné de cette habitude une explication extrêmement romantique. L'âme élevée, enchaînée dans un corps qui s'ennuie, se fatigue de temps en temps de sa condition de forçat, et pour soutenir leur union toujours au bord de la rupture, la cigarette est un allié idéal.

Avec cette incandescente lueur sur un tronc qui s'amenuise petit à petit, son exigence capricieuse de concentration, la cigarette sert d'attribut notable à une certaine pratique méditative, qui aide l'homme à s'accrocher à la vie.

Et il ne s'agit pas ici d'une simple habitude ou dépendance, comme le croient les non-fumeurs. Il ne s'agit pas des poumons perdant petit à petit leur couleur rose d'origine, et plus encore ceux qui ont un faible pour la fumée. Il s'agit de métaphysique, qui se sert de la cigarette comme d'une baguette magique, et la menant au sacrifice par le feu, prolonge l'existence d'un humain d'une ou quelques heures.

Ainsi, cette goutte de nicotine ne tue pas le cheval, mais la notion même de la mort. Et en même temps, la notion d'ennui mortel qui en découle. Surtout si l'on fume en compagnie, lorsque chaque exhalaison de fumée aromatique pénètre partout, emplît l'intérieur et entoure l'extérieur, enveloppant les camarades en tabagie dans une unité et compréhension mutuelle par le tissu de fumée, inaccessible dans d'autres situations.

C'était sans doute pour cela qu'elle fumait. Et aussi pour cela qu'elle ne voulait plus fumer maintenant.

En vérité, si le secret de la cigarette consistait à soutenir la fragile symbiose entre âme et corps, fumer aujourd'hui ne lui servait plus à rien. En effet, elle était entièrement renouvelée. Et ce corps était si attentif et entraîné à obéir à sa volonté, tout en lui étant simultanément inconnu et d'autant plus délectable. Ainsi que cette âme, qui, même à travers les entraves d'un cerveau s'entêtant dans la réticence au souvenir, trouvait le moyen de signaler son irrépressible et poétique nature.

On pouvait avancer, que s'étant oubliée tout comme les ornements habituels de l'existence et du quotidien (l'un n'allait pas sans l'autre) entourant cet être oublié, s'emparant d'elle-même à nouveau, elle sortait pour un temps (ah, si ça avait pu être pour toujours !) des oubliettes habituelles où se morfondaient la plupart des gens. Elle n'avait plus besoin à présent que sa volonté de vivre soit stimulée. Elle était l'incarnation de cette volonté. Et n'avait donc plus du tout envie de fumer.

Et l'hypothèse adoptée par la société selon laquelle la nicotine est une dépendance était par là même démentie, pulvérisée. Car en réalité il n'existe nulle dépendance à la nicotine, mais il y a une dépendance à la méditation et celui qui peut se rassasier d'un temps de travail spirituel à un degré d'intensité interdisant à ce temps de s'écouler dans la flétrissure, n'en a pas l'envie.

Adieu donc, Dunhill non fumée ! Excuse-moi, je suis occupée à des choses plus importantes et ne peux m'en écarter en vue de soutenir ma vie personnelle au prix de ta mort. Et ça vaut mieux. Même pour toi, il est probablement plus agréable qu'à la place d'une nécrologie au sujet de ta

fin, je te dédie des louanges dignes des dames les plus distinguées. Accepte-les et pardonne-moi, s'il me faut te donner quelqu'un de moins cérémonieux qui ne fera pas attention à tes mérites et se servira de toi selon l'usage.

Et excuse-moi encore de n'avoir pas fait de toi le signe intime de mon chemin vers le passé. Tu traînais dans mon sac, mais tu ne signifies rien, sinon que ma vie d'aujourd'hui est clairement plus intéressante que celle d'hier. Et ce sera comme ça !

Là, elle s'interrompt pour une gorgée d'eau minérale, qui éclaira son ciel, tout en la titillant du pétilllement des bulles. Mais, bien que ce ne soit qu'une sensation passagère, elle transforma de façon paradoxale sa structure logique quasiment élevée au rang de dogme, tout récemment, et remit ses idées à l'endroit.

Voilà, c'est de l'eau minérale, pensa-telle. J'en bois et j'aime ça. J'aime son goût teinté d'amertume. J'aime le pétilllement des bulles, la fraîcheur sur la langue. Tous ces agréments me poussent à en boire de temps en temps. Pourtant elle est beaucoup moins attrayante pour l'organisme que l'appel impérieux des cigarettes.

Alors pourquoi suis-je sourde à cet appel ? Pourquoi est-ce que la résolution au sacrifice de ce tabac pour mon divertissement ne rencontre chez moi aucun écho ? Pourquoi est-ce que l'odeur de la fumée laissée par l'homme à moustaches n'a pas excité mes récepteurs et n'ont-ils pas expédié de dépêche au cerveau : « Nous en voulons aussi » ?

Il n'y a qu'une seule réponse : malgré la présence paradoxale des Dunhill et du briquet dans mon sac, je ne fume plus depuis longtemps.

Pourquoi ?

- **Fantasmagorie N°5**

Pourquoi les gens fument-ils ? Il paraît qu'un philosophe quelconque a donné de cette habitude une explication extrêmement romantique. L'âme élevée, enchaînée dans un corps qui s'ennuie, se fatigue de temps en temps de sa condition de forçat et, pour soutenir leur union toujours au bord de la rupture, la cigarette est une alliée idéale.

Avec cette incandescente lueur sur une tige, exigence capricieuse de concentration, la cigarette sert d'attribut notable à une certaine pratique méditative, qui aide l'homme à s'accrocher à la vie.

Et voilà, lorsqu'elle avait compris cela, elle avait décidé d'arrêter ! À bas les roues de secours de l'existence ! Vive la liberté de se créer soi-même en toute indépendance !

On ne pouvait pas dire que ce soit tout à fait aussi simple. Aux heures d'angoisse ou de désarroi, aux heures de tension dans la poursuite d'un but glissant hors de portée, aux heures où l'on se languit de l'être aimé, loin de soi pour une raison ou pour une autre, aux heures de fatigue, lorsque des jambes légères ralentissent leur course même dans les meilleures chaussures, à ces heures-là, on avait envie de faire claquer son briquet. Pour que les flamboiements d'un brasier purificateur dansent sur la langue et réduisent en cendres une nouvelle portion du doux poison, et l'inquiétude et le désarroi, et la langueur, et la fatigue.

Mais elle ne voulait pas s'avouer vaincue. Elle voulait établir elle-même les règles du jeu. Et alors elle avait décidé de vider son dernier paquet et de n'y laisser qu'une seule cigarette. Une seule. En qualité de dernier point

d'ancrage dont on tente de s'éloigner d'une rame plus énergique encore. En qualité de phare, grâce auquel on définit le trajet à éviter. En qualité d'adversaire, avec lequel on ne se réconcilie jamais, dont les arguments les plus raisonnables n'auront pour seul effet que de faire secouer la tête avec obstination, permettant aux boucles de cheveux de voler d'un côté à l'autre, dans la pleine vigueur d'un témoignage de liberté.

Au début cette cigarette solitaire s'autorisait tout de même à se moquer de sa maîtresse, tentant résolument de s'arracher à l'esclavage. Et dans ce dualisme paradoxal de pouvoir et de soumission mûrissait le nouveau style de leurs rapports.

Ce qui amena l'idée de la cigarette à s'estomper petit à petit. Jusqu'à ce que cette cigarette et son compagnon le briquet, dans toutes les nuances de leurs liens amicaux tout en étant hostiles, finissent par se taire au fond de son sac de femme, où d'autres objets plus importants pesaient sur eux et les confinaient au néant.

Et sans cette amnésie inattendue, provoquant son intérêt buté pour le contenu du sac, qui sait, ils y seraient encore longtemps restés transis à la limite entre cafard dû à l'inutilité, et sommeil léthargique.

Cependant, il ne faut jamais perdre son optimisme. La cigarette et le briquet avaient eu un nouveau coup de chance, quoique d'une façon inhabituelle, et pris un envol inédit auparavant.

Leur propriétaire les avait éclairés non d'un feu d'artifice de cinq minutes mais d'une sérieuse méditation, leur rendant vie. Et elle, comme par gratitude, les sortit de son sac les disposant devant elle sur la table, où en

compagnie d'un cendrier vide, il y avait tout à coup tout ce qu'il fallait pour fumer. Ce qui ne l'incitait pas du tout à le faire, d'autant moins, qu'il avait l'air ridicule, apport forcé dans le décor de son spectacle solitaire. Et toute cette mise en scène était si étrangère à l'image qu'elle s'était faite d'elle-même, qu'elle fut absolument certaine qu'elle n'avait jamais joué quoi que ce soit de semblable.

Rabattant vers elle cette énigme soudaine sans cacher un léger tremblement, elle tira la cigarette de sa boîte instantanément vide et tenta de serrer sa proie entre les doigts minces de sa main droite.

La cigarette se profilait entre ses doigts, en berne, dans une pose dépourvue de toute vie. Elle n'était visiblement pas à l'aise. De même que les doigts, ressentant aussitôt un certain inconfort dans une position dans ils n'avaient pas l'habitude, comme un gymnaste débutant, se risquant pour la première fois à faire le grand écart.

Et la devinette confirma entièrement, et il ne subsistait pas le moindre doute dans son esprit, qu'elle n'avait aucun goût pour le tabac, parce qu'elle n'avait jamais fumé !

Mais alors, que faisait cet énigmatique paquet de Dunhill dans son sac ? Et le briquet par-dessus le marché ? Il y avait forcément un rapport avec sa personnalité. Avec une personnalité qui n'avait aucune caractéristique définie sinon qu'elle n'était pas fumeuse !

- **Fantasmagorie N°6**

Pourquoi les gens fument-ils ? Il paraît qu'un philosophe quelconque a donné de cette habitude une explication extrêmement romantique. L'âme élevée, enchaînée dans un corps qui s'ennuie, se fatigue de temps en temps de sa condition de forçat, et pour soutenir leur union toujours au bord de la rupture, la cigarette est une alliée idéale.

Avec cette incandescente lueur sur sa tige qui s'amenuise petit à petit, son exigence capricieuse de concentration, la cigarette sert d'attribut notable à une certaine pratique méditative, qui aide l'homme à s'accrocher à la vie.

Il le comprenait et sacrifiait au culte des cigarettes, bien qu'elle n'aime pas beaucoup l'odeur du tabac qui se transmettait de lui à elle et s'introduisait partout, la transformant au bout d'un moment en une créature toute différente. Ses cheveux sentaient la cigarette (Malheur aux gouttes de parfum dont elle s'aspergeait le matin !), l'odeur de la fumée émanait des pages des livres qu'elle avait avec une constance jamais démentie, toujours au fond de son sac, l'un remplaçant le précédent. La fumée de cigarette pénétrait jusque dans sa bouche riieuse (et elle riait souvent) l'empêchant de se délecter du goût de ses croissants favoris.

Et, bien entendu, ils prenaient café et croissants dans un petit café du centre-ville. Le cendrier de service en verre voisinait avec sa tasse, il y secouait périodiquement sa cigarette. De plus, il semblait concentré sur cette activité idiote, et tout ça, parce qu'il craignait de la regarder dans les yeux.

C'était leurs dernières retrouvailles avant une séparation forcée. Ils se sentaient très bien ensemble, et la perspective de se séparer pendant quelques mois parce qu'une mission avait échoué soudainement à cet homme leur paraissait plus que sombre.

Voilà pourquoi il observait sa cigarette en train de se consumer lentement. Et il ne lui restait rien d'autre à elle que contempler, la disparition progressive de ce qu'il serrait entre ses doigts, et de compter les minutes. D'ici peu de temps, il lui faudrait s'en aller.

Enfin, sa cigarette fut terminée. Le mégot fripé avait été écrasé dans le cendrier de verre et cela signifiait qu'il était temps de faire ses adieux.

Quelle poisse ! s'écria-t-il parce qu'il ne trouvait pas d'autres mots plus convenables en cet instant qu'ils vivaient, et donc plus difficiles à dire à voix haute. C'était mon avant-dernière cigarette. Il ne m'en reste qu'une. Il faut que je me dépêche pour en acheter avant l'avion.

Tu en achèteras à l'aéroport, dit-elle. Que ce soit ton plus grand malheur.

Tu sais, mon plus grand malheur, c'est de ne pas te voir pendant si longtemps.

On se téléphonera.

Excellente idée. Mais ta voix ne me suffit pas, j'ai besoin de toi toute entière.

Si je te manque va dans une parfumerie. Tu connais les marques que j'aime.

Tu sais, les parfums ne sentent pas du tout pareil sur la peau.

Mais ça remplace quand même. Moi, je vais garder ta dernière cigarette. Si ça me devient insupportable, je l'allume et je me souviendrai de cette désagréable odeur. Qui sait, ça me soulagera peut-être.

- Prends-là. Et le briquet, pour pouvoir l'allumer.
- Et toi ?
- J'en achèterai un autre.
- Et c'est alors qu'elle avait pris sur la table le paquet presque vide avec le briquet et les avait enfouis dans son sac.
- Alors c'est tout ce qu'il me restera de toi ?
- Je serais resté avec toi avec plaisir, mais tu sais que c'est impossible.
- Je sais.
- Je reviendrai.
- Je sais ça aussi.
- Je t'aime.
- Je sais ça aussi.
- Tu sais tout !
- Non pas tout. Je ne sais pas comment je vais pouvoir vivre sans toi tout ce temps. Voilà ce qu'il me faut découvrir.

Il avait attendu que la serveuse leur tourne le dos pour presser ses lèvres contre les siennes.

Oui, ça pouvait très bien s'être passé comme ça...

- **Parfums**

En réalité, elle était maintenant assise dans une toute autre cafétéria. Mais elle n'avait ni café, ni croissants, ni interlocuteur. Pendant un bref instant, la fantasmagorie et la réalité se frôlèrent, et s'éloignèrent à tire d'ailes l'une de l'autre comme deux avions croisant dans le bleu originel du ciel les traînées blanches signes de leur récent passage.

Mais ce bref contact fit frémir légèrement la réalité et comme la surface de la terre accueillant en son sein une météorite inattendue, elle s'enrichit d'une idée soudaine mais très importante.

Les parfums, bien sûr, les parfums !

La femme faillit donner à cette idée une forme verbale à voix haute. Et peut-être l'avait-elle fait puisque le barman tourna brusquement la tête vers elle, et ses lèvres formèrent un point d'interrogation.

Elle pressentait déjà la réponse.

Sa main se tendit vers son sac et elle en extrait le dernier objet qui n'ait pas encore attiré son attention jusqu'à présent. Du parfum de la maison Estée Lauder tout neuf, emballé soigneusement et jusqu'à l'impudeur dans son revêtement transparent de cellophane avec un code barre soutenant la couture inférieure.

Et l'idée, pénétrée de l'esprit émouvant des parfums, était transparente comme le cellophane.

L'idée s'élaborait à partir des prémisses logiques suivantes :

Que faisait dans son sac un parfum même pas ouvert ? Une seule chose, il venait d'être acheté.

- « Venait d'être acheté » était relatif au temps d'après l'explosion au café, celui où elle avait cessé de se connaître elle-même. C'est à dire depuis ce matin (et le « matin » devait prendre en compte l'heure d'ouverture des magasins) et avant midi.

- Et plus probablement avant 11 h 30, puisqu'il fallait déduire le temps qu'elle avait passé au café avec sa tasse et ses croissants. (Et même s'il ne s'agissait pas de croissants, penser précisément à des croissants lui plaisait).

- Si l'on comptait que les magasins ouvraient vers 9 h 30 -10 h, on parlait d'une heure et demie, deux heures, ce qui signifiait que le parfum avait pu être acheté à proximité du lieu de l'attentat.

- Acheté par elle ou bien lui en avait-on fait cadeau ? Mais si c'était un présent, où était le paquet-cadeau avec un nœud de ruban de couleur vive ?

- Nœud et ruban avaient été arrachés par elle quand elle avait reçu ce cadeau et gisaient selon toute probabilité au fond d'une corbeille. Et s'il en était ainsi, l'affaire se corsait.

- Mais si, au contraire, elle avait acheté le parfum, alors, il était possible de...

...Possible de trouver la parfumerie, un des rayons, domicile jusqu'aujourd'hui du flacon découvert dans le sac. Dans la parfumerie il était possible de trouver la caisse où elle avait payé.

Et à la caisse trouver le chèque qui avait servi à l'achat. Et sur le chèque figurait le nom de celle à qui appartenait le compte.

Et s'il ne s'agissait pas d'un chèque, mais d'une carte de crédit, sur le double du reçu, il y avait le numéro de la carte, et une fois encore, le nom de celle à qui appartenait le compte.

Et le nom était la solution. Et la solution c'était elle.

Et si elle avait payé le parfum en liquide, c'était le seul cas où tout l'édifice fragile de son raisonnement était ébranlé et ne rimait plus à rien. Et pourquoi se désespérer d'avance ? Et qui, de nos jours payait en liquide ? Et comment pouvait-elle manquer de chance à ce point ? D'autant plus que le parfum était sa dernière chance puisque dans le sac rien d'autre ne présentait plus aucun intérêt. Il n'était donc plus temps de rester oisif, il était temps d'agir. Elle regarda sa montre avec détermination.

Ce qu'elle avait vu l'obligeait à s'ébranler et émettre un profond soupir de soulagement. Les aiguilles indiquaient 19 heures à sa montre.

C'était l'heure qu'elle s'était fixée comme point final de sa recherche. Et comme ce point sur les vecteur temps coïncidait avec le dernier point du vecteur logique, cela cachait manifestement en l'occurrence un signe quelconque. Non pas quelque chose de tout à fait compréhensible, mais qui indiquait sans équivoque la victoire.

Elle se leva, prit son verre d'eau minérale et se dirigea vers le comptoir, pour rapporter ce récipient vide à l'aimable propriétaire de cet établissement.

Le barman prit le verre, mais ne se pressa pas de l'expédier à la vaisselle, et s'enquit de savoir si elle ne voulait pas encore un verre d'eau.

Certes, répondit-elle.

Il le remplit à nouveau d'eau minérale et le poussa vers elle. Cette fois, elle le vida d'un trait.

- C'est très agréable, ici, dit-elle dans un sourire. Je reviendrai ici sans faute, et cette fois avec de l'argent.
- Vous m'en verrez ravi.
- Mais savez-vous où on achète du parfum dans cette
- ville ? Le barman se renfrogna :
- En toute franchise, j'ai peu d'expérience en la matière. Mais les gens qui ne tiennent pas un comptoir toute la journée, et qui ont le temps de se balader dans la rue, ils doivent savoir.
- Sans aucun doute ! acquiesça-t-elle. Au-revoir !
- Au-revoir et que la chance vous sourie !
- Qu'elle me sourie ! approuva-t-elle, se dirigeant vers la sortie. Les clochettes réagirent par un son frémissant, comme si elles la bénissaient pour son exploit.

La rue était fraîche et agréable. La nuit tombait petit à petit, et la ville acquérait cette douceur mystérieuse et spécifique qui ne survient que le soir et qui assouplissait toute aspérité dans l'image de la ville.

Les tons criards des fleurs s'estompaient sous cette nouvelle lumière et prenaient une élégance qui leur était inaccessible durant la journée. La dissonance dans la composition des vitrines disparaissait, dissoute dans la lueur cohérente et uniforme du néon. Même les visages humains, moins distincts les uns des autres qu'en milieu de journée ensoleillée, cessaient d'arborer la fébrilité et le vide.

Dans les vitrines voisines du café s'était produit une métamorphose : le hamster outsider restait assis dans la sciure en silence mâchant en silence une feuille de chou fanée, et le hamster victorieux tentait d'appréhender l'idée de l'infini et à cette fin courait sur la roue à toute vitesse.

Elle aussi, il lui fallait courir, parce que, selon ce qu'elle savait, les magasins étaient sur le point de fermer.

Les gens allaient et venaient dans la rue suffisamment pour lui donner l'information nécessaire au sujet des parfumeries autochtones, mais avant de s'adresser à quelqu'un, elle se figea pour quelques instants pour se répéter mentalement le plan qu'elle avait conçu. Il sonnait à peu près comme ça :

Voici la ville, qui la réponse va cacher. ? Et il y a un magasin, du reste pas le seul, Qui dans cette ville, la réponse va cacher. ?

Et il y a un caissier. Et il faut demander à lui seul, Il se souviendra aussitôt (c'est inéluctable)

De ceux qui sont passés dans son magasin Dans cette ville où la réponse est introuvable.

Le caissier va prendre un chèque signé à la main

Que lui a laissé un humain

Errant parmi les rayons, les corbeilles

Qui remplissent le magasin

Dans cette ville où la réponse est en veille.

Là, elle voulait brusquement poursuivre ces rimes venues d'on ne sait où, sur son nom inscrit sur le chèque, mais l'original de ces vers dans une

copie inversée s'insinua en elle, qui vivait dans les pages de ce livre sur Alice, qui voisinait dans son sac avec le fameux parfum. Là, ça donnait quelque chose comme ça :

Voici la maison construite par le scarabée

Et ça, c'est une cantatrice

Que recèle dans un garde manger

La maison construite par le scarabée

Et c'est une joyeuse impératrice

Qui mord souvent la cantatrice

Conservée dans le garde manger

Dans la maison construite par le scarabée...

Là, avec un effort de volonté, elle se força à être sérieuse. Ensuite, elle se mit à douter du bien-fondé de cet ordre. En effet, qui savait, combien de temps durerait encore cet état sans conflit, dans lequel elle pouvait être légère et superficielle ? Si soudain elle se souvenait d'elle-même, comment savoir ce qui pouvait surgir alors ?

Elle pouvait être en dette avec une grosse banque. Ou bien avoir raté un examen de professeur. Ou bien c'était une criminelle en fuite. Ou bien...

Il était fort possible, dans ce cas, qu'elle n'ait pas de temps à perdre avec des vers idiots.

Cependant, si elle transportait « Alice », elle avait toujours du temps à perdre avec des vers idiots. Pourtant, encore, si...

Là, elle s'interrompit, parce que les magasins n'allaient pas tarder à fermer et elle n'avait pas une minute à perdre. Elle raffermi donc son sac sur son

épaule et se dirigea avec détermination vers une dame d'apparence très sérieuse qui faisait claquer ses talons de l'autre côté de la vitre, dont un nuage épais de parfum signala bientôt la proximité. Ce qui signifiait que cette dame était la candidate idéale !

- **Dans les ruines**

Le magasin de parfum le plus à la mode, avec les meilleurs prix, des ristournes saisonnières permanentes, et toutes sortes de soldes, se trouvait à dix minutes de marche.

Elle en avait obtenu non seulement l'adresse précise mais aussi des indications précises sur la façon de s'y rendre, et marchait à présent dans la ville nocturne, respirant ses odeurs, s'efforçant de regarder de tous côtés.

Mais cette nouvelle promenade à pieds, pas plus que les précédentes ou le trajet en autobus, ne provoqua aucune étincelle dans sa conscience.

Mais elle n'était peut-être pas assez concentrée, car son esprit revenait sans arrêt au parfum. Et cette idée l'alarmait.

Qui peut dire, se demandait-elle, que je l'ai acheté dans ce magasin là ? Comment est-ce que je m'approche de la vendeuse ? Et comment est-ce que je formule ma requête ?

Que puis-je dire ? Que j'ai perdu la mémoire ? On va me conseiller de m'adresser à la police. Et si je leur dis que je veux résoudre l'énigme par mes propres moyens, ils l'appelleront eux- mêmes. Ils penseront que je ne suis pas normale. Ou bien que je veux les dévaliser.

Alors, peut-être ne pas en parler ? Dire qu'on fait un cadeau anonyme et que je veux savoir qui remercier ? Mais est-ce que ça suffira à les mettre en mouvement ?

Dire que ce parfum ne me convient pas et que je souhaiterais échanger ce flacon contre un autre ? Mais alors, ils répondront (seulement si le parfum

a bien été acheté chez eux) : échangez, mais il n'est pas nécessaire pour ça de savoir qui l'a acheté, il suffit de connaître le prix.

Et si je dis que ce cadeau me vient d'un admirateur ne m'inspirant rien qui vaille, et que je ne veux pas m'en servir ? Et il refuse catégoriquement de le reprendre, c'est ainsi que j'ai décidé de m'en charger : je veux le rendre et lui jeter son chèque à la figure.

Non, c'est complètement idiot. D'abord, il se peut très qu'un nom de femme, le mien, figure sur ce chèque. Alors que vient faire là l'admirateur désagréable ? Et à part ça, les magasins ne rendent pas l'argent, ils se contentent de donner un avoir sur les prochains achats. Et qu'est-ce que j'aurai gagné alors grâce à ce mensonge ?

Peut-être dire alors que j'ai peur d'avoir payé le parfum avec un chèque en bois ce matin et que je veux arranger ça au plus vite ? Non, non. Il ne s'agissait peut-être pas d'un chèque mais d'une carte bancaire ou d'argent liquide. Et comment pourrais-je arranger ça quoiqu'il en soit, vu que je ne possède rien qui le permette : ni carnet de chèques, ni carte, ni argent liquide ?

Elle fit encore quelques pas et s'arrêta brusquement et s'assombrit en se heurtant soudainement à une contradiction logique irréductible.

Cette contradiction était désagréable comme un cloporte rampant sur les carreaux de la salle de bains. Ou comme des chaussures qui serrent intolérablement. Ou comme un petit déjeuner avec des croissants brûlés et un café froid.

Cette contradiction défilait devant son œil intérieur comme un moucheron agile et traçait une ligne fuyante où en lettres d'un ton criard à faire mal aux yeux, presque phosphorescentes, s'imprimait la question : Sur quoi est-ce que tu comptes, sur quelle information chèque ou carte bancaire, si tu ne possèdes toi-même ni carnet de chèques, ni carte, mais rien qu'un porte-monnaie vert complètement vide ?

Ce qui signifiait que si elle avait acheté le parfum elle-même, elle avait payé en liquide. Et son nom ne figurait nulle part. Et, tenter de le découvrir de cette manière, ne servait à rien.

Mais si cette idée aurait pu arrêter quelqu'un d'autre, elle non, c'était invraisemblable. Elle se distinguait par son amour de la vie et son optimisme. Et bien qu'elle ne puisse en être certaine, les événements de cette journée contradictoire en témoignaient.

S'accrochant à ce trait de caractère comme un alpiniste à la corde avant une traction décisive, elle accoucha dans l'effort de deux variantes possibles, très susceptibles d'écraser cette mouche importune troublant ses espoirs récents.

Tout d'abord, se dit-elle, j'ai tout de même pu payer par chèque ou par carte et les oublier ensuite à la caisse. Et que mes moyens de paiement attendent mon retour. Et ils s'impatientent de revenir à moi tout me rendant à moi-même.

Ensuite, il est vraisemblable que ce parfum soit malgré tout un cadeau. Mon homme (ami, mari, amant ?) l'a peut-être acheté, et s'il n'a pas payé

en liquide, je pourrai connaître son nom, et c'est suffisant pour des recherches ultérieures. Et c'est même plus intéressant !

Selon ses calculs aller jusqu'au magasin ne lui prendrait plus qu'une ou deux minutes. Mais quelque chose attira son attention et après un dernier pas esquissé par inertie, elle s'arrêta, clouée sur place.

Juste devant elle, sur le trottoir de droite, ouvert aux passants comme la bouche édentée d'un vieillard antédiluvien, brillaient les panneaux et les angles brisés du café, devenu le point de départ de la narration dans sa mémoire renaissante.

Autour du café, ni verre brisé, ni pierre fracassée, ni plâtre jailli des murs. L'établissement s'était tout simplement tu, obscur et honteux de sa nudité soudaine parmi de joyeux magasins illuminés encore en activité, qui avaient cessé de jalouser sa gloire passée de snack-bar.

Et comme pour le protéger des ricanements et de la curiosité superflue de badauds sans pitié, des gens compatissants (forces de l'ordre ou représentants de la municipalité) avaient disposé le long de ses murs sans joie une palissade de panneaux plastiques démontables, et dressé ça et là des pancartes de couleur vives, annonces autoritaires et menaçantes : « Ne pas approcher ! ».

Et elle avait brusquement une envie furieuse de s'approcher ! Se lancer vers cette maison vide et pénétrer à l'intérieur. Chercher la table, à laquelle elle était assise ce matin devant une tasse de café. Chercher l'humeur qui gouvernait son âme quelque huit heures plus tôt. Chercher des bribes d'idées qui lui venaient en tête à ce moment-là, et les attrapant par la

queue, les obliger à se retourner pour reconnaître comment cette matinée avait commencé.

- **Chercher quelque chose.**

Mais les pancartes, l'obscurité, le vide et ses doutes personnels — tout cela l'obligea à continuer sa route, ou du moins, ne pas franchir la palissade de plastique qui la séparait de ce bâtiment solitaire et de sa vie passée. C'était un peu triste, parce qu'elle semblait alors elle-même terriblement solitaire. Ce bâtiment ravagé et elle avaient quelque chose en commun. Ils avaient tous deux perdu une partie de leur essence. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient fonctionner comme avant, ils devaient se reconstruire et lécher leurs blessures. Ils étaient tous les deux vides et assombris, car les autres bâtiments et les autres gens pouvaient affirmer leur identité grâce à des enseignes éclatantes ou des passeports certifiés, alors qu'il leur fallait à tous deux une rénovation complète.

Le café, d'après toutes les apparences, devait subir une réfection, et vraisemblablement une transformation ensuite. Très bien, si cela restait une cafétéria, mais si ça devenait un fripier, un prêteur sur gages ou un bureau de change ? Et, qui savait, peut-être qu'elle non plus ne redeviendrait ce qu'elle était avant et ne retournerait jamais entièrement ni à son ancien métier, ni vers ses amis...

D'ailleurs pourquoi énumérer ce qui avait peut-être été chéri mais ne présentait plus maintenant le moindre intérêt ?

Ça ne sert à rien ! se dit-elle avec sévérité. Et cette injonction l'aida un peu. Ses idées s'éclaircirent mais son cœur restait lourd. Tout était aussi triste qu'avant, et la palissade entourant le café lui semblait une frontière symbolique, qui, une fois dépassée, ne permettait aucun retour en arrière.

Franchir une telle limite, c'était équivalent à perdre sa virginité, soit s'aigrir, soit perdre toute confiance dans l'humanité.

Et, semblait-il, il lui était déjà arrivé quelque chose de ce genre...

- **Réminiscence N°3**

Elle était petite. Encore petite, mais déjà suffisamment sérieuse pour savoir que ce n'était que temporaire.

Son corps encore maigre et anguleux de pré-adolescente avait tout récemment accueilli les premiers signes de sa transformation de vilain petit canard en cygne majestueux. Et elle ne s'était pas contentée de le remarquer, mais elle avait prêté attention aux réflexions des autres.

Au début, ça l'étonnait quelque peu. Après, elle s'en était réjouie. Ensuite, l'avant-goût d'un bonheur nouveau et incompréhensible, l'avait taquiné. Et ensuite, la fierté s'était éveillée à chacune de ses entrevues avec le miroir, et la sympathie pour son reflet. Lui faire un clin d'œil, ou bien marmonner quelque chose de gentil, par exemple : « Ah, oui, c'est moi ! ».

Quoi qu'il en soit, toutes les émotions liées au commencement de l'épanouissement de sa silhouette étaient positives. Et voici que tout à coup, une inquiétude, ou bien le pressentiment d'un danger lié à ce nouvel état, devenaient fréquents. Et se heurter à ce qui n'avait jamais été annoncé était d'autant plus effrayant.

Elle rentrait de l'école.

Il faisait froid, elle était légèrement transie, et elle marchait le col de son manteau relevé, le rapprochant de son crâne de temps à autre et plongeant la tête dans sa chaleur, enfouissant son nez gelé dans le drap moelleux.

Elle était à présent reconnaissante à ce manteau de tous ses bienfaits, bien qu'en principe elle ne l'aime pas, et qu'elle s'efforce de limiter les moyens d'avoir chaud à ses chandails, ou, au pire, à un blouson. Et tout cela, parce

qu'elle détestait ce poids sur ses maigres épaules, chargées en sus de ce maudit sac à dos, bourré de manuels, de cahiers et de tous les gadgets possibles, sans lesquels aucun écolier digne de ce nom n'aurait franchi le seuil des détenteurs du savoir.

Il ne restait que quelques rues jusqu'à la maison, et elle décida de passer le temps avec un jeu qu'elle avait conçu quelque temps auparavant. Il s'agissait de prendre pour thème n'importe quel incident survenu en chemin, par exemple, croiser le facteur, ou bien un saut par-dessus une flaque, ou le fardeau d'un regard dans les yeux tristes d'un chien, attaché par sa laisse à la porte d'un magasin d'alimentation à qui les odeurs tentatrices faisaient serrer les mâchoires, voire l'ennui parce que son maître était à l'intérieur. Ensuite, il fallait écrire des vers à ce sujet.

Elle aimait beaucoup la poésie. Elle dévorait les recueils des autres. Et rêvait secrètement d'écrire le sien. Et pour que ce rêve se réalise, elle s'entraînait constamment. Et c'est ainsi qu'elle avait conçu ce jeu, pour aiguïser son style, et apprendre à chanter tout ce qui lui tombait sous la main.

Mais cette fois-là, elle ne vit rien. Ni passant affairé, ni chien triste. Elle pensait déjà à composer des vers sur l'absence d'incident, lorsque tout à coup, juste au-dessus de sa tête un corbeau se mit à croasser.

Elle leva les yeux et vit l'oiseau noir, perché sur une branche d'un arbre quasi dépouillé de ses feuilles, regardant vers la bas de guingois, la tête légèrement fléchie vers un corps lisse, presque poli. Le corbeau, remarqua

sûrement la petite fille, et pour ne pas avoir l'air trop arrogant croassa encore deux fois de suite.

Dans son cri s'entendait quelque chose de douloureux. On avait tout de suite envie de savoir ce que le corbeau voulait dire. Le début de son poème prit donc forme de lui-même.

Et l'inspiration continua. Elle avait déjà dépassé l'arbre depuis longtemps. Et le corbeau l'avait déjà perdue de vue. Mais le dialogue entre l'oiseau et la petite fille se poursuivit, s'enflant encore de strophes enfantines, maladroites, mais amusantes, qui donnèrent le résultat suivant :

Corbeau qu'est-ce tu croasses ?

Tu me prédis la poisse ?

À ton trône, je ne touche pas.

Je le dépasse, tu vois.

Tu vois, j'ai les mains dans les poches

Et dans mon cartable, on dirait des briques

Étrange que tu aies la pétoche

Corbeau, cesse tes cris hystériques.

Mais le corbeau recommence à hurler

Ses yeux aux miens sont rivés.

Involontaire gémissement d'oiseau brusquement

Est-ce que c'est ce que j'entends maintenant ?

Peut-être, voyante, tu dis vrai :

Plus loin un malheur m'attendrait ?

Ou bien tu as les nerfs flingués

Ou bien tu n'as rien à manger ?

Le silence, le corbeau, le verglas, La bouche émet des flots de vapeur

Du faite de l'érable, à ma suite la clameur, Retentit : « Crôa, croâ, crôa ! »

Et toute à la satisfaction du créateur, elle ne remarquait pas, qu'elle avait commis un péché manifeste contre la réalité dans le premier vers de la dernière strophe. Chanter le silence n'était pas de mise, puisque celui-ci avait été chassé par les cris et hululements.

S'arrachant enfin aux rimes qui résonnaient encore dans sa tête, de son point de vue plutôt réussies, elle se retourna. Derrière elle, une distance encore respectable, mais avançant d'un pas rapide promettant que celle-ci allait diminuer prochainement, marchaient une quinzaine d'adolescents.

Elle en reconnut certains : il s'agissait des gamins de la classe de rattrapage, précédés ces derniers temps par une réputation douteuse de redoublants et de petits voyous. Les autres lui étaient inconnus et leur présence au milieu des premiers, s'expliquait parce que c'étaient leurs copains d'immeuble ou compagnons d'aventure.

Elle n'avait pas peur, mais l'arrivée de la nuée caquetante ne la réjouissait pas du tout. Au début parce que ça la détournait de sa poésie. Ensuite parce qu'il lui semblait que c'était de mauvais sujets. Et enfin, parce qu'elle comprit que leurs cris s'adressaient à elle.

Elle s'effraya quelque peu, mais la foi en l'humanité était son meilleur atout contre la peur, et elle poursuivit donc fièrement son chemin, sans même presser le pas. Et n'intima à son cœur l'ordre de ne pas battre si fort qu'à voix basse.

L'humanité ne se montra pas bienveillante. Les gamins la rattrapèrent, la rejoignirent en deux temps trois mouvements, l'encerclèrent, rivalisèrent de grossièretés, puis refermèrent le cercle et l'entraînèrent, l'arrachant littéralement au trottoir, suspendue entre comme un sac de chiffons immobile et ridicule, vers la première porte d'immeuble venue. Là, ils la jetèrent au sol et se mirent à déchirer ses vêtements.

Elle était beaucoup trop peu attirée par les jeux d'adultes pour prendre tout de suite conscience de ce qu'ils voulaient. Au début, elle regrettait surtout les boutons arrachés sans pitié au tissu par des doigts cruels.

Les boutons étaient l'unique ornement de ce manteau qu'elle n'aimait pas particulièrement. Nacrés, gravés, montés sur une base argentée, ces boutons lui paraissaient un chef-d'œuvre de l'art de la mercerie. Ils volaient à présent dans tous les sens, et il leur faudrait gésir éternellement dans une entrée pleine de crachats et qui puait la pisse de chat.

Mais la tristesse qu'elle éprouvait pour les boutons céda la place à celle qu'elle ressentit pour elle-même, parce que le processus continuait. Ils déchirèrent son uniforme d'écolière. Et la fine tunique sous la veste d'uniforme. Et les bretelles de son naïf soutien-gorge de dentelles blanc, le premier qu'elle ait enfilé de sa vie.

Son collant et sa culotte subirent le même sort, elle gisait donc sur le sol de pierre presque nue. Or elle n'avait pas froid du tout. Mais une horreur terrifiante étouffait son cœur dans une gangue de glace, qui sous cette charge imprévue était prêt à éclater et souhaitant s'arracher à sa prison, battait la chamade sous sa petite poitrine à peine épanouie.

Ça y est pensa-t-elle, c'est la fin. Et au-dessus d'elle, à la fois tout près et très loin soufflait une masse répugnante qui n'avait rien d'humain. Et quelque chose l'éclaboussait, semblait-il de la salive.

Elle ne savait pas combien de temps s'était écoulé depuis cette rencontre fatidique : peut-être deux heures, peut-être deux minutes. Mais là, quelque part aux cieux, presque au niveau du trône du Seigneur Dieu auquel elle s'était mise à penser tout récemment, se mit à retentir un pas sonore.

Plus tard, il s'avéra que c'était la porte d'un appartement du dernier étage. Et ce n'était que le premier son préambule à une symphonie.

Après les premières cymbales, le battement de pantoufles ménagères s'accéléra. Et au bout d'un moment, le temps nécessaire pour parcourir cinq ou six volées de marches d'escalier (il n'y avait malheureusement pas d'ascenseur dans cette maison) au-dessus de la tête des malfaiteurs s'éleva celle d'une vieille dame assez énergique nimbée d'une couronne de boucles grises.

Elle prit instantanément la mesure de la situation et d'une voix d'une puissance inattendue se mit à crisser en direction des rustres, dans un style très imagé, entamant son monologue de la façon suivante :

Petits salauds, bâtards dégénérés ! Qu'est-ce que vous trafiquez, fausses couches, avortons ! Quelle honte ! Vos couilles ne sont même pas encore poussées et vous cherchez à forniquer ! Regardez, la police va venir, et elle va vous les arracher ! Et vos mères elles regardaient où ? Elles auraient dû avorter, ne pas accoucher de petits merdeux de votre genre, qui viennent polluer de leur mauvaise odeur cet endroit !

L'éloquence de la vieille dame s'arrêta là. Mais ce quelle avait réussi à cracher fut suffisant pour que cette bande féroce se disperse sans laisser de traces.

Et alors, troquant la rage pour la compassion, la vieille dame se courba vers la jeune fille tremblante, terrifiée, et l'aida à se remettre sur pieds.

Les vêtements déchirés n'avaient plus grande allure, mais couvraient toujours un tendre corps. Le bouton du milieu du manteau était miraculeusement resté à sa place, fiché dans la boutonnière, tenant encore bon. Elle n'avait pas envie de ramasser les autres boutons — désireuse de fuir au plus vite cette entrée détestée et terrible.

Merci Madame, dit-elle à celle qui l'avait sauvée.

Écoute, ma colombe, répondit celle-ci, tu veux que je te montre quelque chose ?

La jeune fille fixa sur la vieille dame un regard interrogateur. Et celle-ci dans un mouvement soudain, comme un prestidigitateur sort un lapin d'un chapeau sous un foulard de soie, ouvrit son vieux manteau à fermeture éclair sous lequel se révéla un corps complètement nu, ridé, antédiluvien et encore humide.

Tout à fait inattendu et invraisemblable.

Et voilà ma colombe ! dit la vieille, en claquant des lèvres de contentement. J'étais dans ma baignoire, et voici que j'entends des cris. Je me dis : c'est pas une heure pour ça. Il se passe quelque chose de grave. Je sors de la baignoire, et comme je suis, nue, les pieds nus, et je fonce à la

porte ! J'ai entrouvert la porte, avec la chaînette de sûreté. Et voilà, j'entends, ça crie !

Alors j'enfile mon manteau et je descends. Et qu'est-ce que je vois? N'aies pas peur, c'est fini tout ça, non ? Je les ai surpris et flanqué dehors à temps, non ? Allez rentre chez toi, ne va pas trop inquiéter ta mère. Que faire d'autre ? nous nous en sommes sorties..

La vieille ferma son manteau et s'intéressa à la suite :

- Peut-être que je t'accompagne jusque chez toi, pour qu'à cette heure il ne t'arrive rien ?...
- Non, ce n'est pas la peine, grand-mère, merci. Rentrez chez vous en vitesse, vous allez attraper un rhume.
- Ça c'est vrai ! confirma la vieille en gravissant les marches de l'escalier en sens inverse.

Ses pas étaient lents et pesants. À se demander comment elle avait fait pour dévaler les marches quatre à quatre afin de disperser les gredins.

La petite fille ouvrit timidement la porte lourde et grinçante de l'immeuble, inspecta les alentours et se lança à corps perdu vers son domicile à présent tout proche.

Elle courut en pensant que rien, absolument rien ne serait plus comme avant. Qu'on lui avait fait quelque chose d'irréparable, que ni le corps, ni l'âme de pouvaient conjurer, dont ils ne pouvaient être lavés. Que quelque chose d'essentiel avait été piétiné en elle, et que sans ça, ce quelque chose, les fleurs n'aurait plus le même parfum, le ciel ne serait plus aussi bleu, et

les corbeaux ne croasseraient plus. Ou plutôt que leurs croassements n'auraient plus l'importance sous-entendue.

Elle courut chez elle. Mais même sa maison ne lui semblait plus aussi fiable qu'auparavant. Et elle n'avait envie de voir personne. Absolument personne. Et elle n'avait pas non plus envie d'écrire des vers. Et elle n'avait aucun désir de lire ceux des autres.

Dans son dos, du dernier étage de la maison dont elle s'enfuyait, la vieille dame mouillée la contemplait. Et le seul réconfort de sa fuite loin de l'incident était que le monde n'était tout de même pas dépourvu de bonté humaine.

- **Encore les parfums**

Un monde non dépourvu de bonté humaine! Quelqu'un l'aiderait donc inévitablement aujourd'hui, tandis qu'elle errait dans une ville inconnue à la recherche d'un magasin inconnu, dans des vêtements inconnus, avec un sac inconnu sur l'épaule, et que l'accompagnait partout le bruit de pas inconnus. Les siens, mais si étrangers, comme si quelqu'un d'autre martelait l'asphalte de ses talons, tandis qu'elle fronçait les sourcils, son expression reflétant ce battement régulier du vide bourdonnant de sa conscience.

Et, tout de même, tout n'allait pas si mal. Au contraire. Devant le café ravagé par l'explosion, elle comprit que son apparition sur le chemin du magasin était un nouveau signe que la carte de ses recherches tracée par ses fantasmagories était digne de foi.

Le voisinage de la parfumerie, hypothétiquement l'ancien repaire du parfum découvert dans son sac, et du café de ce matin ne pouvait être accidentel.

Et il s'avérait qu'elle n'avait pas beaucoup de foi dans le hasard. D'autant moins quand tout convergeait ainsi, impossible de ne pas être frappé de la beauté et de la sagesse de l'existence, conférant à ce brouillard songeur son sourire conspirateur aux multiples sens.

Mot pour mot : Vas-y, n'aies pas peur ! Allez, en avant, encore un pas, encore ! Et maintenant entrouvre cette porte et regarde ce qu'elle dissimulait. Alors, c'est comment ? Ça te plaît ? Tu vois !

Ça lui plaisait. Et ça lui plaisait d'autant plus à mesure que la solution de l'énigme se rapprochait, ce dont elle n'avait jamais douté, si l'on exceptait quelques minutes d'hésitation, du reste tout à fait pardonnables à quelqu'un dans sa situation.

Et c'est ainsi qu'elle fit ses adieux avec le triste confrère en invalidité qui avait subi l'explosion avec elle et accéléra le pas le long de la rue, qui devait littéralement, d'ici une minute ou peu s'en fallait, la conduire au point recherché.

Il lui fallait se presser, parce que la montre indiquait bientôt huit heures et que tout ralentissement menaçait d'échec ses projets radieux.

Cependant, il fallait bien reconnaître que ses plans s'avéraient tout de même un peu moins radieux que les vitrines du magasin, qui enfin se dressait devant elle dans ses pompeuses couleurs, créées grâce aux efforts des décorateurs à la mode dans le but d'inspirer à chaque passant quelque chose comme : « Alors, homoncule du genre féminin? Tu vas rester dehors à te geler comme une misérable ? Entre et respire l'odeur qui règne ici, regarde avec quoi on maquille et embellit tes pareilles ! Il te suffit de vouloir et je te prends dans mes bras, pour ensuite te relâcher recrée, enrichie et heureuse ! ».

Elle n'était pas certaine que les promesses des vitrines soient sincères ni réalisées à cent pour cent, mais elle était, elle aussi, envoûtée par la puissance d'attraction et d'illumination que lui avaient conférée les travailleurs de la publicité.

Certes, dans son cas, il ne s'agissait pas d'un sous-produit de l'éternel désir des femmes de se métamorphoser en reine grâce à des barbouillages pour, le lendemain, découvrir dans ses nouveaux aspects royaux de rares, mais néanmoins saillants traits de barbouillage et se lancer à la poursuite de nouveaux attributs royaux, et ainsi de suite à l'infini, car tant qu'existait la notion de mode, les barbouillages restaient indestructibles.

Elle était mue par une impulsion toute différente. Quoique celle-ci soit également fondée sur un désir de transformation.

Simplement cette transformation-là appartenait plutôt à l'ordre des fantasmes masculins. C'est en effet aux hommes que venait le désir que l'inconnue séduisante se transforme en créature à laquelle on puisse s'adresser en l'appelant par son prénom. De préférence en la tutoyant. Et, mieux encore, en la prenant par l'épaule, la taille, voire d'autres parties du corps.

En l'occurrence, c'était la dame énigmatique elle-même, qui souhaitait élucider le mystère de l'inconnue. Et si soixante millilitres d'un liquide aromatique soigneusement mesurés et hermétiquement bouchés dans du verre transparent, vendus au prix d'un élixir de longue vie, qu'il en soit ainsi !

Elle entra ! Elle contempla ! Et fut stupéfaite...de la majesté de l'empire de la parfumerie. Abondance de produits étalés sur une telle quantité de rayons, eux-mêmes disposés sur une telle quantité de rangées que tout cela ressemblait au labyrinthe du Minotaure dont personne ne ressortait, ne pouvant se séparer de ce qui lui était le plus cher. Si ce n'était la vie, c'était

son équivalent contemporain, l'argent, dont dépendait la continuation de cette vie, ou bien son interruption brutale au point culminant. D'autant plus que ce point culminant était chez elle permanent et correspondait à chaque seconde traversée.

À l'inconnue se profilait la perspective inverse : ne pas sacrifier sa vie mais l'acquérir, dans ce labyrinthe. Et elle progressait entre les rangées à la recherche de celui qui abritait les précieux flacons du trésor de la fée Estée Lauder.

Chanel, Gucci, Lancôme, Guerlain, Christian Dior, Yves St- Laurent, Sonia Rykiel, , Élisabeth Arden, Issey Myakey, Givenchy, Coty, Nina Ricci, Bourgeois, Molinard, Rochas, Armani, Boldinini, Guy Laroche, Bulgari, Cacharel, Calvin Klein, Marina de Bourbon, Carolina Herrera, Cerruti, Davidoff, Dolce Habana, Donna Caran, Kenzo, Escada, Gauthier, Hugo Boss, Gilles Sander, Kenneth Kol, Christian Lacroix, Lacoste, Max Mara, Paco Rabane, Paloma Picasso, Yves Rocher, Versace, Valentino, Tiffany, Chissaido, Salvador Dali, Cavalli, Ralph Lauren, Prada... Mon Dieu, il y en avait tant ! Enfin, celui qu'il fallait !

Elle s'arrêta en face du rayon, où, assez haut, au niveau de ses yeux, côte-à-côte, comme des briques dans un édifice modèle, s'exposaient au public les frères jumeaux de ce flacon bienheureux qui les avait quittés ce matin pour atterrir dans un sac de femme.

Non sans effort, elle réussit à briser l'enfilade de flacons presque tous semblables et s'emparer de l'un d'entre eux, le premier qui lui tombe sous la main à qui incombait le rôle de participer à l'expérience de mettre à jour

les liens de parenté avec le prétendant à une ancienne appartenance à cette famille de parfums exposés pour la vente dans cet étalage.

L'expérience fut rapide et concluante. Tout coïncidait : l'étiquette avec le code barre, et les prix. Pour être totalement identique au flacon pris dans le sac, il ne manquait qu'une chose au flacon du rayon : une fine bande de plastique contenant des informations électroniques destinée à prévenir les vols.

Si elle ne se souvenait d'aucun détail de sa vie personnelle, les détails élémentaires de la vie sociale, étaient, pour une raison ou pour une autre restés présents à sa mémoire. Il ne lui était en conséquence pas difficile du tout d'imaginer le piaulement de tel ou tel produit qui n'était pas passé par la caisse, quand on l'emportait au-delà des limites de la zone de paiement.

- Sur son parfum à elle, selon toute probabilité, cette bande plastique avait été arrachée par les doigts expérimentés de la caissière ce matin. Et une partie collante à peine visible mais encore sensible au toucher sur l'emballage de cellophane. De plus, particulièrement réjouissant, il se trouvait au même endroit que sur les autres boîtes pas encore achetées, ornés de ces bandes pour l'instant silencieuses mais potentiellement sifflantes.
- Est ce qu'on peut vous aider ? entendit la femme quelque part dans son dos.
- Oui, répondit-elle avant même de se retourner.

Et lorsqu'elle le fit, elle découvrit une jeune femme d'aspect agréable du genre présélectionné pour travailler dans de telles boutiques.

Satisfaite par le succès du dialogue entamé, la jeune femme sourit plus largement encore, découvrant des dents parfaites, de nature à inspirer à n'importe quel acheteur, l'idée qu'une telle vendeuse n'était pas à sa place dans un service de vente de parfum, mais qu'elle était requise dans un service de vente de dentifrice.

Sans cesser de sourire, la jeune femme poursuivit la conversation dans un roucoulement, ou encore, suivant la terminologie du magasin, continua de s'occuper du client.

- Vous aimez Estée Lauder ?
- Je ne sais pas, répondit celle qui ne se souvenait de rien. Ce qui était une réponse tout à fait sincère.
- Oh, dans ce cas, je peux vous proposer beaucoup plus intéressant. Sur Estée Lauder, la réduction n'est aujourd'hui que de 30%, mais sur d'autres marques de 40, 50, voire 60%. Voici, par exemple, « Climat » une marque ancienne, mais éprouvée, avec des senteurs contemporaines, qui conviennent aux femmes qui réussissent et sont sûres d'elles. Ou bien « Organza », le chic et le plaisir en seul flacon. Un classique indémodable de fabricants de pointe, et la réduction, c'est du jamais vu. Voulez-vous que je vous fasse la démonstration ?
- Non, peut-être une autre fois. Emmenez-moi plutôt à la caisse.
- Comme vous voudrez, dit la jeune femme en haussant les épaules, cessant de sourire pour un bref instant.

Du reste, elle retrouva le sourire aussitôt, et ses dents étincelèrent à nouveau :

Alors prenez 2 flacons d'Estée Lauder, la réduction est alors de 50%.

Non merci, refusa avec entêtement la visiteuse taciturne en replaçant le parfum sur le rayon. Où est la caisse ?

Allons-y.

Et elles y allèrent.

Elles passèrent tout d'abord en revue les rayons de parfums. Ensuite, sur leur chemin surgirent toutes sortes de crèmes, de masques, peelings, et sérums. Ensuite, lotions, et toniques. Ensuite les cosmétiques décoratifs. Ensuite, les vernis à ongles. Ensuite, les articles de manucure et les crayons, pinceaux à maquillage.

Ensuite, les miroirs, les produits pour les cheveux, et les épingles à cheveux. Ensuite... En fait, ça ne présentait pour elle aucun intérêt particulier, et elle ne regardait rien, se contentant de remarquer les détails de l'itinéraire, jusqu'à ce que juste devant elle se apparaisse un rayon de revues de mode.

Une femme feuilletait une des publications. Un panier rempli presque à ras bord de marchandises traînait à ses pieds. Entre shampoings, conditionneurs et teintures pour les cheveux dépassant du panier, ressortaient honteusement des tampons hygiéniques et des cotons tiges pour les oreilles. On voyait aussi des parfums à la noble physionomie. Visiblement, cette femme avait cédé à toutes les propositions avantageuses, et, à présent, avant de prendre d'assaut le dernier bastion du magasin, la caisse, elle vérifiait consciencieusement dans une revue qu'elle n'avait pas manqué quelque chose d'essentiel dans cette vie.

Il semblait que la revue répondait à la femme et respectait cette dame qui était digne de l'être, partageant ouvertement quasiment sans insistance son expérience avec elle, en-hochant même la tête de temps à autre. Sa main s'arrêtait parfois, et elle s'imprégnait attentivement de telle ou telle page propre à lui faire ouvrir les yeux.

Au moment où les femmes se dirigeant vers la caisse parvinrent à son niveau, celle qui avait le sac, jeta un coup d'œil à la revue et aperçut une photo connue. Le visage blanc du mannequin, le chapeau noir, les lèvres rouges, parcimonie de détails qui lui en disait toutefois très long.

C'était le visage de la femme qui avait perdu la mémoire, vu quelques heures plus tôt par elle-même. Et ce visage n'était pas simplement un visage, c'était le signe suivant sur la piste. Le sourire suivant de l'univers. La séduction suivante. La promesse suivante.

Encore un peu, dit celle qui ne se souvenait plus d'elle-même au visage dissimulé, et nous aurons la réponse !

Elles étaient arrivées à la caisse.

- **Dans l'attente**

Il n'y avait pas de queue à la caisse. Sans doute parce qu'il ne restait que quelques minutes avant la fermeture. Mais il fallait quand même se dépêcher, parce que la femme au panier allait survenir dans les plus brefs délais et accaparer complètement l'attention de la caissière.

Cette dernière ressemblait au destin.

Ses doigts fatigués et gonflés, ornés de bagues, couraient avec fluidité et agilité sur toutes sortes de boutons, de tiroirs et de coupures, qu'elle triait, en comparant les bénéfices du jour avec les données de l'ordinateur. Mais dans ses yeux se reflétait un dédain majestueux pour ce qui était en cours comme si mesurer au minimum les passions et les actes des humains lui aurait bien mieux convenu, les mesurer sur la balance s de la justice, précise comme celles des pharmaciens, et prononcer des verdicts sévères mais justes.

Un verdict de ce genre pouvait s'échapper de ses lèvres dans un futur proche. Et celle qui ne se souvenait plus d'elle-même, contemplant la façon dont remuaient les lèvres de la caissière en accompagnant chaque billet qui lui glissait entre les mains, murmura en silence : être ou ne pas être.

Il ne lui venait même pas à l'esprit d'interrompre l'activité sacrée en cours, la dame porteuse du destin, voyant la soumission acquise d'une acheteuse potentielle, finit par lui faire la grâce d'une question :

En quoi puis-je vous être utile ?

Je l'espère sincèrement. Et je vous en serais très reconnaissante.

Vous souhaitez échanger quelque chose ? dit la caissière légèrement perplexe, frappée par l'inhabituelle amabilité de sa cliente et ses mains vides.

Non, j'ai une question d'un autre ordre à vous poser, avec votre permission, répondit celle-ci, encore plus aimablement.

Je suis à votre disposition ! dit la caissière frappée de cette politesse, involontairement happée, prise par le jeu imposé avec l'étiquette.

Je suppose que c'est dans votre magasin que ce parfum a été acheté ce matin.

Et le parfum extirpé du sac apparut fièrement au-dessus du comptoir.

- ... Je souhaiterais vivement savoir qui l'a payé.

Et j'ai pensé que cette information pouvait être enregistrée à votre caisse.

La caissière, qui passait tant de temps avec son instrument de travail qu'elle se confondait presque avec lui, mit quelques instants à digérer ce qu'elle avait entendu. À celle qui se tenait devant elle, il sembla même qu'elle entendait le léger sifflement de l'appareil imprimé dans la tête de la caissière. Mais, tout comme son confère électronique réel, celui-ci était en état de marche et donna très vite le résultat de son analyse de l'information :

- Je vais voir ce que je peux faire pour vous.

Puis elle se plongea aussitôt dans le monde connu par elle seule d'opérations par bouton interposés et de calculs complexes.

La femme au sac se taisait et tambourinait la pointe du talon droit sur le carrelage luisant. Et le rythme s'accéléra, s'accéléra.

Particulièrement lorsque se firent entendre dans son dos des pas qui ne pouvaient être que ceux de la dame au panier. Et il y avait de nombreux articles dans son panier. Et de nombreux achats, c'était une longue entrevue avec la caissière. Celle-ci, bien entendu, n'allait pas manquer de se tourner vers une cliente solvable. Et le temps pressait, le magasin devait fermer d'une minute à l'autre.

Sans se retourner, mais sentant derrière ses épaules que l'espace se réduisait entre la dame et la caisse, quelque chose lui suggéra, ainsi qu'à celle dont il était question, que tout irait très bien : la dame fut retenue par un nouveau rayon et la caissière aurait le temps d'arriver au bout de sa tâche.

Oh, comme c'est mignon, entendit-on derrière. Je n'en avais pas des comme ça !

Celle qui avait perdu la mémoire ne se pencha pas sur ce qui manquait à la femme au panier qui se consacrait à ses achats. Mais elle était très contente que ça existe en général, et dans ce magasin en particulier. Elle souhaita qu'entre celle-ci et l'article en question s'instaure un long dialogue, et tourna son attention à nouveau vers la caisse.

Celle-ci grinçait, crachait de la paperasse, et clignotait de toutes ses loupottes, avant de s'immobiliser pendant quelques secondes, obligeant la femme qui attendait nerveusement à se figer elle-même sur place.

Il semblait à présent que toutes les trois, la caissière, l'appareil électronique et la femme au sac avaient grandi dans un organisme unique et qu'elles étaient si intimes que n'importe quel mouvement de l'une provoquait

instantanément une réaction synchronisée des autres. Et nul besoin d'un accordeur pour qu'elles vibrent à l'unisson. Leur unité n'était feinte en rien.

Que va-t-il se passer ? pensa celle qui ne se souvenait de rien.

QQQQQUUUUEVVVA—TTTTTT—ILLLL — SSSE... sifflait la caisse en frémissant.

La caissière ne posait aucune question parce qu'elle savait précisément ce qui allait se passer. Et sa certitude se trouva confirmée lorsque la partie inférieure de la caisse frémit et qu'avec un bruit sec elle éjecta le tiroir contenant les billets, les pièces et les chèques.

- **Le nom**

Les doigts épais de la caissière se glissèrent dans le tiroir. Ils s'agitaient comme toujours avec fluidité, mais avec un mouvement très net, et atteignirent rapidement leur cible, la section où l'on conservait les chèques. Ensuite les doigts extrayaient une pile de chèques gonflée, légèrement irrégulière, certains chèques n'étant pas pliés comme les autres, et se mirent à jeter de côté ces précieux rectangles de papier un par un.

Le paquet mincissait à vue d'œil !

À nouveau, les pas de la dame au panier retentirent dans son dos. Le paquet mincissait à vue d'œil !

Le panier échoua sur le comptoir devant la caisse. Le paquet mincissait à vue d'œil !

La dame toussota pour avertir de sa présence. Le paquet mincissait à vue d'œil !

La dame toussota encore deux fois, mais heureusement son attention fut distraite par « des offres spéciales » disposées sur la caisse.

Le voici ! proclama solennellement la caissière, agitant le chèque tiré de la pile en l'air.

C'est le destin ! pensa celle qui n'avait pas encore de nom.

C'est le destin en personne ! pensa celle qui pour l'instant n'avait pas encore de nom.

C'est fatidique ! pensa celle qui espérait acquérir un nom.

Ce parfum a été acheté ce matin et payé par chèque, rédigé au nom d'un couple...

Pause.

- ...Alex et Helena Rosenberg.

Alex et Helena Rosenberg ! Le nom se répercutait partout.

Alex et Helena Rosenberg ! tremblaient les lustres de couleur vive illuminant le magasin.

Alex et Helena Rosenberg ! grinçaient les paniers de fer entassés l'un sur l'autre.

Alex et Helena Rosenberg ! froufroutaient les portes coulissantes du magasin.

- Puis-je y jeter un coup d'œil une minute ? demanda la femme au sac, en tendant la main vers le chèque.

La caissière lâcha sa proie sans rien dire, et celle-ci descendit dans la paume avancée.

Au coin supérieur étaient nettement inscrits leurs noms, au-dessus de leur adresse : Rue Marchaka, 12, appartement numéro 5.

Helena et Alex Rosenberg, ce sont des amis à vous ? demanda la caissière qui surveillait le chèque de près, en le reprenant.

Helena et Alex Rosenberg, c'est moi et mon mari, répondit la femme.

La femme qui elle-même répondait au prénom d'Helena, et au nom de famille Rosenberg.

Ni l'un ni l'autre ne lui disait rien !

La caissière se figea, ne sachant quelle question supplémentaire poser et qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ? Et la dame qui se tenait toujours

derrière avec son panier avec détermination ! Elle était impatiente de payer toutes les merveilles choisies, et n'avait aucune intention de faire beaucoup de cérémonie avec la rêveuse personnalité qui avait initié toute cette comédie autour du chèque et n'était manifestement pas tout à fait elle-même.

Si cette dame avait su à quel point la définition était juste.

La femme au sac n'était ni elle-même, ni avec soi-même, et pas même contre soi-même. Elle était envahie par une tempête de sentiments multiples déferlant en elle brusquement tous enchevêtrés.

Le contentement d'avoir vu clair dans l'énigme ; de voir que sa recherche avait été couronnée de succès, et de s'être sortie elle-même de la situation, sans le secours de personne.

Et elle était simultanément légèrement déçue. Pour une raison ou pour une autre, il lui avait semblé que son nom serait la clé de la porte derrière laquelle se cachaient les autres souvenirs qui la fuyaient. Et voici la clef mais elle n'ouvrait rien. Et le nom n'était qu'un assemblage desséché de sons séparés, auquel la mémoire, l'oreille et le cœur étaient décidément sourds.

Et elle était triste que le sentiment enchanteur de son aérienne légèreté sociale qui l'accompagnait depuis ce matin, s'envole à tire-d'aile. Elle avait acquis nom et adresse, l'un et l'autre l'obligeaient à redescendre sur terre.

Pendant ce temps-là, la dame au panier s'était lancée dans une discussion extensive avec la caissière sur les avantages de tel ou tel tampon

hygiénique fabriqué par différentes firmes. Celui-ci était plus absorbant. Mais il y en avait d'autres qui étaient aromatisés. Les troisièmes avaient une forme plus adaptée.

Cette conversation triviale dégrisa définitivement Helena Rosenberg, qui comprit que s'attarder dans ce magasin n'avait plus aucun sens.

Il lui fallait s'armer de détermination et chercher sa maison, dans laquelle des tampons hygiéniques (cette idée simpliste, survenue dans sa tête de façon complètement inattendue la fit frémir) reposaient sans doute dans la table de nuit ainsi que d'autres articles nécessaires à l'existence.

Elle se tournait vers la conclusion. Elle se traînait vers la conclusion. Elle arrivait à la conclusion. Rentrer chez elle !

- **Encore l'autobus de la ligne 18**

Les passants lui avaient dit qu'il fallait prendre l'autobus N°18 pour aller à la rue Marchaka. Et on ne pouvait pas dire que ce soit pour elle une surprise. Il fallait seulement prendre la direction inverse de celle qu'elle avait prise aujourd'hui même.

La station qu'il lui fallait était juste à côté, et elle attendait à présent parmi d'autres gens, le regard fixe dans l'attente d'un transport retardé sous l'éclairage trouble d'un réverbère qui épaississait l'obscurité, souhaitant de minute en minute plus ardemment en devenir des passagers.

Elle était tourmentée par des idées pénibles, dont elle s'efforçait d'inverser l'ordre d'arrivée, des plus complexes au plus simples. Favorite dans cette liste, l'idée inattendue de son impréparation à sa rencontre avec son domicile.

Lorsque son espoir de se souvenir de son nom ne s'était pas confirmé, elle s'était mise à douter qu'elle se souviendrait de son hall d'immeuble, de la porte de son appartement, de l'entrée, des meubles, et, plus important encore, de ceux qui y vivaient : au moins son mari, et peut-être des parents ou des animaux domestiques.

Elle s'en faisait un tableau désagréable : elle sonnait à la porte qui s'ouvrait et un étranger la contemplait. Sur son visage se reflétait toute la gamme des émotions : l'inquiétude, la souffrance, le désespoir, peut-être même la rage, et simultanément le soulagement, la joie, le bonheur de son retour, et elle ne reconnaissait pas cet humain et restait parfaitement indifférente à ce complexe cocktail de ses tourments .

Il se précipitait pour l'étreindre, mais son apparence, son visage, son odeur, tout lui restait totalement étranger, et elle le repoussait et se lançait dans l'escalier, retournant à l'obscurité de la rue susceptible d'effrayer n'importe qui, mais qui lui était à présent plus proche et familière que ce qu'elle pouvait ce matin- même encore appeler son foyer.

Non, c'est impossible se persuada-t-elle ! car je l'aime ! Je vais le reconnaître !

Mais la peur et le doute s'insinuaient jusque dans sa gorge, et pour la première fois en cette journée inhabituelle, elle se mit à pleurer. Et c'était loin d'être encore tout.

Elle essaya de retrouver une logique quelconque dans les événements de ce matin et se heurta à un grand nombre de petites incohérences désolantes. Tout d'abord, si elle avait payé le parfum, où donc était son carnet de chèques ? (Dommage qu'elle ait oublié de poser la question à la caissière. Mais, d'un autre côté, si elle avait laissé ses chèques dans le magasin, la caissière n'aurait certainement pas hésité de le lui dire).

Et si c'était son mari qui avait payé le parfum, où donc était-il parti après cette visite au magasin ? Pourquoi n'était-il pas avec elle au café ? Il se dépêchait d'aller au boulot ? À un rendez-vous ? À l'aéroport comme le suggéraient les fantasmagories de la matinée ?

Et s'il était vraiment parti en voyage, qui allait donc l'accueillir chez elle et qui lui parlerait de son passé oublié ?

Elle pouvait rentrer chez elle toute seule, bien entendu, elle avait les clefs, mais elle craignait la solitude dans cette maison plus encore que la solitude

dans la rue. Et bien qu'elle s'efforce de se convaincre qu'une salle de bains et un lit propre soit une bien meilleure conclusion à cette journée qu'un banc de bois dur dans un parc glacial, pour une raison ou pour une autre, le vide d'un appartement non-identifié l'effrayait encore plus.

Et enfin sur le fond de tous ces gros tourments, s'élevait le piaulement d'un dernier petit souci, minuscule, mais lui aussi préoccupant. Elle n'avait pas un sou. Et on ne la laisserait pas grimper dans l'autobus gratuitement. Or, aller jusqu'à la rue Marchaka sans prendre l'autobus était difficile et épuisant.

Et comme ce dernier problème, malgré son côté mineur, était tout de même le premier à résoudre dans l'ordre chronologique des événements à venir, Helena décida de se concentrer sur celui-ci et rien d'autre.

La solution lui vint de sa conversation avec le chauffeur d'autobus dans la journée. Sur la ligne dix-huit, on comptait, d'après ses souvenirs, quatre chauffeurs. Si elle avait de la chance et que le chauffeur de l'autobus approchant était celui qui lui avait souri aujourd'hui, peut-être montrerait-il de l'indulgence envers cette passagère oisive, et la laisserait-il grimper dans le véhicule sans billet.

Et si c'était un autre chauffeur, elle pouvait essayer de le convaincre. Et si ça ne marchait pas avec le premier bus, il suffisait d'attendre le second, le troisième, le quatrième. Une heure d'attente au maximum, et encore c'était peu probable, en comptant une chance sur quatre, c'est à dire 25% de chances de succès à la première tentative.

Et comme elle était optimiste (en dépit des sombres pensées des dix minutes précédentes), elle se lançait volontiers dans cette première tentative. Elle se joignit à ses voisins à l'arrêt de bus et, comme eux, tourna la tête dans la direction d'où viendrait le prochain.

Et aux taches claires des réverbères s'ajoutèrent les deux phares de l'express qui se rapprochait, s'agrandissant de seconde en seconde.

C'était le 18 vers lequel se dirigèrent quelques passagers et Helena, gênée de son insolvabilité, les laissa tous passer devant elle.

Le chauffeur qu'elle connaissait était assis au volant.

- Vous vous souvenez de moi ? demanda-t-elle.
- Difficile d'oublier une jolie femme qui fait le trajet entier sur ma ligne.
- Je n'ai plus un sou. Puis-je encore faire un petit trajet avec vous gratuitement ? Je paierai double, la prochaine fois.
- Le chauffeur appuya sur un bouton de son appareil, qui cracha un ticket presque aussitôt.
- Prenez ça. Vous aurez quelque chose à montrer au contrôleur.
- Merci, dit Helena. J'ai encore une petite requête : je vais à la rue Marchaka.
- Vous pouvez me dire où c'est ?
- Comptez 7 stations. Si vous vous la manquez, je vous le rappellerai.

La porte se referma, l'autobus s'ébranla, et il ne lui resta plus qu'à chercher une place libre. Il y en avait plusieurs et elle choisit celle où elle s'était

déjà assise deux fois aujourd'hui. Cela lui semblait bon signe. En d'autres termes, un nouveau sourire de la Providence.

Elle enfouit le ticket, incarnation matérielle de la chance dans son sac, où se morfondaient déjà trois de ses confrères de la ligne.

La vitre était obscure et on ne voyait rien. L'autobus était silencieux, en demi-sommeil, transportant la tribu de son itinéraire. Quelqu'un blablatait quelque chose au téléphone.

On s'approchait inexorablement.

Il ne lui restait qu'à compter les stations.

- **En chemin vers chez soi**

La rue Marchaka était mignonne et assez verte, quoique la verdure devienne bleu nuit dans l'obscurité.

Le N°12 de cette rue était sans doute à trois cents pas de l'arrêt de bus, distance qu'il fallait utiliser à bon escient : réfléchir à la première phrase qu'elle allait adresser à celui qui ouvrirait la porte.

- Chéri, c'est moi !

Non, c'était vulgaire et ne collait pas au caractère dramatique de l'instant.

Je suis rentrée !

Pas mal, mais c'était contradictoire avec la réalité des faits.

Oui, elle était revenue à la maison, mais on ne pouvait dire ça que de son enveloppe physique. Entre ce qui concernait sa perception intérieure, elle n'était pas encore chez elle, et qui savait si cela allait se produire au final.

Je ne me souviens de rien !

Et quoi ? Allons au cœur des choses. Sans préambule, ni explications inutiles.

N'aies pas peur, s'il te plait, mais je ne sais plus qui je suis, ni qui tu es.

Ou alors comme ça, probablement mieux. Au fond des choses mais plus tendre et plus sincère.

Salut. Tu sais qui je suis ? Alors raconte-moi, parce que j'ai tout oublié et je n'ai d'espoir que dans toi.

Et c'était aussi très digne. Et encore, le plus important, ça faisait passer l'homme qui, selon toute probabilité, ouvrirait la porte, de la compassion au sens des responsabilités.

Et si ce n'était pas un homme qui ouvrait la porte ? Qui alors ?

Un enfant ? Non, elle n'avait pas d'enfant.

Sa mère ? Ne pas reconnaître sa mère, c'était le sommet de l'indécence.

Son père ?

Son beau-père ?

Ses beaux parents ?

Ils ne vivaient sûrement pas avec leurs parents, mais, peut-être, qu'angoissé par sa disparition tout le monde s'était réuni et devenait fou d'inquiétude ?

Ou bien la porte ne s'ouvrirait pas du tout ? Et il ne lui restait plus qu'à se délecter d'un tremblant coup de sonnette et d'un silence complet en guise de réaction ?

Pendant qu'elle réfléchissait à tout ça, l'entrée du N° 12 surgit devant elle. Elle inspira profondément, rassemblant son courage.

L'entrée d'immeuble lui était inconnue. L'escalier lui était inconnu.

La lumière blafarde lui était inconnue.

Et les murs peints en bleu sale étaient inconnus. Et la porte de l'ascenseur lui était inconnue.

Et il était probable que si elle s'était autorisée à y pénétrer, elle n'aurait pas non plus reconnu l'ascenseur. Mais elle ne prit pas le risque de vérifier.

L'appartement N° 5 ne pouvait pas être plus haut que le premier étage, il ne valait donc pas la peine de faire connaissance avec l'ascenseur.

La porte de l'appartement lui était inconnue Le chiffre de cuivre 5 lui était inconnu.

Le bouton de sonnette lui était inconnu.

Et la mélodie qui retentit une fois qu'elle eût appuyé dessus aussi. Comme c'était effrayant !

Venu des profondeurs de l'appartement s'éleva un bruit de pas....

Un pas fluide, et, semblait-il, nullement masculin. Impossible ! Les pas cessèrent et quelque chose se frotta sur la porte. Comme si quelqu'un se collait à l'œilleton, et regardait prudemment au dehors.

Oh ! Comme tout cela était effrayant ! Et si la personne qui était à l'intérieur posait la question élémentaire : « Qui est-ce ? », alors qu'allait-elle répondre ?

La ferraille grinça, on ouvrait... Oh ! oui , tout cela était de plus en plus effrayant !

Mais, non il n'y avait rien à craindre ! Reprends-toi immédiatement. Tu ne fais rien de mal. Tu reviens simplement chez toi !

La porte s'entrouvrit... et enfin s'ouvrit ...

- **Helena Rosenberg**

Une femme rousse d'une trentaine d'années rondouillarde, se tenait sur le seuil. Elle portait des vêtements d'intérieur, un pyjama de soie imprimé avec Mickey et Minnie Mouse.

Sur la lèvre inférieure de la femme était restée collé un petit morceau de foie, ce qui signifiait qu'elle avait arraché un morceau de souris à son dîner.

Et elle regardait sa visiteuse avec un étonnement manifeste, quoique sans crainte, et il était clair que c'était chez elle, et que personne n'avait disparu du domicile.

Cette femme tenait la porte d'une main, et l'autre main, bandée pour une raison ou une autre était légèrement levée, dessinant une sorte de point d'interrogation en l'air, semblable à celui qui allait s'échapper des lèvres de la maîtresse de maison.

La première idée qui vint à l'esprit de l'invitée surprise fut l'hypothèse que Alex Rosenberg, n'était pas son mari mais son amant et qu'elle était venue, quoique sans la moindre arrière-pensée, gâcher la paisible soirée de sa femme avec des souris et du foie.

Et bien que cette idée soit peu vraisemblable, elle eut immédiatement envie de retourner dans la rue à toutes jambes et se dissoudre dans le néant, d'où elle avait surgi une minute avant pour la femme rousse.

Mais elle n'eut pas le temps de bouger. La femme regarda son visage avec fixité, puis son regard redescendit le long de son corps à la vitesse de l'éclair, et elle sourit largement.

Ce sourire venait du cœur avec une telle sincérité, que son interlocutrice de l'autre côté du seuil ne put qu'y répondre par la pareille. Et tandis qu'elle souriait à cette douillette créature potelée en pyjama coloré, la définition donnée par la caissière de l'épicerie lui repassa par la tête. Qu'est-ce qu'elle avait dit ? Ah, oui : « une rousse potelée, consommatrice de cappuccino et lectrice de contes pour enfants ».

Mais cette énigme effrayante ne fit que passer dans un recoin éloigné de son esprit et ne prit même pas une forme nette et compréhensible, et elle n'avait plus aucune nécessité parce que la femme rousse poursuivit :

- Vous m'apportez mon sac ? Comme vous êtes intelligente ! Je vous suis si reconnaissante !
- Mais comment m'avez-vous retrouvée ? Vous avez cherché mon adresse à la police ? Pourquoi vous êtes-vous donné tout ce mal ? La police pouvait s'en charger.
- Entrez, si vous voulez ! J'ai du très bon café. Vous aimez le cappuccino ? Moi, j'adore ça ! Non, je vous en prie entrez, restez un moment avec nous. Je suis contente de vous revoir. La première fois, c'était si bref, et dans des conditions si terribles ! Mais ce n'est pas du tout pareil, maintenant ! Vous serez notre invitée. Entrez, je vous en prie, ne vous gênez pas !

Celle qui se tenait sur le seuil avait la tête qui tournait.

Vous êtes Helena Rosenberg ? demanda-t-elle d'une voix à peine audible.

Oui je suis Helena Rosenberg en personne, répondit la rousse potelée.

Et c'est votre sac ? demanda celle qui se tenait sur le seuil, ôtant le sac de son épaule et le tendant à la maîtresse des lieux.

- Oui, c'est le mien, vous avez oublié ?
- Oui, j'ai oublié. J'ai tout oublié !

Les larmes mouillaient déjà son visage, et devaient couler sur ses joues.

- Comment ça ? C'était juste avant l'explosion. Vous vous souvenez de l'explosion ?

Non je ne me souviens que de ce qui s'est passé ensuite. Je me souviens des policiers. Du sergent qui a mangé le gâteau.

- Oui, moi aussi, je me suis dit et qu'il n'aurait pas du y toucher sans demander la permission, même en service commandé. Là, la rousse s'interrompt et réfléchit une minute.

Oui, alors je voulais vous demander... Vous ne vous souvenez pas de moi ?

Non ! répondit la brune.

J'avais déjà fini mon petit-déjeuner. J'avais payé. Et j'allais vers la sortie. Vous étiez assise à une table juste devant celle-ci. Vous aviez l'air de boire du café et de manger un croissant. Il avait l'odeur caractéristique qu'ils ont en sortant du four.

La rousse prit une profonde inspiration, comme si elle tentait de se rappeler cette odeur enchanteresse à son nez retroussé. Mais rien dans ce corridor ne l'évoquait, et il lui fallut retourner à son récit :

J'étais quasiment parvenu à votre niveau, lorsque j'ai eu brusquement envie d'aller aux toilettes...

Elle rougit quelque peu et baissa le nez, un peu gênée, avant de continuer :

J'en étais là. Je pouvais encore attendre un peu, mais c'est le problème avec ces envies subites, vous comprenez sûrement... Bref, c'était l'horreur. J'ai jeté mon sac près de vous, sur la chaise voisine. Je vous ai demandé d'y faire attention. Vous avez souri et hoché la tête. J'ai couru aux toilettes. C'est là que j'ai entendu l'explosion. Ça m'a fait tellement peur que j'ai failli me pisser dessus. Vous comprenez ?

La brune hochait la tête. Sans doute, comme elle l'avait fait le matin-même au café.

... Mais après quand je suis sortie, tout était sens dessus dessous. Et une partie des tables étaient renversées. Je ne pensais plus du tout à mon sac. Et quand je m'en suis souvenu, mon sac et vous aviez disparu.

La femme au pyjama, rougit à nouveau et baissa la voix, qui était forte auparavant.

Je me suis même dit que vous l'aviez volé et aviez foutu le camp à la faveur du boucan. Non ! N'en prenez pas ombrage ! J'ai aussitôt chassé cette idée et attribué tout ça à la commotion. Et je vois maintenant à quel point j'avais tort ! Et j'en suis très heureuse. Vous voyez, j'ai confiance dans les gens et je m'efforce de ne jamais les juger.

Celle qui était sur le seuil poussa un soupir.

Vous savez, dit-elle. Je vous ai quand même volé quelque chose. Je pensais que c'était mon sac. Et j'ai dépensé l'argent qu'il y avait dans le porte-monnaie. Et j'ai mangé la clémentine.

À votre santé ! dit la véritable Helena en agitant la main ce qui mit en lumière ses bandages.

Qu'est-ce que vous avez à la main ? demanda la fausse Helena.

Un éclat m'a coupé. Mais c'est bénin.

- Que va-t-il vous arriver ? Où allez-vous à présent ?
- Quelque part.

Vous avez besoin de la police. Mais ce n'est pas pressé. Venez manger avec nous. Et passer la nuit ici. Demain vous aurez la tête plus claire et tout sera différent.

- Non, je m'en vais. Je ne vais pas vous déranger.
- Que dites-vous là ? Vous ne dérangez personne. J'ai une chambre d'amis.
- Non merci. Je dois chercher ma maison. Helena Rosenberg fronça le nez.
- Attendez ! dit-elle tout à trac et elle disparut dans l'appartement.

Elle s'absenta une minute avant de revenir avec un morceau de papier et une bonne quantité de billets dans sa grosse main.

- Prenez ça. Ça vous sera utile. Vous me les rendrez plus tard, quand vous pourrez. Vous avez mon adresse. Et je vous ai noté mon numéro de téléphone.
- Merci ! dit celle qui ne se souvenait de rien. Mais ça me gêne, je vous assure.
- Prenez- moi ça sans scrupules ! Je suis la seule relation que vous ayez qui puisse vous prêter de l'argent. Adressez-vous à la police. Et au fait, comment m'avez-vous dénichée ?

- Grâce au parfum, vous l'avez payé avec un chèque, sur lequel était inscrite votre adresse.
- Helena devint écarlate.
- C'est mon mari. Il voulait me faire une surprise et m'a emmené dans ce magasin.
- Le parfum est à sa place. Profitez-en.
- C'est comme l'argent, quoiqu'il en soit prenez-le.
- Elle le prit. Et donna le sac à sa véritable propriétaire. Et demanda en partant, s'enfonçant dans l'ombre de l'escalier :
- Pourquoi n'y avait-il dans votre sac ni papiers d'identité, ni téléphone ?
- J'oublie toujours mes papiers. Je porte mon téléphone autour du cou au bout d'un joli ruban. C'est très commode. Vous n'avez jamais essayé ?
- Je ne me souviens pas, répondit celle qui s'était pris pour Helena Rosenberg pendant une demi-heure. Merci et bonne nuit !
- Bonne nuit ! Et bonne chance !

Les deux portes, celle de l'immeuble et celle de l'appartement claquèrent en même temps.

- **Depuis le début**

Donc... Sa montre indiquait 21 H 20 et il lui fallait tout reprendre depuis le début.

Et sans le sévère affichage d'un mécanisme incorruptible, mortelle étreinte enserrant son poignet, et l'obscurité tout autour, elle aurait pu retourner crânement au point de départ où avaient commencé (elles étaient uniques) ses réminiscences du passé.

Elle ne savait pas comment elle s'appelait. Elle ne savait pas quel âge elle avait, où elle habitait, ce qu'elle faisait dans la vie, qui elle aimait. Elle ne savait pas si elle avait des talents ou des passions. Et elle ne pouvait même pas se représenter si on l'attendait et si oui, où.

Elle ne se représentait pas non plus ce qui lui était arrivé. Il lui semblait évident que tout le savoir perdu l'avait quitté ce matin, dans ce café si malencontreusement prédestiné. Mais elle ne se souvenait plus de comment c'était survenu.

Elle ne savait plus si elle avait pris un coup sur la tête, si elle avait eu peur en entendant l'explosion, et, en conséquence, il était loin d'être sûr que la cause de sa perte de mémoire soit la frayeur. Et que le bruit de l'explosion, inattendu et couvrant tout le reste comme s'il t'absorbait en lui, et ne te relâchait qu'à contrecœur, mais complètement transformé, et inconnu auparavant, que ce bruit ait pu lui jouer un tour et effacer complètement tous ses souvenirs, c'était également impossible à considérer comme irréfutable.

Et comme la cause de sa perte de mémoire n'était pas claire, elle résolut de ne pas perdre de temps à l'élucider, mais de penser à quelque chose d'autre, offrant plus de perspectives. Par exemple à ce qu'elle ressentait à présent, après avoir décrit une orbite complète de recherches infructueuses sans s'être rapprochée de la vérité d'un iota.

La peur ? Si elle était absente même de sa mémoire ce matin, ce monstre avait réussi à introduire un de ses tentacules visqueux dans un petit coin de son âme gardé avec succès jusqu'à maintenant par les vigilantes sentinelles de l'espoir.

D'un côté, elle comprenait bien sûr qu'un adulte n'avait rien à craindre dans le monde civilisé. Il suffisait de s'adresser à la police, et on l'aiderait aussitôt. Ils s'appuieraient sur les données transmises par des parents inquiets. Ou bien compareraient avec le contenu de son sac à elle, qu'elle avait certainement oublié dans le café, le confondant avec le sac que lui avait confié Helena Rosenberg. Et alors, en possession des informations nécessaires, les gardiens de la paix délivreraient le verdict impitoyable de la réalité : ceci, cela, née telle année, etc.

Et ça lui faisait un peu peur tout de même. Peut-être parce que l'ombre devenait plus épaisse. Peut-être parce que le jeu traînait en longueur. Ou peut-être parce qu'elle n'était pas parvenue à se tirer de la tâche qui lui était imposée aussi facilement et rapidement qu'elle l'aurait voulu. Elle n'était pas parvenue à s'en tirer du tout. Pour l'instant, en tout cas.

Et elle avait également un peu honte d'avoir vraisemblablement obligé quelqu'un qui ne méritait pas ça à s'inquiéter, plongée dans ses recherches sur elle-même, au lieu de s'adresser aux instances compétentes.

Et un peu plus loin sur sa droite se profilait la solitude comme une pelote velue. Ou bien était-seulement l'ombre ? De celle qui enfle démesurément et se dissout tour à tour sous le regard fixe des réverbères, chuchotant à l'homme qu'il est malsain de se promener tout seul, qu'il vaut mieux se faire accompagner d'un autre humain qui l'empêchera de trébucher, couvrira ses épaules gelées.

Et bien qu'il lui semble aimer la solitude et que ce fut justement pour cette raison qu'elle se soit éclipsée du café pour ne pas tomber dans les pattes de la police et profiter de la riche expérience d'indéfinition d'une existence sans attaches. Dix heures d'errance dans la ville et le froid du soir avaient saigné son plaisir à blanc.

Et la bannière sous laquelle elle avait marché ces dix heures, dont elle avait soutenu le mât érigé, la curiosité inspirée avec une légèreté inédite allait tout de suite moisir comme un épais chiffon mouillé sous les précipitations torrentielles des larmes qui s'annonçaient.

Oui, se perdre pour un moment c'était très bien et plein de promesses. Mais dans cette affaire, ce qui comptait, c'était « pour un moment ». Se perdre soi-même, se multipliant non pas à l'infini (pouvait-on trouver sur terre un humain susceptible de se représenter ce que c'était) mais juste assez pour ce qui était la définition généralement acceptée du mot

« longtemps », devenait non plus un tremplin pour l'envol, mais le voile d'une descente vers le tremblement sonore du cafard.

Elle ne pouvait se permettre de se laisser aller à ce lieu obscur, en conséquence, quittant la rue Marchaka, elle se dirigea vers l'arrêt du 18 avec l'intention ferme d'aller où il fallait, cette fois.

Alors il ne lui restait plus à présent que de relever de nouvelles voies de se découvrir, et de consacrer le minimum de temps à chacune. Le minimum pour ne pas épuiser cette surprenante légèreté, acquise ce matin. La légèreté, semblable à celle qu'on ressent lorsque, encombré de bagages, on traîne dans une ville inconnue, n'osant même pas s'arrêter devant ses monuments et curiosités, qu'on découvre brusquement une consigne, qu'on y laisse ses valises détestées et qu'on prend brusquement son essor, appréciant instantanément et l'hôtel de ville, et les fontaines, et les nuées de colombes, et le sourire des passants.

Et voilà que ce sentiment était menacé.

Les voies de la découverte de soi-même avaient changé par rapport à ce matin.

Tout d'abord, elle n'avait plus de sac, donc plus matière à investigation, celle qui aurait pu suggérer dans quelle direction faire le pas suivant.

Ensuite, le projet naïf surgit alors de se déplacer en ville à la recherche d'associations d'idées, susceptibles d'éveiller les souvenirs, qui s'enchaîneraient à leur tour et la ramèneraient chez elle, ne marchait visiblement pas. De plus la ville nocturne plongée dans l'obscurité était

moins séduisante que la ville diurne gorgée de soleil, et elle n'avait plus du tout envie de la parcourir.

Et enfin... Durant cette journée, elle avait réussi à voir beaucoup de gens. Certains d'entre eux se connaissaient (Helena Rosenberg et la caissière de l'épicerie, par exemple, qui avait reconnu le porte-monnaie vert). Et peut-être qu'ils étaient beaucoup plus nombreux à se connaître et qu'elle n'avait simplement pas réussi à identifier ces liens. Mais personne ne l'avait reconnu elle. Cela pouvait signifier ce qu'on voulait.

Par exemple, qu'elle ne vivait pas dans cette ville, mais qu'elle était juste de passage, ce qui compliquait beaucoup la tâche.

Ou bien qu'elle vivait ici, mais depuis très peu de temps, et ne connaissait encore personne.

Ou bien qu'un Metteur en scène céleste avait écarté spécialement toutes ses connaissances, les maintenant à distance d'artillerie de l'épicentre de sa vie d'aujourd'hui dans un but connu de Lui Seul d'éducation ou d'expérience.

Sinon, elle était taradée par la faim, et pour la seconde fois ces dix dernières heures se levait l'idée mesquine de croissants chauds. Et même de quelque chose de plus substantiel. Il était certes possible d'y remédier : en ville la nourriture était abondante, et elle avait de l'argent.

Son plan s'élabora donc de lui-même. Quelque chose comme :

Prendre l'autobus N°18, retourner au centre-ville avec ses rues éclairées et ses cafés douillets.

Se remplir le ventre, se reposer et se calmer.

Si rien ne se présentait de mieux, aller au poste de police, se repentir de la superficialité arrogante de sa confiance en elle-même et demander de l'aide.

Se faire raccompagner chez elle : où, elle ne savait pas, vers l'étreinte d'elle ne savait qui.

Et là, bien entendu, un bruit de pneus se fit entendre.

- **La rue**

C'était, on s'en serait douté, l'autobus N° 18. À la place du chauffeur était assis un tout autre individu.

« Très bien ! pensa-t-elle. Il ne manquerait plus que je tombe sur l'autre chauffeur pour la quatrième fois. Il aurait pensé que j'étais folle. Et pour le ticket je le paierai la prochaine fois. Quand j'irai rembourser mes dettes à Helena Rosenberg ».

Elle ne savait pas quoi faire du nouveau ticket et de la monnaie. Parce que ses vêtements se distinguaient par une complète absence de poches. « La prochaine fois que je perds la mémoire il faudra que je songe à combler cette lacune », pensa-t-elle non sans une certaine mesure de sarcasme en s'enfonçant dans son siège.

L'autobus était pratiquement vide. Visiblement, les gens à cette heure-ci les gens étaient déjà rentrés chez eux. Et seuls quelques marginaux (et cette fois, elle en faisait partie) prenait la direction inverse, du nid familial vers le centre ville.

En dehors d'elle, il y avait encore une jeune fille en équilibre instable qui portait des écouteurs, secouant activement le menton au rythme énergique du cocktail musical dont le flot puissant déferlait dans ses oreilles roses.

Deux jeunes gens, étudiaient l'écran d'un téléphone portable, avec des ricanements périodiques. Et il y avait encore une dame d'un certain âge, tassée sur le siège avant, fatiguée, soit somnolente, soit la joue collée à la vitre froide. Voilà pour les passagers de l'autobus.

La femme sans sac s'absorbait dans la contemplation des rues qui s'étendaient au-delà des vitres de l'autobus comme dans les pages d'un atlas. Elle choisissait sa destination.

De la parfumerie à la rue Marchaka, elle avait compté 7 stations. Cette fois, de retour vers le centre-ville, elle décida d'en ajouter encore deux.

Toutefois, ça ne répondait à aucune logique. Elle était plutôt mue par une impulsion intérieure, qui, se servant à ses propres fins de l'itinéraire qui s'offrait à son regard, ses oreilles et ses narines, lui enverrait le signal « Stop ! » à un moment quelconque. Et il ne lui restait qu'à lui obéir.

Ce qui se produisit à un endroit inattendu. Les rues abondamment éclairées à proximité du centre-ville, redevinrent petit à petit obscures. La jeune fille et les jeunes gens sortirent en vitesse. La dame d'un certain âge qui vivait manifestement au bout de la ligne du 18, continua à somnoler. Et voici que la femme sans nom mais possédant un assortiment complet de billets et de petite monnaie serrés dans son poing, sentit brusquement qu'il était inutile d'aller plus loin.

Elle sortit de l'autobus où se reflétaient encore à la vitre arrière les vitrines étincelantes des snack-bars de la ville, qu'elle avait failli dépasser sans les voir, et s'en fut de leur côté, avec l'intention de remplir le deuxième point de son plan simpliste : casser la croûte, se reposer, et réfléchir à la suite.

Le premier des établissements qui invitaient le passant (et, la rue était pratiquement vide, il n'y avait donc personne à attirer) se révéla être un bar bruyant. Il n'était pas du tout à son goût et n'aurait sans doute pas attiré son attention, si la porte ne s'était pas ouverte quasiment sous son nez.

Un cabaret de seconde zone enfumé s'offrit à ses yeux, où, dans une dissonance qui crevait les yeux, un public hétéroclite et sans prétention tuait le temps. Dans un coin les tables étaient poussées les unes contre les autres auxquelles se regroupaient moitié assis, moitié allongés, une joyeuse bande dont les membres avaient dix-huit ans et plus.

Selon toute vraisemblance, c'était de cette bande que s'était échappée une jeune fille assez mignonne, qui avait ouvert la porte et failli bousculer la femme sans sac.

Les joues de la jeune fille étaient constellées de taches écarlates. Elle allait s'éloigner à toutes jambes, mais elle fit brusquement demi-tour, tira à nouveau la porte du bar (cette fois la femme s'écarta par précaution), et, tentant de couvrir la musique cracha quatre mots vers les profondeurs du bouge : « Je vous hais tous ! »

En réponse, elle n'obtint que des éclats de rire. Ses joues rutilèrent plus encore, et elle s'en fut à grand pas, cette fois sans un regard en arrière.

Celle qui ne se souvenait de rien, durant ces quelques secondes, tandis que la porte se refermait, eut le temps de remarquer le contentement de ceux qui avait joué à la jeune fille un sale tour.

Et c'est là que cela lui revint en mémoire.

- **Réminiscence N°4**

Elle était au seuil de cet âge où la langue des observateurs hésite à choisir un mot pour définir la créature : petite fille, jeune fille, dame.

Elle prenait ses études à cœur. Parallèlement à l'école de musique. Et parallèlement toujours, elle fréquentait d'autres cercles : le théâtre, la poésie, l'Histoire, les jouets et la gravure sur bois.

Elle aimait particulièrement cette dernière activité. L'homme qui la dirigeait, un invalide d'un certain âge, distribuait des planches lisses de bois blanc qu'il fallait recouvrir uniformément de peinture noire, puis, lorsqu'elles avaient séché, du dessin choisi sur un papier calque très mince, avant de se mettre à la tâche sacrée avec un burin.

Les yeux, les yeux, c'est ce qui compte le plus ! disait l'invalide à ses élèves. Un faux mouvement, et vos images deviennent aveugles. Ou méchantes ! Parce que la ligne la plus subtile de l'âme ne se grave que dans les prunelles !

Elle s'en souvenait très bien. Et pour cette raison, probablement, elle décelait souvent des défauts dans les yeux de ceux qui l'entouraient, quelque chose de cruellement tranchant venu de quelque part, quoiqu'il ne s'agisse pas d'un burin métallique.

Les yeux de la plupart de ses camarades de classe étaient de ce genre. En tout cas quand ils la regardaient. Parce qu'ils ne l'aimaient pas, vu qu'elle était la meilleure élève. Parce qu'à l'époque où tout le monde se précipitait sur les ondes du magnétophone, elle était retardataire, s'accrochant sans qu'on comprenne pourquoi aux contes et aux vers de poètes démodés.

Parce qu'elle allait à l'encontre des plans collectifs et ne venait jamais en renfort aux adolescents dans leurs jeux cruels surexcités par les changements survenus dans leurs hormones.

La victime de ces jeux était toujours la même. Un autre camarade de classe, une petite fille frêle au regard à moitié dérangé et à la mauvaise odeur caractéristique, venue soit d'un linge de corps douteux, soit d'une mauvaise haleine.

Cette petite fille n'avait pas d'amis. Personne ne voulait s'asseoir au même pupitre qu'elle. Lors des contrôles de connaissances personne ne lui soufflait. Elle était si habituée à sa situation de paria, qu'elle en acceptait sans barguigner, le regard par en-dessous, toutes les conditions.

Dans la classe, on ne considérait pas que se moquer d'elle soit immoral. Et même les professeurs, sous l'influence d'une volonté collective magnétique, se joignaient au complot silencieux contre cette simplette obtuse et martyrisée.

Et seule celle qui ne se souvenait plus aujourd'hui du nom de cette petite fille malheureuse, refusait de l'ostraciser. Il arrivait qu'après la classe, elle lui explique des problèmes d'algèbre compliqués ou des règles de grammaire.

La petite fille ne savait même pas exprimer sa reconnaissance, même ça n'était pas nécessaire, parce qu'à celle qui ne se souvenait plus de rien, il semblait (de ça, oui, elle se souvenait) plus que naturel d'aider ceux qui en avaient besoin.

Une fois, (cela s'était produit pendant un contrôle assez sérieux) il se passa quelque chose d'inattendu (plus exactement imprévu pour elle, mais manifestement préparé d'avance par tous les autres).

Leur enseignante, visiblement en lutte pour des progrès plus constants de ses élèves, avait l'habitude de quitter la classe après avoir distribué les devoirs pendant presque toute la leçon, pour que tous ceux qui en avaient besoin puissent copier.

Cette fois-là tout s'était passé exactement comme ça. Tout le monde était penché sur les cahiers. Le silence était parfois rompu par des chuchotements. On échangeait activement des antisèches sous les pupitres. La petite fille martyrisée regardait le plafond.

Elle s'était soudain levée, s'approchant de celle qui ne se souvenait plus de rien à présent, et cherchant son regard, lui demanda : « Tu viens me voir une minute ? ».

Elle y était allée.

- Éloignons-nous.
- Quoi ?
- Un peu plus loin encore, s'il te plaît.
- Bon, c'est fait, qu'est-ce que tu veux ?

La petite fille malheureuse sembla rassembler ses idées pendant encore quelques instants, tandis que la porte de la classe qu'elles venaient de quitter s'ouvrait et que quelques gamines des plus jolies de la classe ne se mettent à pointer leur nez.

- Viens.

- Minable, criaient-elles. Qu'est-ce que tu fous à te plaindre ?

Et celle-ci courut. Se mêla à la masse ricanant à l'intérieur de la classe. Elle se cacha derrière la porte qui avait claqué.

La porte refusa de céder, on l'avait fermée de l'intérieur avec la chaîne. Celle qui s'en souvenait à présent ne s'attendait pas à une telle trahison. Elle ne s'était pas attendue non plus à ce que la porte ne s'ouvre pas jusqu'à la sonnerie. Et à ce que l'enseignante déverse sa rage sur elle quand elle était retournée chercher ses cahiers.

- Mais je ne suis pas coupable ! tenta-t-elle de se justifier.
- Non, tu n'es pas coupable !
- En quoi suis-je coupable ?
- Qu'il ne faut jamais rien partager ! Il est temps d'apprendre à être comme tout le monde !
- Ah vous savez tout ! Qui vous a donné le droit de blesser la dignité de l'individu ?
- Ah, tu as le toupet de me parler comme ça ! Tout nous sépare !
- Ça sortait de l'ordinaire.
- Je me plaindrai de vous au directeur de l'école ! menaça la gamine devant l'enseignante dont le cou très court se noyait dans des volants ridicules sur le col roulé moutarde de son chandail.
- Tu t'en repentiras, petite peste ! ricana l'enseignante et pour signifier la fin de la conversation, elle tourna son torse puissant vers la porte.

La petite peste (vraisemblablement, l'enseignante avait voulu dire porteuse des bacilles d'une droiture pathologique) secouée par une double trahison, alla se plaindre.

- Tu as perdu la tête ? s'étonna la directrice. Qui es-tu pour calomnier une de nos meilleures pédagogues ? Qui es-tu, sauterelle, tu n'es rien, zéro, alors qu'elle fait dans une autre catégorie ! Sors de mon bureau ! Non, reste-là. La méchanceté doit être punie. Pour la calomnie, tu devras prendre le seau et la serpillière, et nettoyer tout l'étage !

« Voilà, tout le système est pourri » pensa celle qui ne se souvenait de rien (et même du nom de la directrice) et de manière impromptue y compris pour elle-même se mit sourire (bien que dans son for intérieur elle tremble de rage) elle dit à brûle- pourpoint :

- J'ai des problèmes physiques, et, en raison de ma faiblesse de constitution, c'est contre-indiqué. Ne m'ennuyez pas. Lavez l'étage vous- même !

À brûle-pourpoint aussi, avant de s'enfuir. Et décida de ne plus retourner à l'école. Et en sortant de l'entrée, elle se retourna vers le bâtiment sale, constellé de graffitis débiles et vulgaires, dans toute sa prétention monumentale, et cria à tous ceux qui se cachaient dans ses entrailles :

- Je vous hais tous !

Elle le cria et comprit aussitôt, que ce n'était pas ça. Elle ne ressentait pas de haine. Elle ressentait du mépris. Et de la tristesse. Et la solitude. Et la bruine qui voilait la lueur du réverbère, les éclaboussures de l'âme, tout cela la frappait au visage. Et elle avait la nausée. Et l'odeur d'une décharge

qu'elle dépassait envahissait ses narines. Et sa chaussure gauche la gênait. Il fallait qu'elle fléchisse la jambe à chaque pas. Et elle décida alors qu'elle serait obligatoirement heureuse. Et que ce serait la meilleure riposte à la trahison.

- **La voix**

Après le bouge, il y avait encore une pizzeria. Et après la pizzeria, un restaurant de sushi. Après encore, un restaurant spécialisé dans la viande. Et ensuite, encore autre chose. Mais, pour une raison ou pour une autre, elle ne voulait plus manger.

Elle était distraite et son errance parmi les vitrines était artificiellement lente. Aucune de ces vitrines ne l'attirait parce que ses pensées étaient parties au loin.

Et à nouveau, comme dans son enfance, elle désirait violemment être heureuse !

Heureuse à fond ! Heureuse sans limites !

Heureuse jusqu'à la démence ! Bien qu'il faille reconnaître que son esprit était déjà assez dérangé.

Et il y avait un dicton populaire : heureuse jusqu'à l'amnésie ! Bon, celui-là, pour l'instant, elle ne pouvait l'apprécier à sa juste valeur.

Heureuse cette minute !

Et, pour cette raison, pas question de gâcher de précieuses minutes dans un dîner tardif dans une gargote. On dînera à la maison !

Et pourquoi au pluriel ?

Parce que quelqu'un devait tout de même l'attendre ! Quelqu'un qu'elle aimait, et sans qui le bonheur minute et toute la joie éternelle seraient impossibles.

C'était décidé : Elle allait à la police...

- Vous ne savez pas comment je peux trouver la police ?

- Pourquoi est-ce que tu veux la trouver ? Attends un peu, ils vont venir tout seuls.
- Pourquoi tout seuls ?
- Parce que dans cette rue, tous les soirs il y a du barouf. Quand tu entendras crier tu sauras que la police va venir s'en occuper.
- Et où est le poste de police ?
- Dieu du Ciel, mais tout le monde s'en fout !
- Vous ne savez pas comment je peux trouver la police ?
- Allez dans une cabine et téléphonez.
- Comment leur téléphoner ?
- Qu'est-ce que tu as ? Tu débarques de la Lune ?
- Non, juste d'une chaise, dans un café.
- Il fallait moins boire !
- Vous ne savez comment je peux trouver la police ?
- Dégage !

Il était clair que dans cette rue les gens n'étaient pas très polis.

« J'entre dans un commerce quelconque te je demande au patron d'appeler le poste de police » pensa-t-elle, mais elle n'eut pas temps, parce que, comme le lui avait annoncé son premier interlocuteur dans la rue, des cris se mirent à retentir derrière une des vitrines.

Ceux-ci croissaient à mesure que les protagonistes de l'échauffourée se rapprochaient de la sortie de l'établissement, se répandant bientôt jusque dans la rue.

La femme sans sac ne se mit à écouter la cacophonie de jurons et d'insultes, d'autant plus que son oreille capta un autre son. Un son qui semble aux gens quasiment toujours strident et désagréable, mais qui aujourd'hui lui plaisait...

La voiture de police freina à deux pas d'elle. Son chauffeur n'avait pas encore eu le temps d'éteindre les phares et de se mettre en stationnement que la portière arrière s'ouvrait et la silhouette imposante d'un sergent connu se profilait.

« C'est un signe du destin, se dit-elle, en voilà une rencontre ! » Le sergent bailla et claqua des lèvres.

« Comme s'il allait encore rafler quelque chose sur le comptoir ! ricana-t-elle intérieurement avant de conclure : inutile d'aller le voir tout de suite. Qu'il se débrouille d'abord avec ce qui l'amène ici, après avec moi. J'ai attendu si longtemps. Je vais attendre encore un peu. »

Le sergent s'étira et se dirigea sur la bande déjà en train de se calmer mais encore beuglante.

- Alors ! rugit le sergent, l'air sévère...
- Alors !

Une autre voix retentissait brusquement derrière elle.

Elle frémit. Elle ne savait pas à qui appartenait cette voix, mais c'était la plus belle voix de la terre, et elle savait qu'elle se faisait entendre à son intention.

- Toi, petite femme excentrique ! Toi ma reine dérangée ! Que fais-tu dans cette rue-là ?

- Tu n'as jamais pu la supporter avant ?
- Tu croyais que je ne te retrouverais pas ici ?

Elle ne se perdit pas en conjectures à son sujet, car elle ne pouvait lui accorder des mérites dont elle ne se souvenait pas. Elle ne s'enorgueillissait pas de son nom sonore, qui pour l'instant n'existait pas. Elle ne se réjouissait pas de son torse puissant, car elle ne s'en représentait pas sa puissance. Elle ne se représentait pas ses vêtements. Elle ne connaissait pas la couleur de ses cheveux.

Mais, malgré tout ça, elle l'aimait. Elle l'aimait jusqu'à l'inconscience, à tout lui pardonner, jusqu'au spasme nouant l'estomac, jusqu'à la souplesse du chat, jusqu'au geignement de caniche qui agite la queue, jusqu'au sacrifice, jusqu'à l'exploit, jusqu'à la sauvagerie impulsive, jusqu'à la sérénité du sage.

Au point que tout ce qui l'entourait, le trottoir jonché de crachats, et même la bande de poivrots hoquetant, même jusqu'au sérieux savon que leur passait le sergent, et toute la ville environnante, et ses cafétéria, et les terroristes qui les faisaient sauter, et le sac d'une étrangère, qui ne pendait plus à son épaule et le doux cuir de ses chaussures, et la peau plus douce encore de son corps, tout ne prenait sa place que grâce à cet amour.

Et de cet amour, elle lui était éperdument reconnaissante. Et de l'avoir trouvée. Et de se tenir derrière elle, et de son souffle sur sa nuque. Et du frisson qui lui parcourait tout le corps. Et de tout !

Il ne lui restait qu'à se retourner !

Et, elle allait le faire

Attendre encore un peu

Se délecter encore un peu

Encore un peu, étirer l'instant de sa rencontre avec l'inconnu bien-aimé.

Ou le bien-aimé inconnu.

Encore un peu... Et elle allait se retourner. Bien sûr !

KECEM EDITION: 25 Rue Charles Le Borgne
76400 Fécamp (France)

RCS:831649025 - Le Havre (France)
Kecemme@gmail.com
www.kecem.fr

